

De l'intelligence individualisée à l'intelligence artificialisée

Ahriman, Michaël et l'avenir de la liberté humaine

Introduction — Une question que Steiner n'a pas connue, mais dont il a décrit plusieurs conditions

1. L'IA comme phénomène contemporain
2. Ce que Steiner dit réellement de l'intelligence
3. Pourquoi éviter l'anachronisme
4. Méthode : explicite, synthèse, interprétation
5. Question directrice : que devient la liberté lorsque l'intelligence peut être extériorisée et mécanisée ?

Partie I — Avant l'intelligence individuelle : l'intelligence comme réalité cosmique

Chapitre 1 — Une intelligence qui n'appartenait pas encore à l'homme

1. Pensée reçue plutôt que produite
2. Intelligence cosmique et monde spirituel
3. Michaël comme administrateur de l'intelligence cosmique
4. L'homme ancien comme récepteur de pensées

Chapitre 2 — La descente de l'intelligence vers l'humanité

1. Le retrait progressif de l'intelligence cosmique
2. Du cosmos à l'organisation humaine
3. Le passage de l'intelligence reçue à l'intelligence propre
4. La grande transformation des premiers siècles chrétiens au Moyen Âge

Chapitre 3 — Pourquoi l'intelligence devait devenir individuelle

1. La pensée devient propriété de l'individu
2. Apparition de l'autonomie intellectuelle
3. Individualisation et conscience de soi
4. La possibilité nouvelle de la liberté

Partie II — L'intelligence individuelle et la naissance de la liberté

Chapitre 4 — Penser par soi-même

1. De la révélation au jugement personnel
2. L'intelligence comme activité du Moi
3. La pensée consciente comme condition de l'autonomie
4. Le risque de confondre individualité et enfermement subjectif

Chapitre 5 — La liberté selon Steiner

1. Liberté et pensée
2. Intuition morale
3. Action issue de l'individualité
4. Pourquoi une action simplement déterminée n'est pas libre
5. Le rôle central de la *Philosophie de la liberté*

Chapitre 6 — Michaël face à l'intelligence devenue humaine

1. Michaël ne peut plus imposer
2. Une nouvelle forme de guidance
3. Montrer une voie sans contraindre
4. L'intelligence librement réaccordée au cosmos
5. Pensée, cœur et volonté réunifiés

Partie III — Ahriman et la captation de l'intelligence

Chapitre 7 — Ahriman comme intelligence extrême

1. L'intelligence ahrimannienne
2. Logique, précision et cohérence
3. Intelligence sans cœur
4. L'intelligence comme puissance autonome
5. Pourquoi Ahriman n'est pas simplement « la stupidité »

Chapitre 8 — L'intelligence détachée de l'être humain entier

1. Séparation de la pensée, du sentiment et de la volonté
2. Intelligence froide et désincarnée
3. L'intellectualité comme force qui fonctionne par elle-même
4. Le risque de l'automatisme spirituel
5. Perdre son individualité en croyant développer son intelligence

Chapitre 9 — Ahriman veut s'approprier l'intelligence humaine

1. L'intelligence comme enjeu du combat
2. Ahriman et la confiscation de l'entendement
3. L'homme comme champ de bataille
4. Le danger d'un intellect « sans surveillance »
5. L'importance d'un penser réellement individuel

Partie IV — De l'intelligence intérieure à l'intelligence objectivée

Chapitre 10 — Quand l'intellect devient une puissance extérieure

1. L'intellect comme « puissance objective »
2. Intelligence sociale, collective et impersonnelle
3. L'individu comme porte-parole d'une intelligence extérieure
4. L'objectivation progressive de la pensée
5. GA 254 comme texte-charnière

Chapitre 11 — De l'objectivation à la mécanisation

1. Ahriman et la mécanique
2. Technique et externalisation des fonctions humaines
3. La machine comme dépositaire de processus autrefois humains
4. La mécanisation de l'activité
5. La machine ne pense pas nécessairement parce qu'elle reproduit des opérations intellectuelles

Chapitre 12 — Ce que l'on peut appeler « intelligence artificialisée »

1. Définition prudente
2. Externalisation de fonctions de calcul, classement, prévision et langage
3. Intelligence produite ou fonctionnement intellectuel reproduit ?
4. Différence entre conscience, intelligence et traitement de l'information
5. Pourquoi cette notion est interprétative et non directement steinerienne

Partie V — L'IA comme nouvelle étape de l'extériorisation de l'intellect ?

Chapitre 13 — Ce que l'IA mécanise réellement

1. Calcul
2. Mémoire
3. Association
4. Reconnaissance de formes
5. Production de langage
6. Simulation du raisonnement
7. Limites de l'assimilation avec l'intelligence humaine

Chapitre 14 — L'IA et l'objectivation de l'intelligence

1. Une intelligence fonctionnant hors de l'individu
2. La mise en commun de productions intellectuelles
3. L'autonomie apparente du système
4. L'utilisateur face à une puissance intellectuelle extérieure

5. Proximité avec certaines descriptions de la GA 254

Chapitre 15 — Le risque ahrimanien de l'IA

1. Confondre intelligence et calcul
2. Confondre cohérence et vérité
3. Confondre efficacité et sagesse
4. Déléguer le jugement
5. Abandonner l'activité propre de pensée
6. Devenir exécutant d'un système intellectuel extérieur

Partie VI — Mais l'IA est-elle ahrimanienne en elle-même ?

Chapitre 16 — Ne pas transformer Ahriman en étiquette

1. Ahriman n'est pas synonyme de technologie
2. La technique comme nécessité de l'évolution
3. Mesure, nombre et calcul ont une fonction légitime
4. Le problème réside dans la domination unilatérale
5. Une machine n'a pas moralement la même responsabilité qu'un être humain

Chapitre 17 — L'ambivalence de l'extériorisation

1. Extérioriser peut libérer
2. La technique peut rendre visibles les limites de l'intellect
3. Ce qui est mécanisable apparaît comme mécanisable
4. L'homme peut découvrir que son être dépasse l'intellect
5. L'IA comme révélateur anthropologique

Chapitre 18 — Une intelligence artificialisée peut-elle servir la liberté ?

1. Assistance ou substitution
2. Augmenter la capacité de recherche
3. Libérer du temps ou atrophier l'effort intérieur
4. L'outil comme médiation
5. Le critère décisif : l'homme demeure-t-il auteur de son jugement ?

Partie VII — Michaël et l'avenir de l'intelligence

Chapitre 19 — Michaël ne supprime pas l'intelligence

1. Aucun retour à une conscience pré-intellectuelle
2. Ne pas renoncer au penser
3. Spiritualiser l'intellect
4. Faire passer l'intelligence dans l'être humain entier
5. Pensée vivante, cœur et volonté

Chapitre 20 — De l'intelligence personnelle à l'intelligence universelle librement retrouvée

1. L'individualisation était nécessaire
2. L'individualisme intellectuel n'est pas le terme
3. L'intelligence peut retrouver une dimension universelle
4. Non plus reçue passivement, mais reconnue librement
5. Le sens possible d'une intelligence michaélique

Chapitre 21 — Le chemin michaélique face à l'automatisme

1. Penser consciemment
2. Refuser la passivité intellectuelle
3. Relier pensée et responsabilité
4. Relier connaissance et amour
5. Faire de la technique un instrument plutôt qu'une puissance directrice

Partie VIII — La véritable question posée par l'IA

Chapitre 22 — Que reste-t-il de l'homme lorsque l'intellect devient reproductible ?

1. L'IA comme mise à l'épreuve de notre définition de l'intelligence
2. Pensée conceptuelle et conscience
3. Intelligence et sentiment
4. Intelligence et volonté
5. Intelligence et individualité morale

Chapitre 23 — La machine comme miroir de l'intellect

1. Elle reproduit ce qui peut être formalisé
2. Elle révèle la dimension mécanisable du penser
3. Elle force à distinguer intellect et esprit
4. Elle oblige à redéfinir l'humain
5. L'enjeu anthropologique dépasse l'enjeu technique

Chapitre 24 — Deux futurs possibles de l'intelligence

1. Intelligence toujours plus extérieure
2. Dépendance croissante aux systèmes
3. Automatisation du jugement
4. Ou approfondissement de l'autonomie humaine
5. L'IA comme seuil plutôt que comme destin

Partie IX — Liberté humaine et responsabilité

Chapitre 25 — La liberté ne peut pas être déléguée

1. Une machine peut proposer
2. Elle peut calculer
3. Elle peut prédire
4. Elle ne peut pas se substituer au sujet moral
5. La responsabilité demeure humaine

Chapitre 26 — Le danger d'une intelligence sans sujet

1. Décisions automatisées
2. Autorité du système
3. Disparition du questionnement
4. Conformisme algorithmique
5. Une forme moderne d'« intelligence objective »

Chapitre 27 — L'homme doit-il dépasser ce qu'il a mécanisé ?

1. L'IA externalise certaines capacités
2. Ce qui est externalisé ne doit plus définir entièrement l'humain
3. Revenir au sentir, au vouloir et à l'intuition morale
4. Développer ce qui ne peut pas être simplement automatisé
5. La liberté comme tâche évolutive

Partie X — Vers une anthropologie de l'âge de l'IA

Chapitre 28 — L'intelligence n'est peut-être qu'une étape

1. Intelligence cosmique
2. Intelligence individuelle
3. Intelligence objectivée
4. Intelligence mécanisée
5. Intelligence réintégrée consciemment

Chapitre 29 — Ahriman comme possibilité nécessaire mais non comme destination

1. Le rôle de la mesure, du nombre et du calcul
2. La nécessité de la confrontation
3. L'erreur de vouloir supprimer Ahriman
4. L'erreur inverse de lui remettre la totalité de l'intelligence
5. Transformer plutôt que fuir

Chapitre 30 — Michaël comme orientation de l'intelligence libre

1. L'intelligence reste humaine
2. Elle demeure consciente
3. Elle est reliée au cœur
4. Elle est reliée à la volonté morale
5. Elle retrouve librement sa dimension cosmique

Conclusion générale — L'IA comme seuil

1. L'intelligence était cosmique avant de devenir humaine.
2. Elle devait devenir individuelle pour que la liberté soit possible.
3. Une part de cette intelligence devient aujourd'hui techniquement extériorisable.
4. L'IA révèle ainsi la dimension mécanisable de l'intellect humain.
5. Mais elle pose simultanément la question de ce qui, dans l'homme, ne peut être réduit à cette dimension.
6. Le danger ahrimanien n'est pas la machine en soi, mais la possibilité que l'homme **remette à la machine ce qu'il devait apprendre à exercer librement.**
7. La réponse michaélique ne consiste pas à revenir avant la technique, mais à **dépasser consciemment ce qui a pu être mécanisé.**
8. L'avenir dépend moins de la puissance de l'IA que de la transformation intérieure de l'homme qui l'utilise.
9. **L'enjeu n'est peut-être pas de savoir si la machine deviendra toujours plus intelligente, mais si l'homme deviendra suffisamment libre pour ne pas confondre son intelligence avec ce qu'il a réussi à mécaniser.**

**

De l'intelligence individualisée à l'intelligence artificialisée

Ahriman, Michaël et l'avenir de la liberté humaine

Introduction — Une question que Steiner n'a pas connue, mais dont il a décrit plusieurs conditions

L'intelligence artificielle constitue l'un des phénomènes les plus significatifs de la civilisation contemporaine. Pour la première fois à une telle échelle, des opérations qui semblaient jusqu'ici inséparables de l'activité intellectuelle humaine — produire un texte, résumer, traduire, classer, comparer, calculer, reconnaître des formes, établir des corrélations ou simuler certaines formes de raisonnement — peuvent être accomplies par des systèmes techniques extérieurs à l'individu.

Cette situation conduit spontanément à une interrogation anthropologique : **que devient l'être humain lorsque certaines activités qu'il associait à sa propre intelligence peuvent être reproduites hors de lui ?**

Une telle question ne pouvait évidemment pas être formulée par Rudolf Steiner dans les termes actuels. Mort en 1925, Steiner n'a connu ni l'informatique moderne, ni les réseaux neuronaux artificiels, ni les modèles contemporains d'intelligence artificielle. Il serait donc historiquement erroné de présenter ses considérations sur Ahriman, Michaël, l'intelligence ou la technique comme des prédictions explicites de l'intelligence artificielle.

Cependant, plusieurs processus décrits par Steiner entrent d'une manière particulièrement frappante en résonance avec la situation contemporaine. Il parle notamment de l'ancienne **intelligence cosmique**, de sa descente progressive vers l'être humain, de son individualisation, de son rapport avec la naissance de la liberté, de son exposition aux puissances ahrimaniennes, de l'objectivation de l'intellect et de la mécanisation croissante de l'activité humaine.

Ces éléments ne permettent pas d'affirmer que Steiner aurait décrit par avance l'intelligence artificielle. Ils permettent en revanche de poser une question différente et beaucoup plus rigoureuse : **l'apparition de l'intelligence artificielle peut-elle être pensée comme une nouvelle étape de l'extériorisation de certaines fonctions de l'intellect humain, à la lumière de la conception steinerienne de l'évolution de l'intelligence ?**

Cette distinction méthodologique est essentielle.

L'intelligence n'a pas toujours été individuelle

Dans les considérations tardives consacrées à Michaël, Steiner décrit une évolution de l'intelligence très différente de la conception moderne selon laquelle la pensée serait simplement une production du cerveau individuel.

Selon cette conception anthroposophique, l'intelligence a d'abord été une réalité cosmique. Elle n'était pas encore possédée par l'homme comme faculté individuelle autonome.

Steiner décrit ainsi Michaël comme celui qui administrait cette intelligence :

« Michael hatte im Kosmos die Verwaltung der kosmischen Intelligenz. »

Michaël avait dans le cosmos l'administration de l'intelligence cosmique.

Dans les temps anciens, poursuit Steiner, les pensées n'étaient pas encore produites de manière autonome par les individus. Elles accompagnaient les révélations spirituelles reçues par l'être humain :

« Selbständig erzeugte Gedanken gab es nicht in alten Zeiten. »

Il n'existait pas, dans les temps anciens, de pensées produites de manière autonome.

La transformation décisive consiste alors en une **descente de l'intelligence**. Ce qui appartenait auparavant au cosmos devient progressivement une faculté de l'individu humain.

Steiner formule ce mouvement avec une grande netteté :

« Michael sieht, wie immer mehr [...] die kosmische Intellektualität, den Weg zur Erdenmenschheit nimmt. »

Michaël voit l'intellectualité cosmique prendre de plus en plus le chemin de l'humanité terrestre.

Cette transformation constitue l'un des axes essentiels de l'histoire spirituelle de l'humanité telle que Steiner la conçoit : **l'homme doit devenir lui-même le porteur de l'intelligence.**

L'individualisation de l'intelligence rend possible la liberté

Cette descente ne constitue pas seulement un changement dans la manière de connaître. Elle est directement liée, chez Steiner, à la possibilité de la liberté.

Dans les conférences de 1924 réunies dans la GA 237, l'évolution est explicitement présentée comme le passage de l'intelligence cosmique vers une intelligence prise en charge par la personnalité humaine. Le résumé même de la conférence du 28 juillet 1924 établit le rapport :

« Die Handhabung der Intelligenz durch die menschliche Persönlichkeit führt den Menschen zur Freiheit des Willens. »

La prise en main de l'intelligence par la personnalité humaine conduit l'homme vers la liberté de la volonté.

Le point est fondamental : **l'intelligence devait cesser d'être simplement reçue pour devenir une activité propre de l'individu.**

Tant que les pensées apparaissaient comme des contenus spirituels donnés à l'être humain, celui-ci ne pouvait pas disposer de son activité pensante dans le même sens que l'homme moderne. Il fallait que l'intelligence entre dans l'individualité pour que l'être humain puisse penser, juger et finalement agir à partir de lui-même.

Steiner établit directement ce rapport dans les *Anthroposophische Leitsätze*. Il explique que Michaël ne peut plus contraindre l'homme :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

Michaël ne peut contraindre les hommes à rien.

Et Steiner donne immédiatement la raison : la contrainte a cessé précisément parce que l'intelligence est entrée entièrement dans le domaine de l'individualité humaine.

Le devenir de l'intelligence et le devenir de la liberté apparaissent donc inséparables.

L'intelligence descend du cosmos.

Elle devient humaine.

Elle devient individuelle.

Et c'est précisément parce qu'elle devient individuelle que l'être humain peut commencer à devenir libre.

Mais cette libération crée simultanément un danger

Cette individualisation n'est cependant pas décrite comme un processus sans risque.

Au moment même où l'intelligence devient propriété de l'être humain, elle entre dans une sphère où elle peut être orientée de manières différentes.

Steiner situe ici l'opposition entre **Michaël et Ahriman**.

Il écrit :

« Michael sieht aber auch, wie die Gefahr, daß die Menschheit den ahrimanischen Mächten verfällt, immer größer wird. »

Michaël voit également grandir le danger que l'humanité tombe sous l'influence des puissances ahrimaniennes.

L'intelligence individualisée constitue donc à la fois une conquête et une épreuve.

Sans individualisation, pas de liberté.

Mais lorsque l'intelligence n'est plus directement portée par l'ordre spirituel cosmique, elle devient également susceptible d'être **isolée du reste de l'être humain**.

Elle peut se couper du sentiment.

Elle peut se couper de la volonté.

Elle peut se couper de l'expérience spirituelle.

Elle peut devenir une puissance de logique fonctionnant presque pour elle-même.

C'est précisément sous cette forme que Steiner caractérise l'intelligence ahrimaniennne.

Ahriman n'est pas l'absence d'intelligence

Une erreur importante consisterait à identifier Ahriman à l'irrationalité, à l'ignorance ou à la stupidité.

Chez Steiner, c'est presque exactement le contraire.

Dans la GA 237, Ahriman est présenté comme une puissance d'une intelligence extraordinaire :

« Ahriman ist [...] im hohen Grade überintelligent. »

Ahriman est, à tous égards, extrêmement surintelligent.

Steiner insiste sur sa puissance logique, sur la rigueur de ses raisonnements et sur l'extraordinaire précision de son argumentation.

Le problème ahrimanien n'est donc pas **le manque d'intelligence**.

Il est celui d'une intelligence susceptible de devenir **autonome par rapport à la totalité humaine**.

Dans les *Leitsätze*, Steiner oppose très précisément deux formes d'intellectualité.

Chez Michaël, l'intelligence demeure reliée aux puissances spirituelles dont elle est issue et peut devenir expression non seulement de la tête, mais également du cœur et de l'âme.

Chez Ahriman, au contraire, elle devient une force froide, séparée de la vie intérieure :

« Als kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls strömt von Ahriman die Intellektualität aus. »

L'intellectualité émane d'Ahriman comme une impulsion cosmique froide et dépourvue d'âme.

Cette opposition est décisive pour toute réflexion contemporaine sur l'intelligence artificielle.

Elle interdit de poser simplement la question : **la machine peut-elle devenir intelligente ?**

La question anthroposophique est plus profonde :

qu'est-ce qu'une intelligence lorsqu'elle est séparée du sentiment, de la volonté, de la responsabilité morale et de l'intériorité d'un sujet ?

L'objectivation de l'intellect

Un autre texte devient alors particulièrement important.

Dans la GA 254, Steiner évoque une évolution future dans laquelle l'intellect tendrait à acquérir une existence de plus en plus **objective**.

Il déclare :

« Der menschliche Intellekt [wird] eine viel objektivere Macht haben. »

L'intellect humain aura une puissance beaucoup plus objective.

Il précise que l'intellect pourrait se répandre parmi les hommes comme une sorte de **puissance publique**, agissant d'une certaine manière en dehors des âmes individuelles.

La traduction française conservée dans la bibliothèque parle d'un intellect devenant une sorte de « **bien public** », un « pouvoir objectif » agissant hors des âmes humaines.

Cette formulation est particulièrement importante pour une réflexion sur l'époque actuelle.

Elle ne décrit pas l'intelligence artificielle.

Mais elle introduit l'idée qu'une intelligence d'abord intérieure à l'être humain peut connaître un processus d'**objectivation**, c'est-à-dire acquérir une existence sociale et extérieure qui tend ensuite à exercer une influence sur les individus eux-mêmes.

Steiner ajoute que cette objectivation offre à Ahriman davantage de possibilités de s'emparer de l'intelligence humaine.

Le danger consiste alors paradoxalement en ceci : **l'intelligence qui devait devenir individuelle pour rendre la liberté possible pourrait être de nouveau abandonnée à une puissance extérieure.**

De l'intelligence objectivée à la machine

La question devient encore plus précise lorsque Steiner relie directement Ahriman à la mécanisation.

Dans la GA 208, il décrit des puissances ahrimaniennes qui cherchent à maintenir l'être humain dans le domaine de l'intelligence seule et à empêcher son élévation vers des formes supérieures de connaissance.

Puis apparaît une formulation remarquable : Ahriman agit dans le développement de la mécanique et de la technique, dans ce qui tend à **attirer l'intelligence humaine vers la machine.**

Steiner rattache également le caractère ahrimanien à la mécanisation extérieure de l'activité humaine.

Il faut ici éviter toute conclusion précipitée.

Ces passages ne signifient pas que toute technique serait mauvaise, ni qu'une machine serait en elle-même une incarnation d'Ahriman.

Ils indiquent plutôt un problème de **direction évolutive** : l'être humain peut développer toujours davantage des formes d'activité extérieure fondées sur le calcul, la mesure, la mécanique et l'automatisme, jusqu'à risquer de ne plus reconnaître dans l'intelligence qu'une faculté de traitement objectif du monde.

L'intelligence artificielle pousse aujourd'hui cette question beaucoup plus loin.

La machine ne réalise plus seulement une opération mécanique extérieure.

Elle commence à reproduire extérieurement des opérations autrefois considérées comme caractéristiques de l'activité intellectuelle elle-même.

L'intelligence artificielle comme phénomène contemporain

L'intelligence artificielle moderne peut ainsi être envisagée comme une étape nouvelle de l'histoire de l'extériorisation des capacités humaines.

L'homme avait déjà transféré à la machine sa force musculaire.

Il lui avait confié le transport.

Il lui avait confié la production industrielle.

Il lui avait confié le calcul.

Il lui confie désormais une part croissante de ses opérations intellectuelles.

La mémoire devient base de données.

Le calcul devient processeur.

Le classement devient algorithme.

La reconnaissance de formes devient apprentissage automatique.

La production linguistique devient génération automatisée.

Certaines opérations de raisonnement elles-mêmes deviennent techniquement simulables.

Il ne s'ensuit pas que la machine possède nécessairement la pensée, la conscience ou l'individualité humaine. Mais une conséquence devient difficile à éviter : **une partie de ce que l'être humain appelait autrefois son intelligence apparaît désormais comme techniquement reproductible.**

Cette situation constitue un événement anthropologique autant que technologique.

L'IA pose implicitement cette question :

si une partie de l'intelligence peut être extériorisée, qu'est-ce qui constitue réellement l'être humain ?

Pourquoi éviter l'anachronisme

La prudence méthodologique doit rester constante.

Trois niveaux doivent être distingués.

Le premier correspond aux **affirmations explicites de Steiner**.

Steiner parle effectivement :

- d'une intelligence cosmique autrefois administrée par Michaël ;
- de sa descente vers l'humanité ;
- de son individualisation ;
- de son rapport avec la liberté ;
- du danger de son appropriation par Ahriman ;
- de l'objectivation progressive de l'intellect ;
- de la mécanisation ;
- de l'attraction de l'intelligence vers la machine.

Ces éléments appartiennent directement à son œuvre.

Le deuxième niveau correspond à une **synthèse de plusieurs textes**.

En réunissant notamment les GA 26, 177, 208, 237 et 254, il devient possible de reconstruire un mouvement général :

intelligence cosmique → intelligence humaine → intelligence individualisée → liberté → possibilité d'objectivation → mécanisation.

Aucun passage unique de Steiner ne formule nécessairement cette chaîne sous cette forme complète. Elle résulte du rapprochement de plusieurs descriptions.

Le troisième niveau est celui de **l'interprétation contemporaine**.

L'idée selon laquelle l'intelligence artificielle constituerait une nouvelle étape de cette extériorisation ne se trouve pas chez Steiner.

Elle constitue une hypothèse construite à partir de son anthropologie et de sa conception de l'évolution de l'intelligence.

Cette distinction interdit aussi bien la récupération apologétique que le rejet trop rapide.

Il ne s'agit ni d'affirmer que Steiner aurait « prédit l'IA », ni de considérer que ses réflexions seraient sans rapport avec elle simplement parce que la technologie n'existait pas encore.

Il s'agit d'utiliser ses catégories comme instruments pour penser un phénomène qu'il n'a pas connu.

Un paradoxe central : l'intelligence conquise pourrait être abandonnée

La question de l'intelligence artificielle devient alors particulièrement significative lorsqu'elle est replacée dans la logique évolutive décrite par Steiner.

L'intelligence devait devenir individuelle afin que l'homme puisse devenir libre.

Mais une fois cette conquête accomplie, l'être humain développe des moyens permettant d'extérioriser à nouveau certaines de ses activités intellectuelles.

Ce mouvement peut être représenté ainsi :

intelligence cosmique
↓
descente vers l'humanité
↓
appropriation individuelle
↓
naissance de l'autonomie intellectuelle
↓
possibilité de la liberté
↓
objectivation de l'intellect
↓
mécanisation de certaines fonctions intellectuelles
↓
intelligence artificialisée

Un paradoxe apparaît alors.

L'intelligence devait quitter en quelque sorte le cosmos pour devenir **l'intelligence de l'individu**.

Or l'individu commence maintenant à transférer certaines de ses opérations intellectuelles à des systèmes extérieurs.

L'histoire pourrait donc prendre une direction inattendue :

ce que l'homme devait conquérir intérieurement pour devenir libre pourrait être progressivement remis à une puissance intellectuelle extérieure.

C'est précisément à cet endroit que la question d'Ahriman acquiert toute sa portée.

Michaël : non pas supprimer l'intelligence, mais la transformer

La perspective michaélique ne consiste pourtant pas à refuser l'intelligence.

Elle consiste encore moins à revenir à une forme ancienne de conscience dans laquelle l'homme recevrait simplement ses pensées du monde spirituel.

Cette régression abolirait précisément ce qui a été conquis : l'individualité.

Michaël ne reprend donc pas l'intelligence à l'homme.

Steiner insiste sur le caractère nouveau de son action : Michaël **montre le chemin**, mais l'être humain doit le suivre librement.

L'enjeu devient alors la transformation de l'intelligence individualisée.

Elle ne doit pas être supprimée.

Elle doit être réintégrée dans l'être humain entier.

Steiner décrit cette orientation de manière particulièrement significative : dans la proximité de Michaël, l'homme porte progressivement la force de l'intellectualité dans son « **homme entier** » ; il pense avec la tête, mais le cœur participe au discernement de la pensée et la volonté en réalise les intentions.

À l'inverse, sous la séduction ahrimaniennne, l'être humain risque d'être entraîné dans l'intellectualité :

« wie in einen geistigen Automatismus »

comme dans un automatisme spirituel.

Le contraste est saisissant.

D'un côté :

intelligence + individualité + cœur + volonté + liberté.

De l'autre :

intelligence + séparation + automatisme.

La véritable question posée par l'intelligence artificielle

La question fondamentale n'est donc peut-être pas de savoir si les machines pourront devenir toujours plus intelligentes.

Elles le deviendront vraisemblablement dans un sens fonctionnel : davantage de calcul, davantage de mémoire, davantage de corrélations, davantage de capacités linguistiques, davantage d'automatisation de tâches intellectuelles.

La question décisive concerne l'être humain.

Que fera-t-il de sa propre intelligence lorsque des systèmes extérieurs pourront accomplir une part croissante des opérations intellectuelles qu'il réalisait autrefois lui-même ?

Deux directions deviennent concevables.

La première consiste à déléguer progressivement l'activité de penser.

Le système calcule.

Le système compare.

Le système conseille.

Le système formule.

Le système choisit les possibilités.

Puis l'individu finit par recevoir ses pensées d'un dispositif extérieur.

Un étrange retournement historique serait alors accompli : l'homme, après avoir acquis son intelligence individuelle au prix d'une longue évolution, pourrait commencer à renoncer volontairement à l'exercice personnel de celle-ci.

La seconde direction consiste au contraire à utiliser l'extériorisation de l'intellect pour découvrir plus clairement ce qui constitue l'être humain.

Si une machine peut reproduire certaines opérations logiques, calculatoires ou linguistiques, cela peut conduire à reconnaître que **l'intelligence humaine ne peut être définie uniquement par ces opérations.**

La machine pourrait alors devenir, paradoxalement, un révélateur.

Elle montrerait à l'homme ce qu'il a réussi à mécaniser en lui-même.

Et elle l'obligerait précisément pour cette raison à rechercher ce qui, dans son être, ne peut être réduit à cette mécanisation.

Question directrice

L'enjeu de l'intelligence artificielle dépasse ainsi la technologie.

Il touche directement au devenir de la liberté.

L'humanité est entrée, selon Steiner, dans une époque où l'intelligence appartient désormais à l'individu et où aucun pouvoir spirituel ne peut plus simplement lui dicter sa direction.

Michaël lui-même « ne peut contraindre les hommes à rien ».

Cette absence de contrainte constitue précisément la condition de la liberté.

Mais elle signifie également que l'être humain peut employer son intelligence de manière à renforcer sa liberté ou à produire les conditions d'une nouvelle dépendance.

L'intelligence artificielle donne à cette alternative une forme nouvelle.

Pour la première fois, l'être humain rencontre extérieurement une puissance technique capable de reproduire une partie considérable de ses propres opérations intellectuelles.

La question directrice devient alors :

Que devient la liberté lorsque l'intelligence, après être devenue individuelle, peut être extériorisée, objectivée et partiellement mécanisée ?

Ou, formulé plus radicalement :

l'homme utilisera-t-il l'intelligence artificielle comme un instrument au service d'une conscience toujours plus libre, ou remettra-t-il progressivement à la machine l'intelligence qu'il avait dû conquérir pour devenir libre ?

Partie I — Avant l'intelligence individuelle : l'intelligence comme réalité cosmique

Chapitre 1 — Une intelligence qui n'appartenait pas encore à l'homme

L'une des affirmations les plus déroutantes de Rudolf Steiner concernant l'histoire de la pensée est que **l'intelligence n'a pas toujours été vécue par l'être humain comme une faculté individuelle lui appartenant en propre**. Ce qui apparaît aujourd'hui comme allant de soi — former soi-même des pensées, les enchaîner logiquement, produire un jugement personnel — serait, selon lui, le résultat d'une longue évolution.

Dans les temps anciens, l'être humain pouvait être profondément sage sans pour autant penser au sens moderne du terme. La pensée n'était pas ressentie comme une production intérieure autonome. Elle était davantage vécue comme un **contenu reçu**, accompagnant une révélation ou une perception spirituelle.

Steiner formule cette différence de manière particulièrement nette :

« Selbständig erzeugte Gedanken gab es nicht in alten Zeiten. »

Il n'existait pas, dans les temps anciens, de pensées produites de manière autonome.

Cette affirmation ne signifie pas que les hommes anciens auraient été dépourvus d'intelligence. Elle signifie que **leur rapport à l'intelligence était différent**.

L'intelligence n'était pas encore centrée dans l'individualité humaine comme elle l'est devenue progressivement par la suite.

1. Une pensée reçue plutôt que produite

Steiner oppose explicitement deux expériences de la pensée.

L'homme moderne éprouve généralement ses pensées comme provenant de lui-même. Il réfléchit, compare, déduit, construit des concepts et peut dire : « **je pense** » ou « **j'ai formé cette idée** ».

Selon Steiner, cette expérience est historiquement tardive.

Dans la GA 237, il décrit l'homme ancien comme recevant simultanément le contenu spirituel et la pensée qui lui correspond :

« Man dachte nicht nach, sondern man empfing den geistigen Inhalt durch Offenbarung, aber man empfing ihn so, daß die Gedanken dabei waren. »

L'homme ne réfléchissait pas au sens moderne ; il recevait le contenu spirituel par révélation, et les pensées étaient données avec cette révélation.

La distinction est essentielle.

Dans la conscience moderne, un phénomène est d'abord perçu, puis le sujet forme éventuellement une pensée à son propos.

Dans l'expérience ancienne décrite par Steiner, **le contenu et sa signification pensante se présentaient ensemble**.

La pensée n'était donc pas une seconde opération ajoutée par le sujet à ce qu'il percevait. Elle appartenait encore, pour ainsi dire, à la manifestation elle-même.

Steiner décrit également cette expérience dans la GA 26 :

« Man schaut den Gedanken, der in der Wahrnehmung enthalten und mit ihr gegeben ist. »

Le contenu pensant est contemplé comme contenu dans la perception et donné avec elle.

Il s'agit donc d'une conception radicalement différente de celle selon laquelle la pensée serait uniquement une construction subjective.

Le monde spirituel n'était pas considéré comme muet face à l'homme. Il apportait avec lui son **contenu intelligible**.

2. L'intelligence cosmique et le monde spirituel

Pour comprendre cette conception, le terme même d'**intelligence cosmique** doit être pris au sérieux.

Chez Steiner, l'intelligence n'est pas originellement une propriété enfermée dans le cerveau humain. Elle désigne un ordre intelligible appartenant au cosmos lui-même.

Il parle d'un :

« intelligente Wesen, welches ausgebreitet ist über die ganze Welt »

un être ou principe intelligent répandu à travers l'ensemble du monde.

L'intelligence humaine ancienne participe donc à une intelligence plus vaste.

Ce qui apparaît dans l'âme sous forme de pensée n'est pas encore vécu comme une production isolée du sujet, mais comme la manifestation particulière d'un ordre universel.

Cette distinction éclaire la différence entre **penser quelque chose** et **recevoir quelque chose qui est déjà porteur de pensée**.

Dans la conception ancienne décrite par Steiner, la réalité elle-même est intelligible.

L'homme n'impose pas d'abord une structure conceptuelle à un monde dépourvu de sens. Il rencontre un monde qui possède déjà une organisation spirituelle, et son âme peut participer à cette organisation.

La pensée humaine apparaît alors comme une sorte de **rayonnement local de l'intelligence cosmique**.

Steiner précise ainsi qu'à l'époque où Michaël administrait encore cette intelligence, seul « un rayon » de celle-ci entrait dans chaque être humain.

L'individu demeure bien un individu, mais il ne se vit pas encore comme le propriétaire autonome de l'intelligence.

3. Michaël comme administrateur de l'intelligence cosmique

C'est dans ce contexte que Michaël acquiert une fonction centrale.

Steiner ne présente pas Michaël comme le créateur de l'intelligence cosmique. Il le présente comme celui qui **l'administre**, qui l'ordonne et qui en assure la relation avec l'humanité.

La formulation est explicite :

« Michael verwaltete die kosmische Intelligenz. »

Michaël administrait l'intelligence cosmique.

La GA 237 apporte une précision supplémentaire. Steiner distingue une intelligence solaire et différentes intelligences planétaires, administrées par diverses entités de la hiérarchie des Archanges. Mais au-dessus de cette différenciation, Michaël conserve une fonction directrice :

« die gesamte kosmische Intelligenz [wird] von Michael verwaltet »

l'ensemble de l'intelligence cosmique est administré par Michaël.

Michaël représente ainsi le lien entre l'ordre intelligible du cosmos et l'activité pensante qui peut pénétrer l'être humain.

Dans cette perspective, les pensées ne sont pas simplement « envoyées » arbitrairement par Michaël. Il faut comprendre sa fonction comme celle d'un **médiateur et administrateur d'un ordre universel de pensée**.

L'intelligence cosmique demeure liée au monde spirituel, mais elle peut rayonner jusque dans la conscience humaine.

C'est pourquoi Steiner peut écrire :

« die Menschen empfangen einst von Michael die Gedanken »

les hommes recevaient autrefois leurs pensées de Michaël.

Cette phrase résume toute une conception du rapport entre l'homme et la pensée.

4. L'homme ancien comme récepteur de pensées

L'homme ancien ne se serait donc pas spontanément défini comme **producteur de pensées**.

Steiner illustre cette différence à travers la figure d'Alexandre le Grand. Selon lui, un homme appartenant encore à ce type de conscience pouvait éprouver que ses pensées lui venaient par le « chemin de Michaël ».

Il pouvait se concevoir comme instrument d'une activité spirituelle plus vaste :

« Michael wirkt in ihm und gibt ihm die Gedanken. »

Michaël agit en lui et lui donne les pensées.

Dans une telle conscience, dire « cette pensée est la mienne » n'aurait pas exactement le même sens qu'aujourd'hui.

La pensée pouvait être vécue comme quelque chose qui **traverse l'individu sans avoir son origine ultime en lui.**

Steiner insiste sur ce point en expliquant que, jusqu'à certaines périodes relativement tardives, l'intelligence était encore considérée comme un don provenant des mondes spirituels :

« wenn einer intelligent war, er nicht selber in sich diese Intelligenz entwickelte, sondern daß sie ihm geschenkt wurde aus den geistigen Welten. »

Lorsqu'un homme était intelligent, il ne pensait pas développer cette intelligence par lui-même ; il la considérait comme un don provenant des mondes spirituels.

La conscience moderne inverse précisément ce rapport.

Aujourd'hui, l'individu attribue spontanément à son propre esprit la production de ses pensées.

Selon Steiner, cette mutation devient particulièrement perceptible à partir des VIIIe et IXe siècles.

Dans la GA 26, il écrit :

« Mit dem neunten Jahrhundert [...] leuchtete in den Menschenseelen die persönlich-individuelle Intelligenz auf. »

À partir du IXe siècle, l'intelligence personnelle et individuelle commence à s'illuminer dans les âmes humaines.

L'être humain commence alors à éprouver :

« ich bilde die Gedanken »

« **je forme les pensées** ».

Cette petite phrase marque un tournant immense.

Avant elle :

la pensée vient vers l'homme.

Après elle :

l'homme commence à se vivre comme celui qui produit la pensée.

Le passage décisif : de la réception à la possession

Steiner décrit donc moins une augmentation quantitative de l'intelligence qu'une transformation de son **lieu d'appartenance.**

L'intelligence n'est pas simplement devenue plus grande.

Elle a changé de rapport à l'être humain.

Elle était d'abord :

cosmique → administrée spirituellement → reçue par l'homme.

Elle devient progressivement :

humaine → intérieure → personnelle → individuellement produite.

Steiner exprime ce mouvement de manière particulièrement forte :

« sie fielen aus der geistigen Welt in die individuellen Menschenseelen »

les pensées tombèrent du monde spirituel dans les âmes humaines individuelles.

Cette « chute » ou cette descente ne doit pas nécessairement être comprise comme quelque chose de négatif.

Elle constitue la condition d'une étape nouvelle.

Tant que l'homme reçoit les pensées comme des réalités spirituelles qui lui sont données, son rapport à l'intelligence demeure encore dépendant d'un ordre supérieur.

Lorsque les pensées deviennent réellement **les pensées de l'individu**, quelque chose devient possible qui ne pouvait pas l'être auparavant dans la même mesure :

l'autonomie du jugement.

Et avec elle commence à apparaître le problème de la liberté.

Une première transformation irréversible

Le passage de l'intelligence cosmique à l'intelligence individuelle ne constitue donc pas simplement une perte du spirituel.

Il est simultanément une émancipation.

Steiner précise que, dans les premiers siècles chrétiens, certains êtres humains pouvaient encore recevoir des contenus intelligents à partir des révélations suprasensibles. Mais vers les VIII^e et IX^e siècles, une décision évolutive majeure se produit : l'homme commence à faire émerger **son propre entendement** et à former ses propres pensées.

L'intelligence descend donc progressivement jusqu'à l'homme.

Michaël voit diminuer son ancienne administration cosmique de cette intelligence.

L'humanité commence à devenir elle-même responsable de la pensée.

Il ne s'agit pas encore de la liberté accomplie.

Mais **la condition de la liberté est en train d'apparaître.**

L'homme ne peut devenir libre que si ce qu'il pense n'est plus simplement imposé ou communiqué par une puissance extérieure, même spirituelle.

L'intelligence doit donc devenir intérieure.

Elle doit devenir individuelle.

Elle doit pouvoir être saisie par le Moi.

Ainsi se prépare le tournant qui conduira de l'ancienne intelligence cosmique à l'intelligence personnelle moderne.

Mais cette conquête comporte dès l'origine une ambiguïté fondamentale.

Lorsque l'intelligence cesse d'être immédiatement reliée à sa source cosmique, elle devient libre.

Mais elle devient également **séparable de cette source.**

Elle peut désormais être orientée.

Approfondie.

Spiritualisée.

Ou enfermée dans sa propre autonomie.

Toute la problématique future de Michaël et d'Ahriman se trouve déjà contenue dans cette transformation : **l'intelligence devait devenir humaine pour que l'homme puisse devenir libre ; mais, en devenant humaine, elle devient également susceptible de perdre la conscience de son origine cosmique.**

Partie I — Avant l'intelligence individuelle : l'intelligence comme réalité cosmique

Chapitre 2 — La descente de l'intelligence vers l'humanité

L'histoire de l'intelligence, telle que Rudolf Steiner la décrit, n'est pas celle d'une faculté humaine qui se serait simplement développée progressivement à l'intérieur de l'individu. Elle correspond à un **déplacement beaucoup plus profond du lieu même de l'intelligence.**

L'intelligence aurait d'abord appartenu au cosmos et au monde spirituel. Elle aurait ensuite commencé à se retirer de cette forme d'existence universelle pour pénétrer progressivement dans les âmes humaines particulières. Ce mouvement conduit à une transformation capitale : **ce qui était auparavant vécu comme une pensée reçue devient progressivement une pensée produite par l'individu.**

Steiner décrit ce processus comme une véritable descente de l'intelligence :

« dieses Heruntersinken der Intelligenz von der Sonne auf die Erde »

« cette descente de l'intelligence du Soleil vers la Terre ».

Cette image doit être comprise dans le cadre de la cosmologie spirituelle propre à Steiner. Elle ne désigne évidemment pas le déplacement physique d'une substance. Elle exprime le passage d'une intelligence vécue comme **réalité cosmique objective** à une intelligence progressivement intériorisée dans l'organisation et la conscience humaines.

1. Le retrait progressif de l'intelligence cosmique

Steiner ne décrit pas ce passage comme un événement instantané. Il insiste au contraire sur son caractère progressif.

L'intelligence cosmique, qui relevait auparavant de l'administration de Michaël, commence peu à peu à échapper à cette ancienne forme de gouvernement spirituel.

Dans la GA 237, Steiner écrit que Michaël voit :

« wie ihm [...] die Herrschaft über die kosmische Intelligenz allmählich entfällt »

« comment la domination sur l'intelligence cosmique lui échappe progressivement ».

Il ne s'agit pas de comprendre cette perte comme une défaite accidentelle de Michaël. Elle appartient à l'évolution elle-même.

L'intelligence doit quitter progressivement son ancien mode d'existence pour devenir accessible à l'être humain comme faculté propre.

Steiner précise ainsi qu'à partir des premiers siècles chrétiens, l'intelligence ne doit plus parvenir à l'homme exclusivement depuis le monde spirituel :

« der Mensch selber zu seiner Intelligenz auf der Erde einmal gelangen müsse »

l'homme doit parvenir lui-même, sur Terre, à sa propre intelligence.

Le mouvement est donc double.

D'un côté, l'intelligence cosmique se **retire progressivement de son ancienne administration spirituelle.**

De l'autre, elle **entre progressivement dans l'être humain**.

Ce retrait du cosmos est simultanément une acquisition humaine.

2. Du cosmos à l'organisation humaine

La formulation de Steiner devient particulièrement concrète lorsqu'il décrit l'intelligence comme se divisant en quelque sorte en unités particulières qui pénètrent les différentes âmes humaines.

Dans la traduction française de la GA 237, le processus est présenté ainsi :

« l'intelligence cosmique s'est peu à peu mise en chemin vers la terre »

puis elle se divise en « parcelles » qui poursuivent leur existence comme **intelligence personnelle dans les âmes humaines**.

Cette image permet de saisir le changement de structure.

Auparavant :

une intelligence universelle → de multiples hommes qui y participent.

Progressivement :

l'intelligence cosmique → intériorisation dans les individus → intelligence personnelle.

Steiner emploie dans la GA 237 une image particulièrement expressive : l'intelligence cosmique se serait progressivement formée en « **gouttes** » qui continuent ensuite à vivre dans chacune des âmes humaines comme intelligence personnelle.

Il ne faudrait toutefois pas comprendre cette image comme si chaque individu recevait matériellement un fragment d'une substance cosmique. Elle sert à décrire un changement de rapport : **l'intelligence qui était vécue comme universelle commence à être vécue depuis un centre individuel.**

La GA 240 exprime la même idée sous une autre forme :

« Die Intelligenz ist kosmisch überall ausgebreitet. »

« L'intelligence est répandue partout dans le cosmos. »

Steiner poursuit en disant que l'homme moderne s'est, en quelque sorte, **approprié** cette intelligence qui était auparavant répandue dans le vaste univers.

L'évolution ne consiste donc pas à créer l'intelligence à partir de rien.

Elle consiste à la faire passer d'une forme **cosmique et universelle** à une forme **humaine et individualisée**.

3. Le passage de l'intelligence reçue à l'intelligence propre

Cette transformation entraîne une modification radicale de la conscience.

L'homme ancien pouvait éprouver l'intelligence comme quelque chose qui lui venait.

L'homme moderne commence à l'éprouver comme quelque chose qui vient **de lui**.

La GA 26 donne une formulation extrêmement concise de ce tournant :

« Der Mensch bekam das Gefühl: ich bilde die Gedanken. »

« L'homme eut le sentiment : je forme les pensées. »

Cette phrase marque probablement l'un des tournants les plus importants de toute la conception steinerienne de l'histoire de la conscience.

Avant cette transformation, la pensée était encore étroitement liée à la participation de l'âme au contenu spirituel du monde.

Après elle, l'homme commence à sentir que **l'activité pensante appartient à son propre centre intérieur**.

Steiner oppose directement les deux situations.

Avant le tournant, l'être humain ne voyait pas l'essence de l'âme dans la production des pensées, mais dans sa participation au contenu spirituel du monde.

Après le tournant, l'activité intelligente devient progressivement l'une des caractéristiques essentielles de la vie intérieure individuelle.

L'expression moderne :

« **ceci est ma pensée** »

devient alors possible dans un sens nouveau.

Ce changement est considérable, car il transforme simultanément le rapport de l'homme :

- au monde,
- au spirituel,
- à lui-même,
- à la connaissance,
- et bientôt à la liberté.

La pensée n'est plus seulement reçue.

Elle devient **activité propre**.

4. La grande transformation des premiers siècles chrétiens au Moyen Âge

Steiner situe cette transformation dans une longue période historique qui s'étend des premiers siècles chrétiens jusqu'au Moyen Âge.

Dans les premiers siècles après le Christ, certains êtres humains pouvaient encore, selon lui, percevoir quelque chose des contenus intelligents provenant des révélations suprasensibles.

La transition n'est donc pas brutale.

L'ancien mode de conscience persiste encore alors que le nouveau commence progressivement à apparaître.

Steiner situe cependant autour des **VIIIe et IXe siècles** un seuil particulièrement important.

Il précise même, dans la GA 26, que le IXe siècle doit être considéré comme une indication moyenne, car :

« der Übergang geschieht ganz allmählich »

« la transition s'accomplit tout à fait progressivement ».

Cette précaution est importante. Il ne s'agit pas d'imaginer qu'un homme du VIIIe siècle recevait encore toutes ses pensées du cosmos tandis qu'un homme du IXe siècle les produisait soudainement lui-même.

Il s'agit d'un **processus historique et spirituel de longue durée**, dont Steiner situe un moment décisif autour de cette époque.

La GA 237 le formule ainsi :

« vom 8., 9. Jahrhundert ab [...] die Menschen anfangen, die eigenen Gedanken sich zu bilden »

à partir des VIIIe et IXe siècles, les hommes commencent à former leurs propres pensées.

La conscience intellectuelle moderne commence ainsi à émerger.

Le Moyen Âge comme période de transition

Le Moyen Âge devient particulièrement intéressant dans cette perspective parce qu'il conserve encore la mémoire de l'ancienne intelligence cosmique tout en développant progressivement l'intelligence individuelle.

Cette tension apparaît notamment dans les débats philosophiques médiévaux.

Steiner évoque la confrontation entre **réalisme et nominalisme**.

Les réalistes considèrent encore que les pensées correspondent à quelque chose de réel dans les choses elles-mêmes. Les universaux ne sont pas de simples créations subjectives ; ils ont une réalité objective.

Les nominalistes, au contraire, éprouvent plus fortement que l'âme humaine **forme elle-même ses concepts**. Les pensées deviennent progressivement des constructions du sujet.

Ce débat philosophique prend alors, chez Steiner, une signification spirituelle beaucoup plus large.

Il témoigne de la transition entre deux expériences de la pensée :

la pensée comme réalité du monde

et

la pensée comme activité de l'individu.

La scolastique constitue ainsi, selon Steiner :

« ein Ringen der Menschen nach Klarheit über die hereinströmende Intelligenz »

une lutte de l'humanité pour parvenir à la clarté sur l'intelligence qui entre en elle.

La philosophie médiévale apparaît dès lors comme l'un des laboratoires historiques dans lesquels l'homme apprend progressivement à devenir **responsable de sa propre pensée**.

Averroès et la survivance de l'intelligence universelle

Steiner accorde également une importance particulière à l'aristotélisme arabe et notamment à Averroès.

Dans ces traditions subsiste encore, selon lui, une conception de l'intelligence comme réalité fondamentalement universelle.

La traduction française de la GA 237 résume cette conception : l'univers est rempli d'une intelligence toute-puissante et les êtres humains ne possèdent pas encore, au sens strict, une intelligence entièrement personnelle ; chaque individu reçoit comme un **rayon de l'intelligence universelle**.

Cette représentation constitue en quelque sorte le souvenir philosophique de l'ancien rapport cosmique à l'intelligence.

Elle entre progressivement en conflit avec une autre exigence : reconnaître que **l'individu humain lui-même devient porteur de l'intelligence**.

L'évolution de la pensée occidentale peut donc être comprise, dans cette perspective, comme le passage progressif :

de la **Pan-Intelligence**

à

l'intelligence personnelle.

Un événement spirituel et un événement historique

Steiner établit également un rapprochement entre cette transformation de l'intelligence et certains événements historiques.

Dans la GA 237, il attire notamment l'attention sur l'année **869** et le concile de Constantinople.

Il met en parallèle deux phénomènes :

d'une part, ce qu'il décrit comme la descente objective de l'intelligence cosmique vers les individus ;

d'autre part, la formulation doctrinale par laquelle, selon son interprétation, la distinction entre corps, âme et esprit cesse d'être pleinement reconnue dans l'anthropologie chrétienne dominante.

Le rapprochement est propre à Steiner et appartient à sa lecture spirituelle de l'histoire.

Il sert toutefois à montrer que la transformation de l'intelligence n'est jamais pensée isolément. Elle accompagne une mutation globale de la conscience humaine.

Plus l'intelligence devient intérieure et personnelle, plus l'homme risque paradoxalement de perdre la perception immédiate de son appartenance au monde spirituel.

L'émancipation intellectuelle s'accompagne donc d'une **obscurcissement possible de l'origine spirituelle de la pensée**.

Une intelligence désormais installée dans l'homme

À l'issue de cette longue transformation, la situation est profondément différente de celle de l'humanité ancienne.

L'intelligence n'est plus essentiellement vécue comme une puissance cosmique dont l'être humain reçoit les contenus.

Elle devient progressivement une activité qu'il localise en lui-même.

Le mouvement peut être résumé ainsi :

Intelligence cosmique

↓

administration michaélique

↓

pensées reçues comme révélation

↓

descente progressive vers la Terre

↓

VIIIe-IXe siècles : seuil de transformation

↓

apparition de l'intelligence personnelle

↓

formation autonome des pensées

↓

constitution progressive du sujet intellectuel moderne

Cette évolution est la condition préalable de tout ce qui suivra.

L'homme commence désormais à penser **à partir de lui-même**.

Mais une nouvelle question apparaît aussitôt : si l'intelligence n'est plus directement gouvernée depuis le cosmos, **qui va désormais déterminer son orientation ?**

De la réception à la responsabilité

La descente de l'intelligence signifie donc beaucoup plus que l'apparition de nouvelles capacités intellectuelles.

Elle transfère progressivement la responsabilité de la pensée vers l'être humain.

Tant que l'intelligence demeure vécue comme une inspiration reçue, l'homme participe à un ordre qui le dépasse.

Lorsqu'elle devient personnelle, il doit commencer à décider lui-même :

ce qu'il pense,

comment il pense,

à quoi il applique sa pensée,

et dans quelle direction il développe son intelligence.

C'est pourquoi cette évolution prépare directement la possibilité de la liberté.

L'homme ne devient pas libre parce qu'il possède davantage d'intelligence.

Il devient potentiellement libre parce que **l'intelligence devient sienne**.

Mais cette conquête contient déjà le risque qui accompagnera toute l'époque moderne : une intelligence devenue autonome peut aussi **se couper de ses origines, se refermer sur elle-même et devenir purement terrestre**.

La descente de l'intelligence est ainsi simultanément une émancipation et une épreuve.

Ce qui était auparavant administré dans le cosmos entre désormais dans l'histoire intérieure de l'homme.

À partir de ce moment, l'évolution de l'intelligence ne dépend plus seulement de ce qu'elle est.

Elle dépend de plus en plus de **ce que l'être humain en fera**.

Partie I — Avant l'intelligence individuelle : l'intelligence comme réalité cosmique

Chapitre 3 — Pourquoi l'intelligence devait devenir individuelle

L'individualisation de l'intelligence n'apparaît pas chez Rudolf Steiner comme un accident de l'évolution humaine. Elle constitue au contraire une **condition nécessaire de l'autonomie et de la liberté**.

Tant que l'être humain recevait encore spontanément les contenus spirituels du monde, il pouvait participer à une réalité suprasensible, mais cette participation n'était pas encore accompagnée du même degré d'autonomie intérieure que celui qui devait se développer plus tard.

Steiner formule ce lien avec une grande netteté :

« Beides mußte einmal kommen: der freie persönliche Gebrauch der Intelligenz, die Freiheit des menschlichen Willens. »

« Deux choses devaient un jour apparaître : l'usage personnel et libre de l'intelligence, et la liberté de la volonté humaine. »

L'évolution de l'intelligence et l'évolution de la liberté sont ainsi inséparables.

1. La pensée devient propriété de l'individu

Dans les époques anciennes décrites par Steiner, l'être humain ne s'attribuait pas spontanément ses pensées.

La pensée était encore vécue comme quelque chose qui venait du monde spirituel. Elle était reçue, inspirée, transmise.

Avec le développement de l'intelligence individuelle, ce rapport se transforme.

L'être humain commence progressivement à éprouver que **la pensée lui appartient**.

Steiner décrit cette mutation dans la GA 26 en expliquant que l'humanité passe d'un état dans lequel elle se sent encore membre de l'ordre divin-spirituel à un état dans lequel l'homme s'éprouve comme :

« eine vom Göttlich-Geistigen losgelöste Individualität mit Eigengebrauch der Gedanken »

« une individualité détachée du divin-spirituel et faisant un usage propre de ses pensées ».

Cette formulation est capitale.

L'intelligence ne devient pas seulement intérieure.

Elle devient **propre à l'individu**.

Le sujet humain peut désormais dire :

ces pensées sont les miennes ;

c'est moi qui les forme ;

c'est moi qui les examine ;

c'est moi qui décide de les accepter ou de les rejeter.

Cette appropriation constitue une transformation fondamentale de la conscience.

La séparation était nécessaire

Cette individualisation implique toutefois une séparation.

L'homme doit cesser de ressentir immédiatement les pensées comme venant d'une source spirituelle supérieure.

Sans cette séparation, il demeurerait intérieurement dépendant de ce qui s'impose à lui depuis le monde spirituel.

Steiner l'exprime très clairement dans la GA 237. Il explique que si l'ancien état de perception instinctive du monde spirituel s'était maintenu, l'intelligence individuelle n'aurait pas pu apparaître :

« hätte die Menschheit weitergelebt in diesem instinktiven Hineinschauen in die geistige Welt, so würde [...] nicht heraufgekommen sein, was man Intelligenz des einzelnen Menschen nennen kann »

si l'humanité avait continué à vivre dans cette contemplation instinctive du monde spirituel, ce que l'on peut appeler l'intelligence de l'individu humain n'aurait pas pu apparaître.

Le retrait de la perception spirituelle ancienne n'est donc pas seulement une perte.

Il crée un **espace intérieur nouveau**.

Cet espace devient progressivement celui du jugement personnel.

2. Apparition de l'autonomie intellectuelle

L'homme ancien pouvait recevoir une pensée avec sa perception spirituelle.

L'homme moderne doit davantage **produire, examiner et relier lui-même ses pensées**.

C'est là que naît véritablement l'autonomie intellectuelle.

Steiner associe explicitement l'intelligence individuelle à :

« die Handhabung des Verstandes, der Vernunft durch den individuellen, durch den persönlichen Menschen »

l'usage de l'entendement et de la raison par l'être humain individuel et personnel.

Le terme décisif est ici **Handhabung** : la prise en main, l'usage personnel.

L'intelligence n'est plus simplement présente dans l'homme.

Elle devient quelque chose dont l'homme doit **se servir lui-même**.

Cette différence peut être représentée ainsi :

Ancienne conscience :

pensée reçue → adhésion au contenu perçu.

Conscience individualisée :

perception → réflexion → jugement → décision.

Entre la perception et l'action apparaît désormais un espace dans lequel l'individu peut exercer sa propre activité.

Cet espace constitue l'une des conditions de l'autonomie.

L'obscurcissement du monde spirituel comme prix de l'autonomie

Steiner va jusqu'à affirmer que l'ancien rapport instinctif au spirituel devait temporairement s'obscurcir pour permettre cette évolution.

Il écrit :

« Deshalb mußte sich für das menschliche Bewußtsein der ursprüngliche, instinktive Einblick in die geistige Welt verfinstern. »

« C'est pourquoi la vision originelle et instinctive du monde spirituel devait s'obscurcir pour la conscience humaine. »

La perte de la clairvoyance ancienne possède donc, dans cette conception, une fonction évolutive.

L'être humain doit traverser une période où le monde spirituel ne lui est plus immédiatement donné afin de pouvoir développer :

- une pensée propre ;
- une intelligence personnelle ;
- un jugement autonome ;
- une volonté libre.

L'obscurcissement du spirituel et l'émancipation de l'individu apparaissent ainsi comme deux aspects du même processus.

3. Individualisation et conscience de soi

Lorsque l'intelligence devient individuelle, ce n'est pas seulement la manière de penser qui change.

Le rapport de l'homme à lui-même se transforme.

L'être humain commence à se percevoir comme **centre autonome de pensée**.

Il ne dit plus seulement :

la vérité m'est donnée,

mais progressivement :

il faut que je la comprenne.

Puis :

il faut que j'en juge moi-même.

Enfin :

il faut que je décide à partir de ce que je reconnais comme vrai.

L'individualisation de l'intelligence contribue donc à renforcer la conscience du **Moi** comme centre intérieur.

Dans la GA 26, Steiner décrit l'état moderne comme celui dans lequel l'intelligence est entièrement entrée :

« in den Bereich der menschlichen Individualität »

« dans le domaine de l'individualité humaine ».

Cette entrée de l'intelligence dans l'individualité signifie que l'homme ne peut plus être gouverné de la même manière qu'auparavant.

La pensée propre exige une responsabilité propre.

L'intelligence personnelle ne signifie pas isolement absolu

Il serait cependant erroné d'identifier l'individualisation de l'intelligence à un enfermement définitif de la pensée dans la subjectivité.

Chez Steiner, l'individualisation constitue une **étape**.

L'intelligence doit d'abord devenir personnelle pour pouvoir ensuite retrouver librement son rapport au spirituel.

C'est pourquoi le développement moderne ne consiste pas simplement à remplacer une intelligence cosmique par une intelligence privée.

Le véritable enjeu est de parvenir à une intelligence qui soit simultanément :

individuelle dans son exercice,

mais

universelle dans son orientation vers la vérité.

La liberté suppose précisément que l'homme ne retourne pas à une dépendance ancienne.

Le rapport au spirituel doit désormais être établi depuis une conscience autonome.

4. La possibilité nouvelle de la liberté

Steiner établit directement le lien entre l'intelligence individuelle et la liberté.

Dans la GA 237 :

« Und damit ist ja verknüpft, was den Menschen zur Freiheit seines Willens führt. Das eine ist nicht ohne das andere denkbar. »

« À cela est lié ce qui conduit l'homme à la liberté de sa volonté. L'un n'est pas pensable sans l'autre. »

L'affirmation est sans ambiguïté :

intelligence personnelle et liberté se conditionnent mutuellement.

Pourquoi ?

Parce que la liberté suppose qu'une décision ne soit pas simplement provoquée par une influence extérieure.

Tant que la pensée se présente comme une révélation imposée à la conscience, l'individu n'est pas entièrement la source de son orientation.

Lorsque la pensée devient activité propre, l'homme peut commencer à examiner les motifs de son action.

Il peut réfléchir.

Il peut choisir.

Il peut transformer ses impulsions en décisions conscientes.

Michaël lui-même ne peut plus contraindre

Le changement est si profond que Steiner l'applique même à Michaël.

Dans la nouvelle époque, Michaël ne peut plus agir sur l'homme comme les puissances spirituelles pouvaient agir autrefois.

Steiner écrit :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

« Michaël ne peut contraindre les hommes à rien. »

Et la raison est immédiatement donnée :

« der Zwang [hat] dadurch aufgehört, daß die Intelligenz ganz in den Bereich der menschlichen Individualität getreten ist »

la contrainte a cessé parce que l'intelligence est entièrement entrée dans le domaine de l'individualité humaine.

Il s'agit d'une transformation fondamentale de la relation entre le spirituel et l'être humain.

Michaël ne doit plus **agir dans l'homme à sa place**.

Il peut montrer une direction.

L'homme doit décider librement de la suivre.

Une guidance qui ne s'impose plus

Steiner formule explicitement cette différence entre l'ancienne action michaélique et la nouvelle.

Dans le nouveau temps, Michaël :

« seinen Weg bloß zeigt, so daß ihn der Mensch in Freiheit wandeln kann »

« montre seulement son chemin, afin que l'homme puisse le parcourir librement ».

Steiner précise que les anciennes directions archangéliques **agissaient dans l'homme**, tandis que la nouvelle direction michaélique ne doit plus supprimer son autonomie.

Cela signifie que la relation au spirituel change de nature.

Anciennement :

le spirituel agit dans l'homme.

Désormais :

le spirituel peut être reconnu par l'homme.

La différence est immense.

Dans le premier cas, l'action humaine demeure encore largement portée par une influence supérieure.

Dans le second, l'homme doit **consentir consciemment**.

La possibilité du choix

L'entrée de l'intelligence dans l'individualité produit ainsi une situation nouvelle : l'homme peut choisir différentes orientations pour son intelligence.

Steiner décrit cette situation à travers l'opposition entre le Christ et Ahriman :

« Der Mensch wird wählen können zwischen Christus und Ahriman. »

« L'homme pourra choisir entre le Christ et Ahriman. »

Cette formulation ne signifie pas seulement un choix religieux abstrait.

Elle correspond à deux orientations possibles de l'intelligence devenue humaine.

L'intelligence peut rester ouverte à une relation consciente avec le spirituel.

Ou elle peut chercher à s'enfermer entièrement dans sa propre autonomie terrestre.

La liberté devient donc possible précisément parce que **l'orientation n'est plus décidée d'avance**.

Une liberté qui comporte nécessairement le risque de l'erreur

La possibilité de la liberté implique également la possibilité de la mauvaise orientation.

Une intelligence qui ne pourrait jamais s'égarer ne serait pas véritablement libre.

Steiner relie ainsi explicitement la condition de l'homme libre au danger qu'il doit rencontrer.

Dans la GA 26, il écrit que l'homme est exposé à un danger :

« weil er ein freies Wesen sein soll »

« parce qu'il doit être un être libre ».

La liberté n'est donc pas protégée contre toute erreur.

Elle suppose au contraire que l'homme puisse choisir.

L'individualisation de l'intelligence ouvre ainsi deux possibilités simultanément :

la pensée autonome

et

la pensée séparée du spirituel.

La même faculté qui rend possible la liberté peut donc devenir le lieu d'une nouvelle dépendance.

Le paradoxe de l'émancipation

L'homme devait perdre quelque chose pour gagner quelque chose de plus élevé.

Il devait perdre la perception instinctive du monde spirituel.

Il devait cesser de recevoir passivement les pensées.

Il devait devenir intellectuellement seul.

Cette solitude intérieure permet cependant une conquête décisive :

la pensée peut devenir véritablement sienne.

Le mouvement peut être représenté ainsi :

participation instinctive au spirituel

↓

retrait du monde spirituel

↓

obscurcissement de l'ancienne clairvoyance

↓

intelligence personnelle

↓

pensée autonome

↓

jugement individuel

↓

possibilité du choix

↓
liberté

Steiner résume lui-même cette relation en affirmant que l'usage personnel de l'intelligence et la liberté de la volonté devaient apparaître ensemble.

De l'intelligence donnée à l'intelligence confiée

L'évolution peut ainsi être comprise comme le passage d'une **intelligence donnée** à une **intelligence confiée à l'homme**.

Dans l'ancien état, l'intelligence appartient encore largement au monde spirituel.

Dans le nouvel état, elle devient la responsabilité de l'individu.

Cette transformation donne à l'être humain une puissance nouvelle.

Mais elle lui impose également une tâche nouvelle.

Il ne suffit plus de posséder l'intelligence.

Il faut apprendre à **l'orienter**.

C'est précisément pourquoi le problème de Michaël et d'Ahriman apparaît avec une intensité nouvelle lorsque l'intelligence devient terrestre.

Steiner décrit dans la GA 237 une intelligence qui, après être descendue sur Terre, se trouve exposée avec une force croissante aux puissances ahrimaniennes.

L'individualisation de l'intelligence n'est donc pas l'aboutissement de l'évolution.

Elle en constitue un seuil.

La liberté comme finalité de l'individualisation

La logique générale devient alors perceptible.

L'intelligence devait devenir individuelle non parce que l'individualisme intellectuel serait le but ultime de l'humanité, mais parce que **la liberté exige un centre autonome capable de penser et de vouloir par lui-même**.

L'homme devait pouvoir dire :

« je pense »

avant de pouvoir véritablement dire :

« je choisis ».

Et il devait pouvoir dire :

« je choisis »

avant de pouvoir éventuellement se relier au spirituel **sans perdre sa liberté.**

La nouvelle mission de Michaël correspond précisément à cette situation : montrer une voie que l'homme peut suivre sans y être contraint.

Ainsi, la transformation peut être condensée en une formule :

l'intelligence cosmique devait devenir intelligence individuelle afin que l'obéissance spirituelle puisse devenir relation libre au spirituel.

Mais cette conquête ouvre simultanément la possibilité inverse : l'intelligence peut s'isoler, devenir exclusivement terrestre et tomber sous l'influence des forces qui cherchent précisément à la détacher de son origine.

À partir de ce seuil, l'enjeu n'est donc plus seulement de devenir intelligent.

Il devient de savoir **ce que l'homme libre fera de l'intelligence devenue sienne.**

Partie II — L'intelligence individuelle et la naissance de la liberté

Chapitre 4 — Penser par soi-même

L'individualisation de l'intelligence ne trouve son sens véritable que lorsqu'elle devient **activité consciente de l'être humain.** Il ne suffit pas que la pensée soit localisée dans l'individu ; encore faut-il que celui-ci devienne capable de l'exercer à partir de lui-même, d'examiner ce qu'il pense, d'en reconnaître les motifs et de ne plus recevoir passivement ses jugements.

C'est dans ce passage que se prépare ce que Rudolf Steiner appelle la liberté. La pensée devient le lieu où l'homme peut commencer à se dégager des déterminations extérieures, mais aussi de ses propres impulsions inconscientes.

La question n'est donc plus seulement : **d'où viennent les pensées ?**

Elle devient :

qui pense réellement lorsque l'homme pense ?

1. De la révélation au jugement personnel

Dans les formes anciennes de conscience, la pensée était encore largement vécue comme accompagnant la révélation spirituelle. Avec l'individualisation de l'intelligence, l'homme doit progressivement produire lui-même les liaisons entre les pensées.

Ce changement transforme profondément l'acte de connaître.

La vérité ne peut plus seulement être reçue.

Elle doit être **reconnue**.

Le sujet humain doit confronter les perceptions, former les concepts, établir les relations, examiner les contradictions et construire son jugement.

C'est précisément cette autonomie nouvelle que Steiner associe à l'apparition de l'intelligence individuelle. Dans la GA 237, il affirme que l'ancien mode instinctif de perception spirituelle n'aurait pas permis :

« die Handhabung des Verstandes, der Vernunft durch den individuellen, durch den persönlichen Menschen »

l'usage de l'entendement et de la raison par l'homme individuel et personnel.

La transformation peut donc être représentée ainsi :

révélation reçue

↓

contenu pensant donné avec l'expérience

↓

retrait de l'évidence spirituelle immédiate

↓

nécessité de former soi-même les pensées

↓

jugement personnel

L'être humain ne peut plus simplement se reposer sur l'autorité de ce qui lui est donné.

Il doit devenir capable de demander :

est-ce vrai ?

pourquoi est-ce vrai ?

comment cette pensée se relie-t-elle à l'expérience ?

Le jugement devient ainsi une activité intérieure.

Le penser comme activité et non comme simple possession de pensées

Cette distinction est essentielle.

Posséder des pensées n'est pas encore nécessairement penser.

Un individu peut recevoir des opinions, des doctrines, des croyances, des habitudes intellectuelles, des formules sociales ou des conclusions toutes faites et les considérer comme siennes.

La véritable autonomie intellectuelle commence seulement lorsque la pensée devient **activité consciente**.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner place précisément le penser au centre de l'enquête sur la liberté. Le catalogue de la GA 4 montre que la première partie, intitulée *Science de la liberté*, comprend successivement « l'action humaine consciente », « le penser au service de la conception du monde », « la connaissance du monde » et « l'individualité humaine ».

La liberté ne peut donc être séparée de la question du penser.

2. L'intelligence comme activité du Moi

Avec l'individualisation de l'intelligence, le Moi humain devient progressivement le centre à partir duquel les pensées sont saisies, ordonnées et mises en relation.

Il ne s'agit cependant pas de réduire le penser à une simple production arbitraire du sujet.

Chez Steiner, le Moi exerce une activité réelle dans la pensée, mais cette activité peut rencontrer quelque chose qui dépasse la subjectivité individuelle.

La pensée constitue précisément un domaine singulier parce que l'homme y est à la fois **actif** et capable d'atteindre un contenu qui n'est pas seulement privé.

Dans un texte où Steiner revient sur *La Philosophie de la liberté*, il formule ce caractère actif du penser ainsi :

« in dem Denken halten wir das Weltgeschehen an einem Zipfel »

dans le penser, l'être humain saisit en quelque sorte le devenir du monde par un de ses points.

La pensée n'est donc pas décrite comme une simple image intérieure isolée du réel.

Elle constitue un lieu de participation consciente à celui-ci.

Cette idée était déjà préparée dans la GA 3, dont l'index de la bibliothèque résume le principe : la pensée humaine n'est pas conçue comme une représentation purement subjective ; elle peut devenir le lieu où se manifeste la loi intérieure du réel.

Ainsi, le Moi ne devient pas libre en inventant arbitrairement le monde.

Il devient libre en apprenant à **penser consciemment ce qu'il rencontre**.

Penser par soi-même ne signifie pas inventer sa propre vérité

Le terme « individualisation » pourrait conduire à une confusion.

Si la pensée devient personnelle, il serait possible d'en conclure que chacun possède désormais « sa vérité ».

Cette conclusion ne correspond pas à la conception de Steiner.

L'individualité concerne **l'acte par lequel la pensée est saisie**, non la transformation de la vérité en opinion privée.

Une vérité mathématique ne devient pas différente parce qu'elle est pensée par deux individus différents.

La pensée doit devenir intérieurement autonome, mais son contenu peut conserver une portée universelle.

C'est ici que réside une distinction majeure :

la pensée doit être personnellement produite dans son activité, sans devenir arbitrairement subjective dans son contenu.

L'autonomie intellectuelle ne consiste donc pas à penser n'importe quoi.

Elle consiste à ne plus simplement répéter ce qui vient de l'extérieur.

3. La pensée consciente comme condition de l'autonomie

L'être humain ne devient pas autonome simplement parce qu'il possède un cerveau capable de produire des représentations.

Il devient autonome lorsqu'il peut **observer, examiner et maîtriser son activité pensante**.

La pensée consciente permet une distance intérieure.

Entre une impulsion et une action peut apparaître une réflexion.

Entre une affirmation et son acceptation peut apparaître un examen.

Entre une perception et un jugement peut apparaître une activité de mise en relation.

Cette capacité crée un espace de liberté.

Dans la GA 202, Steiner revient explicitement sur ce qu'il appelle dans *La Philosophie de la liberté* le « **penser pur** ». Il décrit un penser dans lequel l'homme ne se contente plus de recevoir passivement ses contenus de l'extérieur, mais dans lequel l'activité volontaire devient de plus en plus présente.

Il écrit :

« wenn es reines Denken geworden ist, ist es eigentlich ebensogut als reiner Wille anzusprechen »

lorsque le penser est devenu pur, il peut également être caractérisé comme volonté pure.

La pensée libre n'est donc pas, chez Steiner, une contemplation passive.

Elle est **activité**.

C'est pourquoi le penser peut devenir le point de jonction entre connaissance et volonté.

De la pensée consciente à l'intuition morale

Cette transformation est décisive pour la liberté.

Une action n'est pas libre simplement parce qu'elle n'est pas physiquement contrainte.

Elle doit pouvoir procéder d'un contenu que l'individu a lui-même reconnu et voulu.

Steiner relie ainsi le développement du penser pur à ce qu'il appelle la **fantaisie morale** et les **intuitions morales**.

L'autonomie morale suppose donc une autonomie intellectuelle préalable.

L'individu doit pouvoir accéder consciemment au motif de son action.

Une succession apparaît :

penser consciemment

↓

reconnaître les motifs

↓

ne plus être seulement déterminé par les impulsions



former une intention propre



agir à partir d'un contenu intérieurement reconnu

La liberté morale commence ainsi dans le rapport que l'homme entretient avec sa propre pensée.

La pensée comme lieu où l'homme peut devenir présent à lui-même

Le penser possède alors une fonction particulière dans la constitution du Moi.

Dans le sentiment, l'homme est souvent traversé par des sympathies et des antipathies qu'il n'a pas choisies.

Dans la volonté, une grande partie des processus demeure obscure.

Dans la pensée consciente, en revanche, il peut devenir progressivement témoin de sa propre activité.

La pensée offre donc au Moi un domaine dans lequel il peut apprendre à être **présent à ce qu'il fait**.

Cette présence à soi constitue une condition essentielle de l'autonomie.

Penser par soi-même signifie alors :

ne pas simplement avoir des pensées,

mais **savoir pourquoi elles sont pensées ;**

ne pas simplement adopter une conclusion,

mais **pouvoir en suivre le chemin ;**

ne pas simplement accepter une affirmation,

mais **être capable de la soumettre au jugement.**

4. Le risque de confondre individualité et enfermement subjectif

L'individualisation de l'intelligence contient cependant un danger.

Lorsque l'homme découvre que les pensées se forment dans son propre intérieur, il peut finir par croire que la pensée n'a plus aucun rapport avec une réalité objective.

Steiner voit précisément cette tension apparaître historiquement dans le débat médiéval entre réalisme et nominalisme.

Les nominalistes éprouvent fortement que l'âme forme elle-même ses pensées et tendent à les considérer comme des créations subjectives, tandis que les réalistes conservent davantage le sentiment d'un lien entre pensée et réalité.

L'émancipation intellectuelle comporte donc un risque :

l'homme devient propriétaire de son activité pensante et finit par se croire propriétaire du vrai lui-même.

Or ce sont deux choses différentes.

L'individu doit produire personnellement l'acte de penser.

Mais il ne produit pas arbitrairement les rapports de réalité qu'il découvre.

L'individualité n'est pas le subjectivisme

Chez Steiner, l'individualité libre n'est donc pas un individu enfermé dans son monde intérieur.

L'un des fondements philosophiques de son œuvre consiste précisément à contester l'idée que la connaissance humaine serait condamnée à rester prisonnière de représentations purement subjectives.

L'index de la GA 3 résume cette orientation : Steiner critique les théories qui enferment la connaissance dans le sujet et soutient que la pensée peut devenir un **organe de vérité**, capable de participer à la manifestation du réel.

L'autonomie n'est donc pas :

« personne ne peut me dire ce qui est vrai ».

Elle est plutôt :

« aucune autorité ne peut remplacer l'acte par lequel la vérité doit être reconnue intérieurement ».

Cette différence est fondamentale.

Une pensée libre doit pouvoir dépasser l'opinion personnelle

L'individu devient véritablement autonome lorsqu'il peut même dépasser ses propres préférences.

Une pensée libre ne consiste pas à choisir les idées qui plaisent.

Elle exige de pouvoir reconnaître une vérité même lorsqu'elle contredit les attentes, les habitudes ou les intérêts personnels.

L'autonomie intellectuelle n'est donc pas l'affirmation de soi.

Elle peut exiger au contraire une forme de **décentrement**.

Le Moi doit apprendre à devenir actif sans transformer toute connaissance en prolongement de lui-même.

C'est ici que se prépare déjà l'opposition future entre deux orientations de l'intelligence :

une intelligence qui s'ouvre au réel,

et une intelligence qui ne fait que renforcer son propre système.

Le paradoxe du penser individuel

L'intelligence moderne se trouve donc devant un paradoxe.

Pour devenir libre, la pensée devait devenir **individuelle**.

Mais si elle devient seulement **subjective**, elle perd l'accès à ce qui dépasse l'individu.

Le chemin ne consiste ni à revenir à l'ancienne révélation instinctive, ni à enfermer l'homme dans une pensée privée.

Il consiste à produire personnellement une pensée capable d'atteindre un contenu universel.

Autrement dit :

le penser doit être individuel dans son acte et universel dans sa vérité.

Cette formule permet de comprendre pourquoi l'autonomie n'est pas incompatible avec une réalité spirituelle.

Ce qui change n'est pas nécessairement le contenu du vrai.

Ce qui change est la manière dont l'homme y accède.

Autrefois, il le recevait.

Désormais, il doit le **reconnaître librement**.

De l'autorité extérieure à l'autorité intérieure du jugement

Le passage historique de l'intelligence cosmique à l'intelligence individuelle peut donc être prolongé par un second mouvement :

pensée reçue

↓

pensée personnellement formée

↓

jugement conscient

↓

examen critique

↓

responsabilité intellectuelle

↓

autonomie

Mais cette autonomie n'est véritable que si le jugement demeure vivant.

Dès que l'individu cesse de vérifier ses propres pensées, il peut retomber dans une nouvelle forme d'hétéronomie.

La pensée peut être extérieurement libre tout en étant intérieurement déterminée par :

- l'habitude ;
- l'opinion collective ;
- l'autorité ;
- le langage ;
- les automatismes psychiques ;
- les systèmes intellectuels déjà constitués.

La liberté exige donc plus que l'absence de contrainte.

Elle exige une **présence consciente dans l'acte même de penser**.

Une question décisive pour l'époque de l'intelligence artificielle

Cette conception prend une portée particulière lorsque l'intelligence commence à pouvoir être techniquement assistée, amplifiée ou partiellement externalisée.

Si penser par soi-même signifie simplement obtenir une réponse correcte, alors un système extérieur peut effectivement remplacer une partie importante de l'activité intellectuelle.

Mais si penser signifie également :

examiner,

comprendre,

reconstruire,

juger,

reconnaître intérieurement,

alors la possession d'une réponse n'équivaut pas encore à l'exercice de l'intelligence.

Cette distinction deviendra centrale.

Une machine peut fournir un raisonnement.

Elle peut proposer une synthèse.

Elle peut formuler une conclusion.

Mais la question de la liberté demeure du côté de l'être humain :

le jugement a-t-il été réellement exercé ou seulement délégué ?

Penser par soi-même comme tâche de liberté

L'apparition de l'intelligence individuelle ne constitue donc pas l'achèvement de la liberté.

Elle en fournit la possibilité.

Pour que cette possibilité devienne réelle, l'être humain doit apprendre à exercer consciemment son penser.

Le mouvement général devient alors :

intelligence reçue

↓

intelligence individualisée

↓

pensée propre



observation de la pensée



jugement autonome



motif consciemment reconnu



possibilité de l'action libre

Ainsi, penser par soi-même ne signifie ni refuser toute influence, ni inventer une vérité privée, ni se couper du monde.

Cela signifie devenir **l'auteur conscient de l'acte par lequel une pensée est comprise, examinée et reconnue.**

C'est précisément à cet endroit que l'individualité peut devenir le fondement de la liberté plutôt que le commencement d'un enfermement subjectif.

Partie II — L'intelligence individuelle et la naissance de la liberté

Chapitre 5 — La liberté selon Steiner

Chez Rudolf Steiner, la liberté n'est ni l'absence de toute cause, ni le simple pouvoir de faire ce qui plaît, ni l'indépendance absolue à l'égard de toute loi morale. Elle apparaît lorsque l'être humain peut agir à partir d'un contenu qu'il a **intérieurement reconnu, saisi et voulu comme sien.**

La liberté dépend donc directement du rapport entre pensée, intuition et individualité.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner formule ce critère avec netteté :

« Eine Handlung wird als eine freie empfunden, soweit deren Grund aus dem ideellen Teil meines individuellen Wesens hervorgeht. »

Une action est éprouvée comme libre dans la mesure où son fondement procède de la partie idéale de l'être individuel.

La liberté commence ainsi lorsque l'action ne découle plus simplement d'une impulsion naturelle, d'une pression sociale ou d'une norme extérieure, mais d'un **contenu pensé et intérieurement reconnu.**

1. Liberté et pensée

La pensée occupe une place centrale dans la conception steinerienne de la liberté parce qu'elle constitue le domaine dans lequel l'être humain peut devenir consciemment présent à ce qui motive son action.

L'homme n'est pas libre simplement parce qu'il agit.

Il devient libre lorsqu'il peut **connaître le motif de son action et se reconnaître dans ce motif**.

C'est pourquoi *La Philosophie de la liberté* commence par l'examen de l'agir conscient, du penser, de la connaissance et de l'individualité humaine avant d'aborder directement la réalité de la liberté. Le plan même de l'ouvrage articule « l'action humaine consciente », « le penser au service de la conception du monde », « l'individualité humaine », puis « l'idée de la liberté » et « la fantaisie morale ».

La liberté n'est donc pas ajoutée à la pensée de l'extérieur.

Elle se prépare dans l'activité pensante elle-même.

Penser permet de faire apparaître un espace entre l'impulsion et l'action.

Dans cet espace, l'être humain peut demander :

Pourquoi agir ainsi ?

Quel motif est réellement à l'œuvre ?

Cette action correspond-elle à une idée intérieurement reconnue ou à une détermination subie ?

La pensée consciente constitue ainsi la condition d'une action qui puisse véritablement être attribuée à l'individu.

Une action n'est pas libre parce qu'elle est spontanée

La spontanéité ne suffit pas à définir la liberté.

Une impulsion peut surgir spontanément et néanmoins provenir d'un instinct, d'une passion, d'une habitude ou d'une réaction automatique.

Steiner distingue précisément ce qui relève de l'individualité véritable de ce qui appartient aux éléments génériques de la nature humaine.

Il écrit :

« Meine Triebe, Instinkte, Leidenschaften [...] begründen meine Individualität nicht. »

Les pulsions, instincts et passions ne constituent pas en eux-mêmes l'individualité.

L'individualité apparaît davantage dans la manière singulière dont l'être humain saisit et actualise un contenu idéal.

Ainsi, une action n'est pas libre simplement parce qu'elle vient « de l'intérieur ».

Elle doit provenir d'un intérieur **devenu conscient de lui-même**.

2. L'intuition morale

Le concept d'**intuition morale** est l'un des éléments centraux de la conception steinerienne de la liberté.

L'intuition morale désigne le contenu idéal qu'un individu saisit intérieurement comme motif d'une action possible.

Il ne s'agit pas d'un ordre reçu de l'extérieur.

Il ne s'agit pas non plus d'une impulsion instinctive.

L'intuition morale apparaît comme un contenu que l'individu reconnaît librement dans la situation concrète.

Steiner explique que :

« Wie ein Mensch handelt, wird also abhängen von der Art, wie sein Intuitionsvermögen einer bestimmten Situation gegenüber wirkt. »

La manière dont un homme agit dépend de la façon dont sa faculté d'intuition se déploie face à une situation déterminée.

L'intuition morale donne donc à la liberté un contenu positif.

La liberté ne consiste pas seulement à être délivré de contraintes.

Elle consiste à pouvoir **produire ou saisir intérieurement le motif de l'action**.

L'intuition morale n'est pas un caprice

L'intuition morale ne doit pas être confondue avec le simple désir personnel.

Une préférence spontanée n'est pas encore une intuition morale.

Une intuition, dans le sens utilisé par Steiner, appartient au domaine idéal.

Elle suppose une activité de connaissance.

C'est pourquoi la liberté ne peut être identifiée à la formule :

« **faire ce que l'on veut** ».

La véritable question devient :

d'où vient ce vouloir ?

S'il provient d'un instinct, d'une peur, d'une habitude ou d'une pression sociale, il reste déterminé.

S'il procède d'un contenu idéal saisi consciemment par l'individu, il peut devenir le fondement d'une action libre.

3. L'action issue de l'individualité

Steiner nomme **individualisme éthique** la conception selon laquelle l'action morale véritable trouve son origine dans l'individualité.

Il affirme :

« Die Freiheit des Handelns ist nur denkbar vom Standpunkte des ethischen Individualismus aus. »

La liberté de l'action n'est pensable que du point de vue de l'individualisme éthique.

Cette formule ne signifie pas que chacun inventerait arbitrairement sa propre morale.

Elle signifie que l'acte moral ne devient réellement libre que lorsque l'individu **s'approprie intérieurement son motif**.

Une règle générale peut être juste.

Mais si elle est seulement exécutée parce qu'elle est imposée, l'action reste extérieurement déterminée.

L'acte libre suppose que le sujet puisse dire, en substance :

cette action correspond à ce qui est intérieurement reconnu comme juste dans cette situation particulière.

La singularité de l'intuition

Steiner insiste sur le fait que deux individus peuvent puiser des intuitions différentes dans un même monde des idées.

Il écrit :

« Der Unterschied zwischen mir und meinem Mitmenschen liegt [...] darin, daß er aus der uns gemeinsamen Ideenwelt andere Intuitionen empfängt als ich. »

La différence entre deux individus tient au fait qu'ils puisent des intuitions différentes dans un même monde des idées.

Cette distinction permet de comprendre le rapport entre universalité et individualité.

Le monde des idées peut être commun.

Mais son actualisation morale est individuelle.

Une situation concrète appelle une réponse concrète.

L'être humain libre ne se contente pas d'appliquer mécaniquement une règle universelle ; il doit **trouver la forme singulière dans laquelle un contenu moral peut devenir action.**

De l'intuition à l'imagination morale

L'intuition morale ne suffit pas encore à produire l'action.

Il faut pouvoir transformer une idée en une réalité concrète.

C'est le rôle de ce que Steiner appelle la **fantaisie morale** ou imagination morale.

Elle permet de traduire un contenu moral en forme d'action adaptée à une situation particulière.

La structure devient donc :

intuition morale

↓

contenu de l'action

↓

imagination morale

↓

forme concrète de l'action

↓

réalisation dans le monde

La liberté est ainsi créatrice.

Elle ne consiste pas simplement à choisir entre des options déjà données.

Elle peut faire apparaître une possibilité nouvelle.

4. Pourquoi une action simplement déterminée n'est pas libre

Steiner distingue explicitement plusieurs formes de détermination.

Une action peut être imposée par :

- une nécessité naturelle ;
- un instinct ;
- une passion ;
- une convention sociale ;
- une norme morale extérieure ;
- un devoir reçu comme commandement.

Dans tous ces cas, l'action peut être bonne, utile ou socialement nécessaire sans être pour autant **libre au sens strict**.

Steiner écrit :

« jeder andere Teil einer Handlung, gleichgültig, ob er aus dem Zwange der Natur oder aus der Nötigung einer sittlichen Norm vollzogen wird, wird als unfrei empfunden. »

Toute part de l'action qui procède soit de la contrainte naturelle, soit de la pression d'une norme morale est éprouvée comme non libre.

La distinction est importante.

Moralité et liberté ne sont pas automatiquement identiques.

Une personne peut respecter une règle morale sans agir librement.

Le devoir ne suffit pas

Steiner critique particulièrement une conception de la morale fondée uniquement sur le devoir.

Il ne rejette pas nécessairement le contenu de la règle morale.

Il refuse que l'obéissance à cette règle constitue le sommet de la vie morale.

Il écrit :

« Der bloße Pflichtbegriff schließt die Freiheit aus. »

Le simple concept de devoir exclut la liberté.

Pourquoi ?

Parce que le devoir exige la soumission de l'individu à une norme générale.

L'acte libre exige au contraire que l'individu reconnaisse intérieurement le motif et l'assume comme sien.

Une action accomplie par amour peut ainsi avoir le même résultat extérieur qu'une action accomplie par devoir, mais leur qualité intérieure diffère.

Dans le premier cas, l'individu agit parce qu'il reconnaît directement la valeur de l'action.

Dans le second, il obéit parce qu'il estime devoir le faire.

Liberté ne signifie pas absence de loi morale

Steiner précise pourtant que l'action libre ne supprime pas les lois morales.

Il écrit :

« Die Handlung aus Freiheit schließt die sittlichen Gesetze nicht etwa aus, sondern ein. »

L'action libre n'exclut pas les lois morales ; elle les inclut.

La différence tient au mode de relation à la loi.

La norme n'est plus simplement extérieure.

Elle peut être **intérieurement reconnue et recréée dans l'acte**.

La liberté ne détruit donc pas la moralité.

Elle transforme son origine.

5. Le rôle central de *La Philosophie de la liberté*

La Philosophie de la liberté occupe une place structurante dans l'ensemble de cette réflexion.

L'ouvrage ne constitue pas seulement une théorie abstraite de la volonté libre.

Il décrit les conditions intérieures permettant à l'être humain de devenir progressivement un **esprit libre**.

Son architecture est elle-même révélatrice.

La première partie examine la connaissance, la pensée et l'individualité.

La seconde examine l'idée de liberté, l'imagination morale et l'individualité éthique.

Ainsi, la liberté ne peut être comprise sans une théorie de la pensée.

Le libre esprit

Steiner revient plus tard sur son ouvrage en expliquant que l'individualisme éthique reconnaît comme but du développement moral le **libre esprit**.

Il décrit celui-ci comme un être humain qui se dégage :

« sowohl aus dem Zwang der Naturgesetze wie auch aus dem Zwang von allen konventionellen sogenannten Sittengesetzen »

aussi bien de la contrainte des lois naturelles que de celle des lois morales conventionnelles.

Cette liberté n'est pas vide.

Elle repose sur des idées qui prennent racine dans les intuitions de l'individualité humaine.

La maxime des hommes libres

Steiner résume cette conception dans une formule particulièrement forte :

« Leben in der Liebe zum Handeln und Lebenlassen im Verständnisse des fremden Willens ist die Grundmaxime der freien Menschen. »

Vivre dans l'amour de l'action et laisser vivre dans la compréhension de la volonté d'autrui constitue la maxime fondamentale des hommes libres.

La liberté ne conduit donc pas nécessairement à l'isolement individualiste.

Elle suppose au contraire la capacité de reconnaître l'autre comme autre centre libre.

Le véritable individualisme éthique conduit ainsi à une forme de coexistence fondée non sur l'uniformité, mais sur la compréhension mutuelle.

Liberté et monde spirituel

Cette conception philosophique acquiert plus tard chez Steiner une dimension explicitement spirituelle.

Il relie l'intuition morale à une expérience du spirituel qui ne doit plus être reçue comme une révélation imposée de l'extérieur, mais saisie intérieurement.

Dans la GA 83, il affirme que l'homme moderne doit parvenir :

« aus der menschlichen Individualität heraus in vollem Freiheitserlebnis zu unmittelbaren moralischen Impulsen »

à des impulsions morales immédiates issues de l'individualité humaine dans une pleine expérience de liberté.

Il ajoute que le monde moral ne peut être retrouvé que par une intuition librement saisie, de manière spirituelle et individuelle.

Ainsi, la spiritualité future ne doit pas abolir l'individualité conquise.

Elle doit passer **par elle**.

La liberté comme transformation de l'origine de l'action

Le passage d'une action non libre à une action libre peut être représenté ainsi :

instinct ou norme extérieure

↓

détermination de l'action

↓

obéissance ou réaction

↓

action non libre

À l'inverse :

pensée consciente

↓

intuition morale

↓

appropriation individuelle du motif

↓

imagination morale

↓

action concrète

↓
liberté

La liberté ne réside donc pas principalement dans le résultat extérieur de l'action.

Deux gestes identiques peuvent avoir une qualité intérieure différente selon leur origine.

L'un peut procéder d'une contrainte.

L'autre d'une intuition libre.

Une liberté à conquérir

Chez Steiner, l'être humain n'est donc pas simplement libre par nature dans toutes ses actions.

Il possède la **possibilité de devenir libre**.

Cette distinction est essentielle.

La vie humaine demeure traversée par une multitude de déterminations naturelles, psychologiques, sociales et culturelles.

La liberté apparaît là où l'individu réussit à faire émerger une action dont le motif appartient réellement à son être conscient.

La liberté est donc moins un état donné qu'une **conquête intérieure**.

Une question décisive pour la suite

Cette conception devient particulièrement importante lorsque certaines opérations intellectuelles peuvent être confiées à des systèmes extérieurs.

Si la liberté suppose que le motif de l'action soit consciemment saisi par l'individu, alors la délégation du jugement pose une question nouvelle.

Une décision peut être techniquement optimale tout en n'étant pas libre.

Une recommandation peut être pertinente tout en ne constituant pas encore un motif intérieurement reconnu.

Une réponse peut être exacte sans avoir été réellement pensée par celui qui l'utilise.

La distinction steinerienne entre **recevoir une détermination** et **produire ou saisir intérieurement une intuition** devient ainsi particulièrement actuelle.

La question de l'intelligence artificielle ne porte donc pas seulement sur la capacité des machines à produire des réponses.

Elle porte sur la capacité de l'être humain à **demeurer l'auteur conscient des motifs auxquels il donne réalité.**

La *Philosophie de la liberté* fournit ici le critère essentiel : une action n'est pleinement libre que lorsque sa source est réellement devenue intérieure à l'individualité consciente.

Partie II — L'intelligence individuelle et la naissance de la liberté

Chapitre 6 — Michaël face à l'intelligence devenue humaine

Lorsque l'intelligence devient pleinement humaine et individuelle, la fonction de Michaël doit elle-même se transformer. L'ancienne relation entre Michaël et l'intelligence cosmique ne peut simplement être rétablie sous sa forme passée, car l'évolution a fait naître une faculté nouvelle : **la liberté individuelle.**

L'intelligence qui appartenait autrefois au cosmos et que Michaël administrait est désormais entrée dans l'être humain. Elle n'est plus seulement reçue ; elle est exercée par l'individu. Dès lors, Michaël ne peut plus agir de la même manière qu'aux époques anciennes.

Steiner formule cette transformation sans ambiguïté :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

« Michaël ne peut contraindre les hommes à rien. »

Cette impossibilité de contraindre n'est pas une faiblesse de Michaël. Elle constitue au contraire la conséquence nécessaire de l'évolution de l'intelligence :

« der Zwang [hat] aufgehört, daß die Intelligenz ganz in den Bereich der menschlichen Individualität getreten ist »

la contrainte a cessé parce que l'intelligence est entièrement entrée dans le domaine de l'individualité humaine.

Le rapport entre Michaël et l'homme devient donc un rapport nouveau : **la direction spirituelle ne peut plus remplacer la décision humaine.**

1. Michaël ne peut plus imposer

Dans les anciennes formes de conscience, les puissances spirituelles pouvaient agir directement dans l'homme. L'être humain ne vivait pas encore son activité intellectuelle avec le même degré d'autonomie.

Steiner distingue explicitement cette ancienne situation de celle de l'époque moderne. Les anciennes guidances archangéliques :

« wirkten im Menschen »

« agissaient dans l'homme ».

Elles ne se contentaient pas de montrer leur orientation ; leur influence pénétrait directement l'activité humaine.

Or une telle forme d'action devient incompatible avec l'individualisation de l'intelligence.

Si Michaël imposait désormais à l'homme ses pensées ou ses décisions, il détruirait précisément la faculté que l'évolution a fait naître : **la possibilité de choisir librement.**

C'est pourquoi la mission moderne de Michaël ne peut consister à reprendre possession de l'intelligence humaine comme s'il fallait annuler toute l'évolution précédente.

L'intelligence doit rester humaine.

L'individualité doit rester individuelle.

La liberté doit être conservée.

Une transformation de la mission de Michaël

Steiner décrit lui-même ce changement comme une transformation de la fonction cosmique de Michaël en une fonction terrestre.

Michaël suit, dit-il, ce qu'il administrait autrefois dans le cosmos sur le chemin qui conduit vers l'humanité. Son ancienne mission cosmique devient progressivement une mission au sein de l'évolution humaine.

La situation peut être représentée ainsi :

Ancienne époque :

Michaël

↓

administration de l'intelligence cosmique

↓

pensées reçues par l'homme

Nouvelle époque :

intelligence devenue humaine

↓

activité individuelle

↓

liberté

↓

Michaël ne peut plus imposer

↓

il doit être librement reconnu

Ainsi, Michaël doit désormais rencontrer l'intelligence **là où elle est devenue humaine**.

Steiner le formule dans la GA 237 : Michaël retrouve sur Terre ce qu'il avait autrefois administré pendant des éons, mais il le retrouve désormais comme une intelligence agissant **à l'intérieur de l'humanité**.

2. Une nouvelle forme de guidance

La guidance michaélique moderne repose donc sur une transformation radicale de la relation entre l'homme et le spirituel.

Michaël ne doit plus produire directement dans l'homme ce que celui-ci doit désormais accomplir par lui-même.

La guidance devient **orientation plutôt que détermination**.

Steiner écrit :

« Michael [...] seinen Weg bloß zeigt, so daß ihn der Mensch in Freiheit wandeln kann »

« Michaël montre seulement son chemin, afin que l'homme puisse le parcourir librement. »

Le mot décisif est ici : **montrer**.

Michaël ne pousse pas.

Il ne contraint pas.

Il ne remplace pas le jugement.

Il indique une direction dont l'homme doit lui-même reconnaître la valeur.

La relation au spirituel devient donc compatible avec la liberté précisément parce qu'elle ne supprime plus le travail intérieur de l'individu.

La guidance devient exemple

Steiner emploie à ce propos l'idée d'une **action exemplaire**.

Même s'il ne peut contraindre les hommes, Michaël peut manifester, dans le monde suprasensible voisin du monde visible, une image de ce que peut devenir l'intelligence lorsqu'elle reste reliée à son origine spirituelle.

L'exemple remplace donc l'imposition.

Cette différence est fondamentale.

Une autorité qui commande exige :

« **fais cela** ».

Une guidance compatible avec la liberté montre :

« **voici une possibilité** ».

L'individu doit alors accomplir le reste :

reconnaître,

juger,

adhérer,

transformer,

agir.

La guidance michaélique moderne suppose ainsi une intelligence humaine déjà capable de se déterminer elle-même.

3. Montrer une voie sans contraindre

Steiner précise que l'homme peut désormais **suivre Michaël librement** :

« sie können in Freiheit ihm folgen »

« ils peuvent le suivre dans la liberté ».

La nuance est essentielle.

Le chemin de Michaël ne produit pas la liberté en supprimant le choix.

Il suppose au contraire que le choix existe déjà.

L'homme peut suivre cette orientation.

Mais il peut également ne pas la suivre.

C'est précisément ce qui donne à l'époque moderne son caractère dramatique.

L'intelligence humaine se trouve désormais placée entre plusieurs possibilités.

Steiner décrit notamment l'alternative entre une orientation michaélique et l'emprise ahrimanienne.

À mesure que l'homme progresse dans l'usage propre de l'intelligence, il rencontre davantage les puissances ahrimaniennes et peut entrer en relation avec elles.

Michaël ne peut empêcher cette possibilité par la force.

La liberté l'interdit.

Il peut seulement présenter une autre orientation de l'intelligence.

La liberté comme condition de la nouvelle relation spirituelle

Une conséquence importante apparaît alors : la relation moderne à Michaël ne peut être authentique que si elle ne supprime pas l'autonomie intellectuelle.

La fidélité à Michaël ne peut donc pas consister en une soumission passive.

Elle exige précisément l'exercice de la faculté que Michaël ne veut pas abolir : **le jugement individuel**.

Steiner va jusqu'à caractériser la nouvelle guidance michaélique par son respect de la liberté :

« so daß ihn der Mensch in Freiheit wandeln kann »

afin que l'homme puisse parcourir le chemin dans la liberté.

La spiritualité de l'époque michaélique ne peut donc être fondée sur une restauration de l'ancienne dépendance.

Elle doit devenir une **spiritualité de l'individu libre**.

4. L'intelligence librement réaccordée au cosmos

L'évolution ne s'arrête cependant pas à l'individualisation de l'intelligence.

L'intelligence devenue humaine doit pouvoir retrouver consciemment une relation avec son origine cosmique.

Ce retour ne peut être un retour en arrière.

Il ne s'agit pas que l'homme abandonne son intelligence individuelle et recommence à recevoir passivement des pensées venues du cosmos.

Il s'agit que l'intelligence devenue libre puisse **se reconnecter volontairement à une dimension universelle**.

Dans la GA 237, Steiner décrit précisément l'objectif de la nouvelle impulsion michaélique :

« damit die Intelligenz wiederum mit der Michael-Wesenheit vereinigt werde »

« afin que l'intelligence soit de nouveau unie à l'être de Michaël ».

Le mot « de nouveau » est ici fondamental.

Il y eut une ancienne union.

Puis une séparation.

Puis doit devenir possible une nouvelle union.

Mais cette nouvelle union ne peut avoir la même nature que l'ancienne.

Une structure évolutive en trois temps

Le mouvement peut être formulé ainsi :

Première étape : intelligence cosmique

L'homme reçoit l'intelligence dans le cadre d'un ordre spirituel qu'il ne maîtrise pas.

Deuxième étape : intelligence individualisée

L'homme devient porteur de sa propre pensée et conquiert l'autonomie.

Troisième étape : intelligence librement réaccordée

L'intelligence individuelle retrouve consciemment son rapport au cosmos sans perdre l'autonomie acquise.

Cette troisième étape constitue le véritable enjeu michaélique.

La liberté n'est donc pas dépassée.

Elle est conservée au cœur même de la nouvelle relation au spirituel.

Michaël ne reprend pas l'intelligence : il la rencontre dans l'homme

Steiner insiste sur le fait que Michaël retrouve désormais l'intelligence **au sein même de l'humanité**.

Cette transformation est décisive.

Autrefois, l'homme devait monter vers une intelligence administrée dans le cosmos.

Désormais, Michaël doit en quelque sorte rejoindre l'intelligence là où elle est devenue humaine.

La relation s'inverse donc partiellement.

L'être humain n'est plus seulement récepteur.

Il devient partenaire possible d'une intelligence spirituelle qu'il doit retrouver depuis son propre centre intérieur.

5. Pensée, cœur et volonté réunifiés

Le point le plus important de cette nouvelle orientation apparaît lorsque Steiner décrit ce que devient l'intelligence dans la proximité de Michaël.

Il ne s'agit pas seulement de penser plus justement.

Il s'agit de faire entrer la force de l'intellectualité dans **l'homme entier**.

Steiner écrit :

« die Kraft der Intellektualität in seinen "ganzen Menschen" zu tragen »

« porter la force de l'intellectualité dans son homme tout entier ».

Il précise immédiatement ce que cela signifie :

« er denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« il pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

Puis intervient la volonté :

« der Wille [...] die Gedanken als Absichten »

la volonté reçoit les pensées comme intentions et les porte dans l'action.

La structure michaélique du penser apparaît alors clairement :

tête → pensée

cœur → discernement intérieur de la qualité de la pensée

volonté → réalisation de la pensée dans l'action

La véritable spiritualisation de l'intelligence ne consiste donc pas à abandonner l'intellect, mais à **le réinscrire dans la totalité humaine**.

Le contraste avec l'intelligence ahrimaniennne

Cette description acquiert toute sa force lorsqu'elle est comparée à celle d'Ahriman.

Steiner caractérise l'intelligence ahrimaniennne comme une intellectualité coupée du cœur et de l'âme :

« Sie blieb eine Kraft in seinem Wesen, die mit Herz und Seele nichts zu tun hat. »

« Elle demeura dans son être une force qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme. »

Il la décrit encore comme :

« kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls »

une impulsion cosmique froide, glaciale et dépourvue d'âme.

Le contraste avec Michaël devient alors structurel.

Ahriman :

intelligence

↓

séparation du cœur

↓

séparation de la vie de l'âme

↓

logique autonome

↓

automatisme

Michaël :

intelligence
↓
intégration dans l'homme entier
↓
cœur
↓
volonté
↓
amour
↓
liberté

Le danger de l'automatisme

Steiner donne même à l'alternative une formulation particulièrement frappante.

Lorsque l'homme tombe sous la séduction ahrimaniennne, il peut être entraîné dans l'intellectualité :

« wie in einen geistigen Automatismus »

« comme dans un automatisme spirituel ».

Dans cet automatisme, l'homme devient un simple élément du processus et cesse progressivement d'être pleinement lui-même.

Steiner précise que toute la pensée devient alors une expérience de la tête, séparée de l'expérience du cœur et de la volonté.

La question n'est donc pas de choisir entre intelligence et absence d'intelligence.

Elle oppose deux formes possibles de développement :

une intelligence intégrée à l'être humain

et

une intelligence qui tend à fonctionner indépendamment de lui.

Une intelligence qui doit traverser le cœur

Steiner résume la direction michaélique dans une formule particulièrement importante :

« daß in Zukunft die Intellektualität durch die Herzen der Menschen ströme »

« qu'à l'avenir l'intellectualité passe à travers le cœur des hommes ».

Cette phrase indique l'enjeu fondamental.

Il ne s'agit pas de remplacer la pensée par le sentiment.

Il s'agit que l'intelligence, après être devenue consciente et individuelle, ne demeure pas enfermée dans la seule activité abstraite de la tête.

Elle doit devenir une intelligence **humainement intégrée**.

La pensée demeure pensée.

Mais elle doit être éprouvée par le cœur.

Elle doit être assumée par la volonté.

Elle doit entrer dans une relation vivante avec le monde.

L'amour comme orientation de l'intelligence

Steiner associe également cette transformation à l'amour.

Lorsque l'homme cherche la liberté sans égoïsme et que sa liberté devient « amour de l'action à accomplir », il peut se rapprocher de Michaël.

L'opposition n'est donc pas seulement :

raison contre sentiment.

Elle est plus profonde :

intelligence refermée sur elle-même

contre

intelligence reliée au monde par l'amour.

Steiner écrit que l'homme se trouve véritablement lorsqu'il ne se cherche pas lui-même, mais se relie au monde dans une volonté aimante.

La pensée michaélique ne devient donc pleinement humaine que lorsqu'elle cesse d'être un simple instrument d'appropriation et devient un moyen de relation.

Une nouvelle alliance entre cosmos et individualité

La mission moderne de Michaël apparaît ainsi comme la recherche d'une nouvelle alliance.

Il ne s'agit plus de :

cosmos → homme passif,

mais de :

cosmos ↔ individualité libre.

L'intelligence doit rester individuelle tout en retrouvant une orientation universelle.

La pensée doit conserver toute sa rigueur sans se séparer du cœur.

La volonté doit demeurer personnelle sans devenir égoïste.

La relation au spirituel doit être réelle sans abolir la liberté.

C'est précisément dans cette synthèse que se trouve le caractère nouveau de la mission michaélique.

Une transformation décisive pour l'avenir

Le mouvement général peut être résumé ainsi :

Intelligence cosmique

↓

administration michaélique

↓

descente vers l'humanité

↓

intelligence individuelle

↓

liberté

↓

impossibilité de toute guidance contraignante

↓

Michaël montre une direction

↓

adhésion libre

↓

réunion de pensée, cœur et volonté

↓

réaccord conscient de l'intelligence au cosmos

L'enjeu n'est donc pas de revenir à l'ancienne intelligence cosmique.

Il est de parvenir à une forme nouvelle dans laquelle **l'intelligence librement individualisée devient capable de retrouver consciemment son origine sans cesser d'être libre.**

Cette perspective sera déterminante pour comprendre le problème contemporain de l'intelligence artificialisée.

Car si l'évolution michaélique vise à faire passer l'intelligence dans l'homme entier, le danger opposé apparaît lorsque l'intelligence tend au contraire à se détacher toujours davantage de l'homme, à fonctionner indépendamment du cœur et de la volonté, jusqu'à prendre la forme d'un **automatisme extérieur**.

La question décisive devient alors : **l'intelligence humaine poursuivra-t-elle son chemin vers une intégration toujours plus consciente de la pensée, du cœur et de la volonté, ou sera-t-elle progressivement attirée vers des formes d'intellectualité capables de fonctionner en dehors de cette totalité humaine ?**

Partie III — Ahriman et la captation de l'intelligence

Chapitre 7 — Ahriman comme intelligence extrême

Ahriman ne doit pas être compris comme le symbole d'un manque d'intelligence. Chez Rudolf Steiner, il représente au contraire une forme d'**intelligence extrêmement développée**, portée à un degré de puissance, de précision et de cohérence qui dépasse largement les capacités ordinaires de l'être humain.

Steiner insiste explicitement sur ce point :

« Ahriman ist [...] im hohen Grade überintelligent. »

Ahriman est, à tous égards, hautement surintelligent.

Il parle même d'une :

« blendende Intelligenz »

une intelligence éblouissante.

Le problème ahrimanien ne réside donc pas dans l'ignorance, l'incohérence ou la confusion. Il réside dans une **forme particulière de perfection intellectuelle** : une intelligence séparée du cœur, de l'âme et de la totalité humaine.

1. L'intelligence ahrimanienne

Dans la GA 237, Steiner présente Ahriman comme une entité cosmique ayant déjà poussé très loin l'individualisation de l'intelligence.

Il écrit :

« eine Weltenwesenheit [...] von denkbar höchster Intelligenz »

une entité cosmique d'une intelligence aussi élevée qu'on puisse l'imaginer.

Steiner ajoute qu'Ahriman a déjà entièrement attiré l'intelligence dans l'individuel :

« die schon ganz ins Individuelle hereingenommen hat die Intelligenz »

une entité qui a déjà entièrement fait entrer l'intelligence dans l'individualité.

Cette formulation est particulièrement importante.

Ahriman ne représente donc pas simplement une intelligence extérieure et mécanique. Il représente d'abord une **intelligence fortement appropriée**, concentrée, individualisée et maîtrisée.

Mais cette individualisation possède une qualité très différente de celle que Michaël cherche à favoriser chez l'homme.

Chez Ahriman, l'intelligence tend à devenir **possession**.

Chez Michaël, elle demeure reliée à un ordre universel.

2. Logique, précision et cohérence

Steiner attribue à Ahriman une capacité logique extraordinaire.

Il affirme qu'entrer dans une discussion avec lui reviendrait à être presque écrasé par :

« die logische Folgerichtigkeit »

la rigueur logique de ses enchaînements,

et par :

« die grandiose Treffsicherheit »

la prodigieuse justesse avec laquelle il manie ses arguments.

La puissance ahrimaniennne peut donc produire un raisonnement :

cohérent,

structuré,

précis,

argumenté,

et difficile à réfuter sur le seul terrain de la logique formelle.

Cette caractéristique est essentielle.

Elle montre qu'une pensée peut être **logiquement remarquable sans être pour autant spirituellement juste ou humainement complète**.

La cohérence ne garantit pas à elle seule la vérité.

La précision ne garantit pas la sagesse.

La puissance argumentative ne garantit pas la qualité morale.

Une logique qui semble parler par elle-même

Dans la GA 26, Steiner décrit encore l'influence ahrimaniennne comme produisant une logique qui semble s'imposer par sa propre force :

« eine Logik, die [...] für sich selbst zu sprechen scheint »

une logique qui semble parler par elle-même.

Cette formulation est décisive.

L'intelligence cesse alors d'être vécue comme une activité intégrée à un sujet humain entier.

Elle prend l'apparence d'un système qui **fonctionne par sa propre nécessité interne**.

Une conclusion semble devoir être acceptée parce que l'enchaînement est impeccable.

Mais la question de savoir si ce raisonnement est relié à une expérience humaine, à une responsabilité, à une valeur morale ou à une compréhension globale du réel peut disparaître.

C'est précisément ce détachement que Steiner associe à l'ahrimanien.

3. Une intelligence sans cœur

La différence essentielle entre Ahriman et Michaël ne porte pas principalement sur la quantité d'intelligence.

Elle porte sur sa **qualité intérieure**.

Steiner écrit qu'Ahriman s'est approprié l'intellectualité à une époque où il ne pouvait pas l'intérioriser véritablement :

« Sie blieb eine Kraft in seinem Wesen, die mit Herz und Seele nichts zu tun hat. »

Elle demeura dans son être une force qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme.

Puis il caractérise cette intellectualité comme :

« kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls »

une impulsion cosmique froide, glaciale et sans âme.

Le caractère ahrimkien apparaît ainsi dans une **dissociation**.

L'intelligence fonctionne.

Mais elle ne traverse pas le cœur.

Elle ne s'intègre pas à la vie de l'âme.

Elle ne devient pas nécessairement l'expression d'un être humain engagé intérieurement dans ce qu'il pense.

Le problème n'est pas la logique, mais la séparation

Steiner ne condamne évidemment pas la logique en elle-même.

La logique constitue une condition indispensable de la pensée.

Ce qu'il critique est la possibilité qu'elle soit **séparée de l'être humain entier**.

Il oppose directement cette situation à celle de Michaël.

Chez Michaël, l'intellectualité peut devenir :

« ein Ausdruck des Herzens, der Seele ebenso gut [...] wie des Kopfes »

une expression du cœur et de l'âme aussi bien que de la tête.

La différence n'est donc pas :

logique contre sentiment.

Elle est :

logique isolée

contre

intelligence intégrée.

4. L'intelligence comme puissance autonome

L'intelligence ahrimanienne tend à acquérir une forme d'autonomie.

Elle devient une puissance qui semble pouvoir exister indépendamment de la totalité humaine.

Steiner parle d'une intellectualité qui s'est détachée de ses origines divino-spirituelles et qui, précisément pour cette raison, trouve une affinité avec Ahriman.

Ahriman cherche alors à rendre l'intelligence humaine semblable à la sienne :

« den der Menschheit gegebenen Intellekt ähnlich seinem eigenen machen »

faire de l'intellect donné à l'humanité quelque chose de semblable à son propre intellect.

Le danger ne consiste donc pas seulement à utiliser l'intelligence.

Il consiste à la transformer en **puissance séparée**, capable de fonctionner selon ses propres règles sans rester subordonnée à l'ensemble de l'être humain.

L'appropriation de l'intelligence

Dans la GA 237, Steiner insiste également sur la volonté d'Ahriman de **s'approprier** l'intelligence humaine.

Il écrit que les forces ahrimaniennes déploient les efforts les plus puissants pour :

« diese unter die Menschen geratene Intelligenz sich anzueignen »

s'approprier l'intelligence qui est descendue parmi les hommes.

Steiner va jusqu'à dire qu'Ahriman cherche à posséder l'intelligence dans les têtes humaines.

L'image est forte.

L'intelligence qui devait devenir humaine pour rendre possible la liberté peut être **captée par une forme de puissance qui la détourne de cette finalité.**

5. Pourquoi Ahriman n'est pas simplement « la stupidité »

Réduire Ahriman à la stupidité constituerait donc un contresens majeur.

Steiner met explicitement en garde contre une telle simplification.

Il affirme qu'il ne suffit pas de considérer le nom d'Ahriman comme méprisable ou de le rattacher à une troupe d'êtres méprisables.

Au contraire, il faut reconnaître qu'Ahriman représente une **intelligence d'une puissance extrême**.

Cette reconnaissance est importante parce que le danger ahrimanien ne se présente pas nécessairement sous une apparence grotesque ou incohérente.

Il peut apparaître sous la forme de :

la brillante argumentation,

la maîtrise technique,

la cohérence systématique,

la capacité de calcul,

la précision conceptuelle,

l'efficacité,

la supériorité intellectuelle apparente.

Steiner indique même qu'Ahriman trouve particulièrement sa proie chez les individus les plus doués intellectuellement.

La grande intelligence ne protège donc pas automatiquement de l'ahrimanien.

Elle peut au contraire devenir son terrain privilégié lorsqu'elle n'est plus intégrée à la totalité humaine.

Intelligence personnelle et intelligence universelle

Une autre différence importante entre Ahriman et Michaël concerne le rapport à la propriété de l'intelligence.

Steiner explique que, pour Michaël, l'intelligence ne doit pas devenir une propriété purement personnelle.

Michaël veut qu'elle demeure quelque chose de commun à l'humanité, relié à une intelligence universelle.

Ahriman, au contraire, pousse l'intelligence vers une forme de **possession individualisée**.

Steiner remarque même que la tentation humaine consiste à rendre l'intelligence personnelle sur le modèle d'Ahriman.

Cette distinction permet de comprendre que l'individualisation de l'intelligence possède deux directions possibles.

Elle peut devenir :

individualité libre ouverte à l'universel

ou

appropriation personnelle fermée sur elle-même.

L'intelligence n'est pas encore la sagesse

La figure d'Ahriman oblige ainsi à distinguer plusieurs notions souvent confondues.

Une grande intelligence n'est pas nécessairement une grande sagesse.

Une grande capacité logique n'est pas nécessairement une grande conscience morale.

Une cohérence parfaite n'est pas nécessairement une vérité complète.

Une efficacité remarquable n'est pas nécessairement un bien humain.

Cette distinction constitue l'un des enjeux les plus importants de la réflexion sur l'intelligence.

Steiner présente précisément Ahriman comme la possibilité d'une **intelligence extrêmement élevée qui n'est pas intégrée au cœur et à l'âme**.

Une intelligence qui peut dépasser l'homme sans devenir humaine

Un paradoxe supplémentaire apparaît ici.

Une intelligence peut, dans certaines fonctions, être supérieure à l'intelligence humaine ordinaire sans pour autant posséder ce qui constitue la totalité humaine.

Steiner décrit Ahriman comme une « grande » et « remarquable » intelligence dont la puissance peut dépasser celle d'un individu humain.

Ainsi, la supériorité intellectuelle ne signifie pas nécessairement une supériorité d'être.

Il peut exister une intelligence extrêmement performante qui demeure **partielle**.

Cette idée deviendra décisive lorsqu'il s'agira d'examiner l'intelligence artificielle.

Une distinction appelée à devenir contemporaine

À partir de la description steinerienne d'Ahriman, une distinction fondamentale peut être formulée :

intelligence $\neq$ conscience

intelligence $\neq$ moralité

intelligence $\neq$ amour

intelligence $\neq$ sagesse

intelligence $\neq$ totalité humaine

Cette distinction ne constitue pas encore une théorie de l'intelligence artificielle.

Elle fournit cependant un instrument conceptuel puissant pour l'examiner.

Car si un système technique peut produire des raisonnements cohérents, des calculs précis ou des réponses remarquablement élaborées, la question reste entière :

cette puissance intellectuelle possède-t-elle pour autant une intériorité, un cœur, une volonté morale ou une expérience du sens ?

Chez Steiner, l'exemple d'Ahriman montre précisément qu'une intelligence peut être immense tout en étant **incomplètement humaine**.

Le véritable danger : confondre intelligence et humanité

L'erreur la plus profonde serait alors de prendre l'intelligence pour la totalité de l'être.

Si l'homme définit sa propre essence uniquement par la capacité de calculer, raisonner, argumenter ou traiter de l'information, toute intelligence plus performante pourrait apparaître comme « supérieure » à lui.

Mais la perspective steinerienne conduit à une autre conclusion.

Ahriman peut être plus intelligent.

Il peut être plus logique.

Il peut être plus précis.

Il peut être plus puissant dans l'argumentation.

Mais cette intelligence reste séparée du cœur et de l'âme.

La véritable question n'est donc pas :

qui est le plus intelligent ?

Elle devient :

quelle forme d'être porte cette intelligence, et à quoi cette intelligence est-elle reliée ?

Ahriman comme intelligence absolutisée

La figure d'Ahriman permet finalement de comprendre un danger précis : **l'intelligence peut cesser d'être une faculté au service de l'être humain et devenir une valeur absolue en elle-même.**

Le mouvement peut alors prendre cette forme :

intelligence

↓

logique

↓

précision

↓

efficacité

↓

autonomisation

↓

séparation du cœur et de l'âme

↓

puissance intellectuelle autosuffisante

Ahriman n'incarne donc pas l'échec de l'intelligence.

Il représente plutôt son **hypertrophie unilatérale**.

L'intelligence devient si puissante qu'elle menace de faire oublier les autres dimensions de l'être.

C'est précisément pourquoi Ahriman apparaît comme une figure essentielle pour penser l'avenir de la liberté humaine : le danger ne vient pas nécessairement d'un monde qui deviendrait moins intelligent, mais peut-être d'un monde dans lequel **l'intelligence deviendrait extrêmement puissante tout en se séparant toujours davantage du cœur, de la volonté et de la responsabilité humaine.**

Partie III — Ahriman et la captation de l'intelligence

Chapitre 8 — L'intelligence détachée de l'être humain entier

L'un des traits les plus caractéristiques de l'ahrimanien, chez Rudolf Steiner, est la **séparation de l'intelligence d'avec la totalité de l'être humain**. La pensée continue de fonctionner, parfois avec une puissance remarquable, mais elle cesse progressivement d'être reliée au cœur, à l'âme et à la volonté individuelle.

Steiner oppose très directement cette forme d'intellectualité à l'orientation michaélique. Chez Michaël, l'intelligence doit traverser l'être humain tout entier. Chez Ahriman, elle tend au contraire à devenir une force froide, autonome et impersonnelle.

Il écrit :

« Sie blieb eine Kraft in seinem Wesen, die mit Herz und Seele nichts zu tun hat. »

L'intellectualité demeure chez Ahriman une force qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme.

Le danger n'est donc pas l'absence de pensée. Il est celui d'une pensée qui **fonctionne encore, mais dont l'homme n'est plus intérieurement l'auteur vivant.**

1. Séparation de la pensée, du sentiment et de la volonté

Pour Steiner, une intelligence pleinement humaine ne devrait pas rester confinée dans la seule activité de la tête.

Dans l'orientation michaélique, l'homme pense avec la tête, mais le cœur participe à l'expérience qualitative de la pensée, tandis que la volonté transforme les pensées en intentions.

La structure normale d'une intelligence intégrée peut ainsi être représentée par trois dimensions :

pensée — saisie et organisation du contenu ;

sentiment — rapport intérieur à la valeur, à la qualité et au sens ;

volonté — engagement de l'individu dans la réalisation.

L'ahrimanien agit précisément en rompant cette unité.

Steiner écrit, à propos de l'homme entraîné dans l'intellectualité ahrimaniennne :

« All sein Denken wird Erlebnis des Kopfes »

« Toute sa pensée devient une expérience de la tête. »

Puis il ajoute que cette activité de la tête se sépare :

« vom Eigenherzerleben und eignem Willensleben »

de l'expérience propre du cœur et de la vie propre de la volonté.

Cette formulation est essentielle.

La pensée ne disparaît pas.

Elle se **désolidarise** du reste de l'être.

Penser sans être engagé dans ce que l'on pense

Une telle séparation permet de comprendre une forme particulière d'intellectualité : la capacité de manipuler des idées sans être intérieurement transformé par elles.

Un raisonnement peut être correct.

Une argumentation peut être brillante.

Une conclusion peut être cohérente.

Mais celui qui la produit peut ne pas être intérieurement relié à son contenu.

Steiner décrit cette situation dans la GA 26 en parlant d'une logique pour laquelle rien ne manifeste une véritable liaison intérieure et cordiale avec ce que l'être humain :

« denkt, spricht, tut »

« pense, dit et fait ».

L'unité entre pensée, parole et action peut donc se dissoudre.

La pensée devient techniquement performante mais existentiellement extérieure à celui qui la porte.

2. Intelligence froide et désincarnée

Steiner caractérise cette intellectualité par une expression particulièrement forte :

« kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls »

une impulsion cosmique froide, glaciale et dépourvue d'âme.

L'adjectif « froid » ne désigne pas seulement une absence d'émotion.

Il indique une intelligence devenue étrangère à la chaleur de la relation humaine.

Le froid ahrimane correspond à une pensée qui peut :

calculer sans aimer,

ordonner sans comprendre intérieurement,

classer sans éprouver,

optimiser sans se demander ce qui mérite d'être poursuivi.

Cette intelligence peut être extrêmement précise tout en restant séparée de la profondeur humaine.

Une intelligence non réellement intériorisée

Steiner fait une distinction subtile mais importante.

Ahriman s'est approprié l'intellectualité, mais il ne l'a pas véritablement **intériorisée**.

Il écrit :

« Ahriman [hat] sich die Intellektualität [...] angeeignet, als er sie nicht in sich verinnerlichen konnte. »

Ahriman s'est approprié l'intellectualité à une époque où il ne pouvait pas l'intérioriser en lui-même.

Il existe donc une différence entre :

posséder une intelligence

et

l'intégrer à son être.

Cette distinction est fondamentale pour toute la problématique.

Une intelligence peut devenir extrêmement puissante sans être devenue intérieurement humaine.

Elle peut rester une force fonctionnelle.

3. L'intellectualité comme force qui fonctionne par elle-même

Steiner décrit l'influence ahrimanienne comme produisant :

« eine Logik, die [...] für sich selbst zu sprechen scheint »

une logique qui semble parler par elle-même.

L'expression est remarquable.

La logique prend l'apparence d'une autorité autonome.

Elle semble ne plus avoir besoin de sujet.

Elle possède ses règles.

Elle produit ses enchaînements.

Elle conduit à ses conclusions.

Elle donne l'impression que rien d'autre n'a à intervenir.

Le raisonnement devient ainsi une sorte de **mécanisme intellectuel autosuffisant**.

Quand la cohérence remplace le jugement

Dans une telle situation, le critère principal devient facilement :

« cela est-il logiquement cohérent ? »

et non plus :

« cela est-il vrai ? »

« cela est-il humainement juste ? »

« quelle réalité cette pensée sert-elle ? »

« quelles conséquences produit-elle ? »

La cohérence formelle risque alors de prendre la place du jugement vivant.

Ce déplacement correspond exactement au danger décrit par Steiner : la pensée ne disparaît pas, mais elle devient **fonctionnement**.

4. Le risque de l'automatisme spirituel

Steiner donne à cette évolution un nom particulièrement significatif :

« geistigen Automatismus »

« automatisme spirituel ».

Il décrit l'homme sous influence ahrimaniennne comme entraîné dans l'intellectualité :

« wie in einen geistigen Automatismus, in dem er ein Glied ist, nicht mehr er selbst »

« comme dans un automatisme spirituel dans lequel il devient un élément, et n'est plus lui-même ».

Le danger devient ici extrêmement précis.

L'automatisme ne signifie pas absence d'activité.

Au contraire, beaucoup de choses peuvent continuer à fonctionner.

L'homme peut :

analyser,

raisonner,

organiser,

produire,

exécuter,

mais il devient progressivement **un maillon dans un processus qui le dépasse**.

Agir selon le programme

La GA 208 donne une autre formulation très éclairante de cette tendance.

Steiner affirme que les puissances ahrimaniennes cherchent à tout mécaniser et veulent que l'activité humaine se déroule :

« schablonenmäßig »

selon un modèle standardisé,

et :

« programmäßig »

selon un programme.

Il va jusqu'à décrire ironiquement l'idéal d'un homme trouvant chaque matin la liste de tout ce qu'il doit accomplir durant la journée pour l'exécuter mécaniquement.

Cette description permet de préciser ce qu'est l'automatisme.

Il ne s'agit pas nécessairement de rester inactif.

L'homme peut au contraire être très actif.

Mais son activité devient :

prévue,

standardisée,

programmée,

répérable,

et de moins en moins issue d'une initiative individuelle.

L'homme comme composant d'un système

Le danger ahrimaniens n'est donc pas seulement celui d'une machine extérieure.

Il est celui d'une **mécanisation intérieure de l'être humain**.

L'homme peut finir par fonctionner lui-même comme un dispositif :

stimulus → réponse,

instruction → exécution,

problème → procédure,

donnée → décision.

L'intelligence reste présente, mais elle est de moins en moins habitée par une individualité créatrice.

C'est précisément pourquoi Steiner peut dire que l'homme devient « un élément » de l'automatisme plutôt que lui-même.

5. Perdre son individualité en croyant développer son intelligence

Le paradoxe est particulièrement profond.

L'homme moderne peut croire qu'il développe son individualité parce qu'il devient plus rationnel, plus efficace ou plus intellectuellement performant.

Mais, selon Steiner, une intellectualité coupée du cœur et de la volonté peut produire exactement l'effet inverse.

Il écrit que, sous cette influence :

« löscht das Eigensein aus »

elle efface l'être propre.

Puis il ajoute :

« er verliert sich, indem er sich sucht »

« il se perd en se cherchant lui-même ».

La formule exprime un paradoxe central de l'individualisme intellectuel.

Plus l'individu cherche à faire de l'intelligence une propriété personnelle fermée, plus il risque de devenir le support d'un fonctionnement qui n'est plus véritablement le sien.

Une fausse individualisation

Il existe donc, dans cette perspective, deux formes très différentes d'individualisation.

La première est l'individualisation authentique :

penser par soi-même



sentir intérieurement la qualité de la pensée



engager sa volonté



agir librement

La seconde est une individualisation apparente :

appropriation de l'intelligence



hypertrophie du raisonnement



séparation du cœur



séparation de la volonté réelle



fonctionnement automatique



perte de l'être propre

L'individu croit devenir davantage lui-même parce qu'il possède davantage d'intelligence.

Mais il peut en réalité devenir **le véhicule d'une intelligence qui fonctionne sans lui**.

L'intelligence peut-elle exclure celui qui la produit ?

Steiner va encore plus loin dans un autre passage de la GA 26. Il affirme que l'homme moderne peut, en construisant certaines représentations du monde, commencer à :

« sich auszuschalten »

« s'éliminer lui-même », ou se mettre lui-même hors jeu.

Il associe directement cette auto-exclusion au danger de l'automatisme spirituel.

L'idée est radicale.

Une conception du monde peut devenir si impersonnelle que l'être humain lui-même n'y trouve plus sa place.

Il produit alors une vision de la réalité dans laquelle :

la conscience,

la liberté,

la valeur,

le sens,

l'intériorité

deviennent secondaires ou illusoire.

L'intelligence construit ainsi un monde qui finit par **nier le sujet qui pense**.

L'opposition avec Michaël

La différence avec Michaël apparaît alors avec une grande netteté.

Steiner affirme que l'intellectualité future doit :

« durch die Herzen der Menschen ströme »

« passer à travers le cœur des hommes ».

L'intelligence michaélique ne supprime donc pas la logique.

Elle empêche la logique de devenir une puissance isolée.

Elle exige que l'activité intellectuelle reste liée :

au cœur,

à l'âme,

à la volonté,

au rapport au monde,

à l'amour,

à la responsabilité.

L'alternative n'est donc pas :

intelligence ou émotion,

mais :

intelligence isolée ou intelligence intégrée.

Du fonctionnement à la présence

L'intelligence détachée de l'être humain entier tend à transformer l'activité consciente en procédure.

À l'inverse, une intelligence réellement humaine exige une **présence intérieure**.

La différence peut être exprimée ainsi :

fonctionnement automatique

→ l'opération s'accomplit.

activité libre

→ un sujet sait ce qu'il fait, pourquoi il le fait et assume son acte.

Cette distinction sera décisive pour examiner l'intelligence artificielle.

Car un système technique peut précisément exceller dans le premier registre.

Il peut accomplir des opérations complexes.

Il peut produire des raisonnements.

Il peut générer des solutions.

Mais cela ne signifie pas encore qu'un être intérieur soit présent à ce processus.

La question contemporaine

À partir de ces textes, une question devient inévitable.

Si l'homme confie de plus en plus ses opérations intellectuelles à des systèmes capables de produire automatiquement :

des analyses,

des synthèses,

des recommandations,

des raisonnements,

des décisions,

le danger ne réside pas nécessairement dans la puissance de ces systèmes.

Il pourrait résider dans le fait que l'homme **adopte lui-même leur mode de fonctionnement**.

Le véritable risque serait alors moins :

la machine devient humaine

que :

l'homme apprend à fonctionner comme une machine.

Cette dernière formulation est une interprétation contemporaine ; elle ne se trouve pas littéralement chez Steiner. Mais elle s'appuie directement sur sa description de l'ahrimanien comme mécanisation, fonctionnement programmatique et « automatisme spirituel ».

L'enjeu réel : préserver l'auteur intérieur

Le problème fondamental n'est donc pas de maintenir artificiellement toutes les opérations intellectuelles à l'intérieur de l'homme.

Il est de préserver celui qui **juge, relie, choisit et assume**.

Une intelligence peut être assistée.

Une mémoire peut être externalisée.

Un calcul peut être automatisé.

Une procédure peut être déléguée.

Mais si l'homme délègue également :

le jugement,

le sens,

la finalité,

la responsabilité,

alors ce n'est plus seulement une fonction intellectuelle qui est externalisée.

C'est progressivement **l'auteur intérieur de l'acte** qui risque de disparaître.

L'avertissement steinerien peut ainsi être condensé en une formule :

l'intelligence devient dangereuse non lorsqu'elle devient puissante, mais lorsqu'elle cesse d'être portée par l'être humain entier.

Lorsque pensée, cœur et volonté se séparent, l'intelligence peut continuer à fonctionner.

Mais elle commence alors à ressembler à ce que Steiner appelle un **automatisme spirituel**.

Et dans cet automatisme, le paradoxe ultime apparaît : l'homme peut croire qu'il perfectionne son intelligence au moment même où il commence à perdre ce qui faisait de cette intelligence **la sienne**.

Partie III — Ahriman et la captation de l'intelligence

Chapitre 9 — Ahriman veut s'approprier l'intelligence humaine

Chez Rudolf Steiner, l'intelligence devenue humaine n'est pas seulement une conquête ; elle devient aussi **l'objet d'un combat**. Une fois descendue du cosmos dans l'individualité, elle n'est plus protégée par son ancien mode d'appartenance spirituelle. Elle doit désormais être assumée, orientée et spiritualisée par l'être humain lui-même.

C'est précisément à ce moment qu'Ahriman intervient.

Steiner décrit explicitement l'effort ahrimarien comme une tentative de **s'approprier l'intelligence tombée dans la sphère humaine** :

« diese unter die Menschen geratene Intelligenz sich anzueignen »

« s'approprier cette intelligence qui est arrivée parmi les hommes ».

Le conflit entre Michaël et Ahriman porte donc directement sur le devenir de l'intelligence terrestre.

1. L'intelligence comme enjeu du combat

Selon Steiner, la grande crise moderne commence lorsque l'intelligence cosmique devient terrestre.

La GA 237 décrit cette situation de manière très nette : l'intelligence autrefois administrée par Michaël a pris place parmi les hommes, mais elle se trouve désormais **fortement exposée aux puissances ahrimaniennes**.

Steiner résume lui-même cette crise comme :

« der Kampf Ahrimans gegen Michael »

« le combat d'Ahriman contre Michaël ».

Mais ce combat n'a pas pour enjeu une intelligence extérieure à l'être humain.

Il porte précisément sur **l'intelligence qui agit maintenant au sein de l'humanité**.

Le déplacement est capital.

Autrefois, l'intelligence relevait encore du cosmos.

Désormais, elle est devenue humaine.

Le conflit sur son orientation se déroule donc au cœur même de l'évolution de la conscience.

2. Ahriman et la confiscation de l'entendement

Steiner décrit l'intention ahrimaniennne avec une force particulière :

« die Menschen von sich besessen zu machen, so daß Ahriman in den Menschenköpfen die Intelligenz besitzen würde »

faire en sorte que les hommes soient possédés par lui, de sorte qu'Ahriman posséderait l'intelligence dans les têtes humaines.

Le terme d'appropriation prend ici tout son sens.

Il ne s'agit pas seulement qu'Ahriman inspire de mauvaises idées.

Il s'agit qu'il cherche à **s'emparer du lieu même où l'homme exerce son intelligence**.

L'intellect humain peut alors continuer à produire des raisonnements, des arguments et des constructions mentales, mais son orientation profonde n'est plus nécessairement maîtrisée par l'individu.

La confiscation ne supprime donc pas l'intelligence.

Elle peut au contraire l'exalter.

C'est précisément ce qui rend le danger plus difficile à reconnaître.

Une intelligence brillante peut ne plus appartenir pleinement à l'homme

Steiner insiste sur ce paradoxe.

Il décrit des situations où une intelligence extrêmement brillante peut dépasser la personnalité humaine qui la porte.

Dans cette représentation, le danger n'est pas que l'individu devienne stupide.

Il est qu'une intelligence supérieure à sa propre capacité consciente **prenne le dessus sur sa personnalité.**

Steiner écrit :

« ein Geist brillant [...] aber daß er die Persönlichkeit dieses Menschen dominiert »

un esprit brillant peut habiter un être humain mais dominer sa personnalité.

L'idée centrale est donc celle d'une dissociation possible entre :

puissance intellectuelle

et

maîtrise consciente par l'individu.

3. L'homme comme champ de bataille

Le combat entre Michaël et Ahriman ne doit donc pas être imaginé uniquement comme un conflit extérieur entre deux puissances cosmiques.

Il devient un conflit dont l'être humain constitue le **lieu d'actualisation.**

Steiner écrit que l'humanité se trouve engagée dans ce conflit où Michaël défend contre Ahriman ce qu'il avait administré pendant des éons en faveur de l'homme.

Le champ de bataille est l'intelligence humaine elle-même.

Chaque fois que l'homme pense, juge, relie, décide et agit, se pose la question de l'orientation de cette intelligence.

Va-t-elle :

rester reliée à l'individualité consciente,

s'ouvrir à une dimension universelle,

passer par le cœur et la volonté,

ou devenir une force strictement terrestre, personnelle, fermée et capturable ?

Le combat michaélique et ahrimanien prend donc une forme intérieure.

Devenir personnel sans devenir fermé

Steiner souligne une nuance décisive.

Depuis le XVe siècle, la conscience humaine devient capable de s'approprier l'intelligence comme **propriété personnelle**.

Mais cette appropriation comporte deux possibilités.

D'un côté, l'intelligence personnelle devient fondement d'autonomie.

De l'autre, elle peut être enfermée dans une individualité fermée sur elle-même.

Steiner décrit Ahriman comme celui qui veut rendre l'intelligence entièrement personnelle selon son propre modèle.

Le paradoxe est donc le suivant :

l'intelligence doit devenir individuelle pour permettre la liberté, mais elle ne doit pas devenir une possession isolée qui se coupe de l'universel.

4. Le danger d'un intellect « sans surveillance »

L'expression « intellect sans surveillance » ne se trouve pas littéralement chez Steiner, mais elle résume un danger bien présent dans ses textes : l'intelligence peut continuer à fonctionner alors que la conscience individuelle n'en maîtrise plus réellement l'orientation.

Steiner parle notamment de moments où :

« die Bewußtsein [...] assourdie »

la conscience peut être obscurcie ou assourdie tandis qu'une puissance intellectuelle agit avec force.

Le problème n'est donc pas seulement ce que l'intelligence produit.

Il est aussi de savoir **qui demeure présent à ce qu'elle produit.**

Une intelligence peut être extrêmement active alors même que le sujet n'exerce plus une vigilance suffisante sur :

ses présupposés,

ses buts,

ses critères,

ses conséquences.

L'intellect comme mécanisme auto-validant

Le danger augmente lorsque l'intelligence devient capable de se confirmer elle-même.

Un raisonnement cohérent peut sembler vrai simplement parce qu'il est cohérent.

Une démonstration peut sembler juste simplement parce qu'elle est difficile à réfuter.

Un système peut sembler légitime simplement parce qu'il fonctionne.

C'est là que l'intellect peut devenir « sans surveillance » : il ne rencontre plus de véritable contrepoids intérieur.

La pensée ne se demande plus :

à quoi sert ce raisonnement ?

quelle réalité humaine prend-il en compte ?

qu'exclut-il ?

qui assume sa finalité ?

Elle fonctionne.

Et ce fonctionnement devient sa propre justification.

5. L'importance d'un penser réellement individuel

La réponse à ce danger n'est pas de renoncer à l'intelligence.

Elle consiste au contraire à développer une intelligence qui soit réellement **assumée par l'individu**.

Cela signifie que l'homme doit rester présent à son propre penser.

Le jugement doit demeurer personnel.

Le raisonnement doit pouvoir être repris intérieurement.

Les conclusions doivent être reconnues, et non simplement reçues.

Steiner insiste sur la nécessité de manifester sa personnalité pour ne pas être submergé par ce qui est assimilé intellectuellement. Dans la traduction française de la GA 237 :

« Il faut aujourd'hui manifester sa personnalité si l'on veut ne pas être submergé par tout ce dont il a été parlé. »

Cette phrase résume l'exigence fondamentale.

L'individualité ne doit pas disparaître derrière l'intelligence qu'elle utilise.

Une intelligence réellement personnelle n'est pas une intelligence égoïste

Cependant, le « penser individuel » ne signifie pas produire une logique privée.

Steiner souligne que l'intelligence n'est pas véritablement quelque chose que l'on pourrait posséder uniquement pour soi. Lorsqu'un raisonnement logique est partagé, il suppose précisément une logique commune.

Il oppose ainsi la tentative ahrimaniennne de rendre l'intelligence strictement personnelle à l'orientation michaélique, pour laquelle l'intelligence doit demeurer quelque chose de commun à l'humanité.

Un penser vraiment individuel est donc :

personnel dans l'acte,

mais

non arbitraire dans son contenu.

L'homme doit être l'auteur de son activité pensante sans prétendre devenir propriétaire exclusif de la vérité.

Le danger de la délégation intérieure

La captation ahrimaniennne peut donc être comprise comme une perte progressive de la souveraineté intérieure.

Le mouvement pourrait être représenté ainsi :

intelligence reçue

↓

intelligence devenue humaine

↓

appropriation individuelle

↓

autonomie possible

↓

ou captation ahrimaniennne

↓

intelligence fonctionnant sans maîtrise intérieure suffisante

↓

affaiblissement du jugement propre

Le danger ne consiste donc pas uniquement à recevoir une influence extérieure.

Il consiste à **cesser de vérifier intérieurement ce qui agit dans le penser.**

L'intelligence devenue terrestre comme épreuve

Steiner affirme qu'Ahriman veut rendre l'ancienne intelligence cosmique **entièrement terrestre.**

Cette volonté d'enfermement dans le terrestre constitue le cœur de l'épreuve.

Une intelligence entièrement terrestre peut devenir :

calcul,

fonction,

efficacité,

adaptation,

organisation,

sans conserver de rapport à une finalité spirituelle ou morale.

Elle peut alors être extraordinairement puissante tout en se séparant de la question du sens.

Le rôle de la vigilance

La liberté intellectuelle exige donc une forme de vigilance.

Cette vigilance ne consiste pas à soupçonner constamment l'intelligence elle-même.

Elle consiste à ne jamais confondre :

force du raisonnement avec **vérité,**

efficacité avec **justesse,**

cohérence avec **sagesse,**

production intellectuelle avec jugement individuel.

Ahriman devient dangereux précisément lorsqu'il réussit à faire croire qu'une intelligence puissante n'a plus besoin d'être reliée à un sujet conscient.

Une actualisation contemporaine

Dans le contexte de l'intelligence artificielle, cette problématique prend une forme nouvelle.

Un système peut fournir :

un raisonnement,

une synthèse,

une recommandation,

une conclusion,

sans que l'utilisateur ait lui-même produit le chemin intellectuel qui y conduit.

Le problème ne réside pas nécessairement dans l'usage de cet outil.

Il apparaît lorsque la réponse extérieure **se substitue au jugement intérieur**.

Cette mise en relation avec l'IA est une interprétation contemporaine ; Steiner ne parle évidemment pas de systèmes d'intelligence artificielle. Mais elle s'appuie directement sur son idée d'une intelligence susceptible d'être captée, rendue entièrement terrestre et séparée de la pleine activité individuelle.

Le véritable enjeu : qui possède l'intelligence ?

La question finale devient donc plus profonde que celle de la puissance intellectuelle.

Il ne s'agit pas seulement de demander :

quelle intelligence est la plus performante ?

Il faut demander :

qui demeure sujet de l'intelligence ?

Steiner décrit Ahriman comme cherchant à posséder l'intelligence « dans les têtes humaines ».

Face à cela, le penser réellement individuel exige que l'homme reste capable de :

comprendre,

juger,

choisir,

assumer,

et relier son intelligence à la totalité de son être.

L'intelligence devient alors véritablement humaine non parce qu'elle est enfermée dans l'individu, mais parce qu'elle demeure **portée par une individualité consciente et libre**.

Le danger ahrimaniens peut ainsi être formulé en une phrase :

l'intelligence devait devenir humaine pour rendre la liberté possible ; elle cesse de servir cette liberté lorsque l'homme n'est plus réellement présent à l'intelligence qui agit en lui.

Partie IV — De l'intelligence intérieure à l'intelligence objectivée

Chapitre 10 — Quand l'intellect devient une puissance extérieure

Un tournant décisif apparaît lorsque Rudolf Steiner ne décrit plus seulement l'intelligence comme une faculté devenue individuelle, mais comme une force susceptible de **s'objectiver**, de se répandre entre les hommes et d'agir avec une relative autonomie par rapport aux âmes particulières.

Dans la GA 254, il formule cette perspective de manière particulièrement nette :

« Es wird der menschliche Intellekt eine viel objektivere Macht haben, als er sie jetzt hat. »

« L'intellect humain aura une puissance beaucoup plus objective qu'aujourd'hui. »

Cette affirmation marque une nouvelle étape.

L'intelligence n'est plus seulement :

cosmique, puis **individualisée**.

Elle commence à devenir aussi **objective**, **sociale** et **extérieure aux individus**.

1. L'intellect comme « puissance objective »

Steiner poursuit en décrivant une vie de l'âme dans laquelle l'intellect se répandra parmi les hommes :

« wie eine Art öffentlicher Macht »

« comme une sorte de puissance publique ».

La traduction française de la GA 254 parle d'une sorte de :

« bien public »

et d'un :

« pouvoir objectif qui agira en dehors des âmes humaines ».

Le terme est considérable.

L'intellect cesse d'être seulement ce qu'un individu exerce intérieurement.

Il acquiert une dimension qui agit **hors de lui**.

Cette objectivation ne signifie pas encore nécessairement mécanisation technique. Chez Steiner, elle apparaît d'abord comme un phénomène de civilisation : des formes d'intelligence prennent corps dans des structures collectives, des discours, des systèmes de représentation et des institutions intellectuelles.

L'individu entre alors dans un environnement déjà organisé par de l'intelligence.

Une intelligence qui précède l'individu

Le rapport peut ainsi s'inverser.

Dans l'intelligence réellement individuelle :

l'homme pense → la pensée se formule extérieurement.

Dans l'intelligence objectivée :

une structure intellectuelle existe déjà → l'individu entre en elle → elle oriente sa manière de penser.

Le sujet ne part plus nécessairement de son propre jugement.

Il reçoit des catégories, des formulations, des cadres explicatifs, des opinions déjà structurées.

L'intelligence devient une sorte de **milieu intellectuel**.

2. Intelligence sociale, collective et impersonnelle

Steiner donne lui-même un exemple particulièrement parlant : la presse.

Il remarque que certains auteurs de journaux ne disent plus seulement ce qui émane de leur propre âme :

« Sie vertreten die Intelligenz gewisser Kreise »

« ils représentent l'intelligence de certains cercles ».

La traduction française précise qu'ils :

« reflètent l'intelligence de certains cercles »

et ne sont plus que :

« des porte-parole ».

Le phénomène décrit est donc celui d'une intelligence qui devient **supra-individuelle**.

Elle appartient à un groupe.

À une organisation.

À une idéologie.

À une tradition.

À un système.

L'individu peut alors parler avec une grande intelligence sans que cette intelligence soit réellement issue de sa propre activité intérieure.

Le collectif n'est pas nécessairement le commun

Il faut ici distinguer deux notions.

Une intelligence **commune** peut être universelle et partagée tout en demeurant librement saisie par chacun.

Une intelligence **collective impersonnelle** peut au contraire imposer ses cadres aux individus.

Steiner ne critique donc pas le caractère universel de la pensée en lui-même.

Ce qu'il met en cause est l'apparition d'une intelligence qui devient **objective au point de dominer les personnes qui la transmettent**.

La pensée n'est plus simplement commune.

Elle devient structure.

3. L'individu comme porte-parole d'une intelligence extérieure

Le terme de « porte-parole » est particulièrement important.

Steiner ne dit pas seulement que l'individu subit une influence.

Il suggère qu'il peut devenir le **vecteur** d'une intelligence qui n'est plus réellement la sienne.

Dans le texte allemand :

« deren Sprachrohr sie nur sind »

« dont ils ne sont que le porte-voix ».

Cette situation constitue une inversion de l'idéal de l'intelligence individualisée.

Au lieu de :

pensée intérieure → parole extérieure,

apparaît :

intelligence extérieure → individu → parole.

L'être humain conserve l'impression de penser.

Mais il peut en réalité ne faire que reproduire, développer ou transmettre un système intellectuel déjà constitué.

L'apparence de l'individualité

Cette situation est d'autant plus difficile à reconnaître qu'elle conserve l'apparence de la pensée personnelle.

La phrase est prononcée par un individu.

Le texte est signé par un individu.

Le raisonnement semble être le sien.

Mais Steiner demande de regarder plus profondément : **quelle intelligence parle réellement à travers lui ?**

Cette question devient centrale pour comprendre l'objectivation.

L'intelligence peut circuler indépendamment de ceux qui la portent.

Elle devient presque une entité sociale autonome.

4. L'objectivation progressive de la pensée

Steiner précise que ce processus ne commence pas dans un avenir abstrait.

Il affirme qu'il est déjà engagé :

« sie objektiviert sich schon, seitdem es eine öffentliche Literatur gibt »

« elle s'objective déjà depuis qu'il existe une littérature publique ».

L'objectivation est donc progressive.

Elle passe d'abord par la fixation extérieure de la pensée :

écriture,

imprimerie,

presse,

littérature,

circulation publique des idées.

La pensée devient durable.

Transportable.

Reproductible.

Détachable de son auteur.

Une idée peut désormais agir bien après celui qui l'a formulée.

Elle peut circuler entre des milliers ou des millions de personnes.

Elle possède ainsi une existence sociale propre.

De l'écriture au système intellectuel

L'écriture constitue une première forme d'extériorisation.

Mais l'objectivation peut aller plus loin.

Les idées peuvent être :

classées,

standardisées,

institutionnalisées,

codifiées,

transformées en procédures,

intégrées à des organisations.

L'intelligence devient alors moins la création ponctuelle d'un individu que le **fonctionnement permanent d'un système**.

Cette lecture prolonge les indications de Steiner ; elle constitue déjà une synthèse.

Steiner parle explicitement de littérature publique, de presse, de cercles d'intelligence et de « puissance objective ». Le passage à l'idée de systèmes intellectuels impersonnels est une interprétation structurée à partir de ces éléments.

L'individualité comme protection

Un point remarquable de la GA 254 est que Steiner présente l'individualité elle-même comme une protection relative contre cette puissance objective.

Il écrit que de nombreux hommes peuvent encore s'en protéger :

« durch eine gewisse starke Ausprägung ihrer Individualität »

« grâce à une certaine forte formation de leur individualité ».

La traduction française reprend la même idée :

« grâce à une forte élaboration de leur individualité ».

La réponse n'est donc pas de supprimer l'intellect objectif.

Elle consiste à développer une individualité suffisamment forte pour ne pas en devenir simplement le relais.

5. GA 254 comme texte-charnière

La GA 254 occupe une place particulièrement importante dans cette réflexion parce qu'elle relie trois phénomènes qui, ailleurs, apparaissent souvent séparément :

objectivation de l'intellect,

affaiblissement possible de l'individualité,

appropriation ahrimannienne de l'intelligence.

Steiner enchaîne directement ces éléments.

Après avoir décrit l'intelligence objectivée, il affirme :

« dann bekommt Ahriman immer mehr und mehr die Möglichkeit, sich der Intelligenz der Menschen zu bemächtigen »

« alors Ahriman obtient de plus en plus la possibilité de s'emparer de l'intelligence des hommes ».

Puis il précise qu'Ahriman cherche :

« die Menschen um ihren individuellen Verstand zu bringen »

à priver les hommes de leur entendement individuel.

La relation est donc explicite chez Steiner :

plus l'intelligence s'objective, plus la question de la conservation de l'entendement individuel devient centrale.

Une extériorisation qui peut devenir domination

L'objectivation n'est pas nécessairement mauvaise en elle-même.

Toute culture suppose que des pensées deviennent extérieures aux individus.

Sans extériorisation, il n'y aurait ni transmission, ni science, ni langage élaboré, ni patrimoine intellectuel.

Le problème apparaît lorsque le rapport s'inverse.

Au lieu que l'homme utilise les formes objectives de l'intelligence, ce sont ces formes qui commencent à **utiliser l'homme comme vecteur**.

Le seuil critique se situe donc ici :

outil intellectuel extérieur

devient

puissance intellectuelle extérieure.

La pensée extériorisée peut survivre à son auteur

Une idée objectivée possède une propriété remarquable : elle peut continuer à agir sans la présence de celui qui l'a conçue.

Elle peut être répétée.

Reproduite.

Transformée.

Amplifiée.

Réinterprétée.

Elle acquiert ainsi une sorte d'indépendance historique.

Cette évolution prépare conceptuellement une étape supplémentaire : une intelligence qui ne serait plus seulement déposée dans des textes ou des institutions, mais capable d'**opérer extérieurement**.

Cette dernière étape ne se trouve pas explicitement dans la GA 254. Elle constitue une extrapolation contemporaine.

De l'intelligence objectivée à l'intelligence opérante

Une distinction peut alors être établie.

Première étape :

la pensée est intérieure à l'homme.

Deuxième étape :

la pensée est déposée dans des objets culturels.

Troisième étape :

la pensée est organisée en systèmes sociaux et institutionnels.

Quatrième étape :

certaines opérations intellectuelles sont exécutées par des dispositifs extérieurs.

C'est dans cette quatrième étape que la question de l'intelligence artificielle apparaîtra.

Steiner n'en parle pas.

Mais la GA 254 fournit une catégorie particulièrement pertinente : **l'intellect devenant une puissance objective extérieure aux âmes humaines.**

Une formule étonnamment moderne

La formulation de Steiner possède une portée remarquable :

« außer den Menschenseelen wirkender Macht »

« une puissance agissant en dehors des âmes humaines ».

Cette phrase ne doit pas être transformée en prophétie de l'informatique.

Mais elle permet de formuler avec précision le problème contemporain.

Lorsque des systèmes techniques commencent à produire eux-mêmes des résultats intellectuels, une partie de l'activité de l'intellect acquiert effectivement une existence **hors de l'individu.**

Le rapprochement est interprétatif, mais la catégorie steinerienne est réelle.

Le danger de l'intellect sans auteur identifiable

Lorsque l'intelligence devient objective, une nouvelle difficulté apparaît : son origine peut devenir difficile à identifier.

Qui pense ?

L'auteur ?

Le groupe ?

L'institution ?

La doctrine ?

Le système ?

L'algorithme ?

La réponse peut devenir de plus en plus complexe.

Or cette dilution de l'auteur est précisément ce qui menace le lien entre intelligence et responsabilité.

Si personne ne se reconnaît pleinement comme auteur d'une pensée, la responsabilité de cette pensée peut elle aussi se dissoudre.

Cette conséquence relève d'une interprétation contemporaine, mais elle prolonge directement le problème posé par Steiner lorsqu'il décrit des individus devenant simplement les porte-parole d'une intelligence qui les dépasse.

La nécessité d'un entendement réellement individuel

La GA 254 ne propose pas de renoncer à l'intellect.

Elle demande au contraire de l'exercer pleinement.

Steiner insiste sur l'importance d'apprendre à utiliser l'entendement de manière :

« individuell, wirklich individuell »

« individuelle, réellement individuelle ».

Il ajoute qu'il ne faut :

« niemals [...] ohne Aufsicht lassen »

jamais le laisser sans surveillance.

Cette formule donne au chapitre précédent une confirmation textuelle remarquable.

L'antidote à l'intellect objectivé n'est pas l'anti-intellectualisme.

C'est **l'activité consciente de l'individu**.

De la puissance objective à la liberté individuelle

Le mouvement général peut être résumé ainsi :

intelligence individuelle
↓
extériorisation de la pensée
↓
circulation collective
↓
objectivation
↓
puissance intellectuelle supra-individuelle
↓
individu comme porte-parole
↓
risque de captation ahrimanienne

Face à cela :

individualité forte
↓
jugement propre
↓
usage conscient de l'intellect
↓
vigilance intérieure
↓
liberté

La GA 254 constitue donc bien un **texte-charnière**.

Elle relie l'histoire anthroposophique de l'intelligence à une question qui devient aujourd'hui centrale : **que se passe-t-il lorsque l'intellect n'est plus seulement une faculté intérieure, mais une puissance capable d'exister, de circuler et d'agir hors des individus ?**

À partir de cette question, le passage vers la mécanisation devient presque inévitable.

L'étape suivante n'est plus seulement l'intelligence rendue publique.

C'est l'intelligence dont certaines fonctions commencent à être **inscrites dans la machine elle-même**.

Partie IV — De l'intelligence intérieure à l'intelligence objectivée

Chapitre 11 — De l'objectivation à la mécanisation

L'objectivation de l'intellect ne constitue pas encore, à elle seule, une mécanisation. Une pensée peut devenir extérieure à l'individu en se fixant dans l'écriture, dans une institution,

dans une règle ou dans une organisation collective sans pour autant être confiée à une machine.

Mais chez Rudolf Steiner, un autre pas apparaît : **l'objectivation de l'intelligence peut rejoindre la mécanisation de l'activité humaine.**

C'est ici que la GA 208 devient particulièrement importante.

Steiner y relie directement Ahriman au développement :

« des Mechanischen, Technischen »

du mécanique et du technique.

Il va même jusqu'à parler de ce qui voudrait :

« den Verstand wegziehen vom Menschen »

« retirer l'entendement à l'homme », puis :

« ihn in die Maschine [...] hineinziehen »

« l'attirer dans la machine ».

Cette formulation marque un seuil majeur : l'intellect ne devient plus seulement extérieur sous forme de textes ou de systèmes sociaux ; **certaines de ses fonctions tendent à être intégrées à des dispositifs mécaniques.**

1. Ahriman et la mécanique

Steiner associe explicitement l'ahrimanien à la tendance à mécaniser.

Dans la GA 208 :

« Daher möchten sie alles mechanisieren »

« C'est pourquoi les entités ahrimaniennes voudraient tout mécaniser. »

La mécanisation n'est cependant pas présentée comme simple existence de machines.

Ce que Steiner vise est une **orientation générale de l'activité** : faire entrer toujours davantage de processus dans des formes déterminées, répétables et programmables.

Il précise ainsi :

« es soll alles schablonenmäßig verlaufen, es soll alles programmäßig verlaufen »

« tout doit se dérouler selon des schémas, tout doit se dérouler selon un programme ».

Et il ajoute :

« Ahriman ist der große Enthusiast für alles Programmäßige. »

« Ahriman est le grand enthousiaste de tout ce qui est programmé. »

Le terme est particulièrement remarquable.

La tendance ahrimanienne ne consiste pas simplement à construire des machines ; elle consiste à **transformer l'activité en processus programmable**.

La mécanisation comme réduction à la procédure

Une action humaine vivante comporte normalement une part de perception, d'adaptation, de jugement et d'initiative.

Lorsqu'elle est mécanisée, elle tend au contraire à être décomposée en opérations déterminées à l'avance.

Le mouvement peut être représenté ainsi :

action vivante

↓

analyse des opérations

↓

formalisation

↓

procédure

↓

répétition

↓

automatisation

À mesure que la procédure devient plus précise, la présence immédiate de l'individu devient moins nécessaire pour son exécution.

C'est en ce sens que la mécanisation prépare une véritable **externalisation de l'activité humaine**.

2. Technique et externalisation des fonctions humaines

La technique peut être comprise comme un prolongement extérieur de certaines capacités humaines.

L'outil prolonge la main.

La machine amplifie la force.

Le véhicule externalise une partie de la locomotion.

La machine à calculer externalise une partie du calcul.

Cette manière de présenter la technique constitue une synthèse contemporaine ; Steiner ne développe pas lui-même cette classification sous cette forme.

Mais ses textes permettent d'aller dans cette direction lorsqu'il parle de l'intelligence que les forces ahrimaniennes cherchent à « attirer vers la machine ».

Le mouvement devient alors important :

l'homme découvre une opération qu'il accomplit,

il en isole la structure,

il la formalise,

puis il construit un dispositif capable de la reproduire.

La fonction quitte partiellement l'organisme humain pour entrer dans un objet extérieur.

La puissance de la technique moderne

Steiner ne nie pas la puissance de cette évolution.

Dans la GA 203, il reconnaît que la technique moderne a produit de grands triomphes précisément parce qu'elle repose sur ce que :

« der Mensch mit seinem reinen Intellekt überschauen kann »

« l'homme peut embrasser par son intellect pur ».

La machine constitue ainsi un domaine particulièrement adapté à l'intellect abstrait.

Elle est construite selon des relations déterminables.

Ses éléments possèdent des fonctions définies.

Son fonctionnement peut être calculé.

La technique devient donc l'un des grands lieux où **l'intelligence humaine se dépose dans une organisation extérieure.**

3. La machine comme dépositaire de processus autrefois humains

Une machine ne contient pas nécessairement une pensée au sens où un être humain pense.

Elle contient cependant quelque chose qui a été **pensé**.

Sa structure matérialise des relations conceptuelles.

Un mécanisme incorpore une certaine compréhension :

des forces,

des rapports,

des séquences,

des transformations,

des conditions.

Lorsqu'un dispositif exécute automatiquement une opération autrefois accomplie directement par l'homme, une partie du processus humain s'est trouvée transférée à l'objet.

Cette idée est une interprétation contemporaine, mais elle prolonge directement la relation établie par Steiner entre intellect, mécanisme et technique.

Il décrit même des objets produits d'abord comme modèles puis reproduits :

« maschinell in unendlichen Exemplaren »

« mécaniquement en un nombre indéfini d'exemplaires ».

La machine porte ainsi une propriété essentielle : **elle rend reproductible ce qui, auparavant, devait être recommencé par l'activité humaine.**

Une action conservée dans un dispositif

Cette externalisation peut être comparée à une forme de conservation.

Une procédure conçue une fois peut être inscrite dans un mécanisme et reproduite ensuite des milliers de fois.

Ce qui était auparavant :

activité présente d'un sujet

devient :

fonction disponible dans un dispositif.

La machine n'a pas besoin de réinventer l'acte.

Elle en reproduit l'organisation.

Ainsi apparaît progressivement une nouvelle relation entre l'homme et ses propres facultés : il peut retrouver **à l'extérieur de lui-même une opération qu'il accomplissait autrefois intérieurement ou corporellement.**

4. La mécanisation de l'activité

Steiner ne limite pas cette mécanisation aux machines matérielles.

Il l'étend aussi à l'organisation de la vie humaine.

Dans la GA 208, il imagine ironiquement un homme trouvant chaque matin la liste de tout ce qu'il doit faire durant la journée afin de :

« das [...] mechanisch ausführen »

« l'exécuter mécaniquement ».

Le problème est donc moins la présence matérielle d'une machine que la transformation de l'action humaine en **enchaînement programmé**.

Un être humain peut lui-même agir mécaniquement.

Il suffit que :

la finalité soit fixée ailleurs,

la procédure soit préétablie,

les étapes soient imposées,

et que l'individu se contente de les exécuter.

La mécanisation devient alors anthropologique.

La machine extérieure et la machine intérieure

Deux formes de mécanisation doivent ainsi être distinguées.

La première concerne l'objet :

la machine exécute automatiquement une opération.

La seconde concerne l'être humain :

l'homme exécute lui-même une procédure comme s'il était une machine.

Steiner semble particulièrement préoccupé par cette seconde possibilité.

Les entités ahrimaniennes, dit-il, ne cherchent pas nécessairement à enlever à l'homme toute activité. Elles veulent au contraire qu'il agisse beaucoup, mais que cette activité se déroule :

« schablonenmäßig [...] programmäßig »

selon des schémas et des programmes.

L'opposition ne se situe donc pas entre activité et passivité.

Elle se situe entre :

activité libre

et

activité programmée.

L'efficacité n'est pas encore la liberté

Un système mécanisé peut être plus rapide.

Plus régulier.

Plus précis.

Plus productif.

Mais aucune de ces qualités ne permet à elle seule de déterminer si l'activité est libre.

La liberté suppose, selon les chapitres précédents, qu'un individu puisse intérieurement saisir et assumer le motif de son action.

Or plus un processus devient programmé, plus il peut être exécuté **sans que celui qui l'accomplit ait à repenser sa finalité.**

La mécanisation peut donc augmenter l'efficacité tout en diminuant la participation consciente.

5. La machine ne pense pas nécessairement parce qu'elle reproduit des opérations intellectuelles

Une distinction devient ici indispensable.

Lorsqu'une machine reproduit extérieurement une opération auparavant accomplie par l'intellect humain, il ne s'ensuit pas automatiquement qu'elle **pense** au sens où l'être humain pense.

Les textes de Steiner mobilisés ici ne fournissent pas une théorie de la conscience des machines.

Ils ne permettent donc pas d'affirmer, au nom de Steiner, qu'une machine pense ou qu'elle ne pense pas.

Ce qu'ils permettent d'établir est plus précis :

une fonction intellectuelle peut être extériorisée sans que soit démontrée l'existence d'un sujet intérieur correspondant.

Une machine peut réaliser une opération correctement sans que cette réussite établisse à elle seule :

une conscience,

une expérience intérieure,

une intuition morale,

une volonté libre,

ou une individualité.

Cette distinction appartient à l'analyse contemporaine, non à une affirmation explicite de Steiner.

Reproduire le résultat n'est pas nécessairement reproduire l'acte intérieur

Deux processus peuvent produire extérieurement le même résultat tout en étant intérieurement très différents.

Un calcul effectué mentalement et un calcul effectué par une machine peuvent donner le même nombre.

Une phrase formulée par un être humain et une phrase produite automatiquement peuvent présenter la même structure grammaticale.

Une classification humaine et une classification algorithmique peuvent aboutir aux mêmes catégories.

Mais l'identité du résultat ne démontre pas l'identité de **l'expérience intérieure qui conduit à ce résultat**.

C'est ici qu'une erreur devient possible : confondre la reproduction fonctionnelle d'une opération avec la reproduction de l'être qui l'accomplit.

De la machine mécanique à l'automatisation intellectuelle

La mécanisation classique concernait principalement le monde physique.

Elle externalisait :

la force,

le mouvement,

la répétition,

la transformation matérielle.

L'informatique a ensuite permis d'externaliser certaines opérations symboliques :

calcul,

classement,

stockage,

recherche,

comparaison.

L'intelligence artificielle contemporaine prolonge cette trajectoire en rendant techniquement réalisables des opérations beaucoup plus complexes :

production de langage,

résumé,

traduction,

reconnaissance de formes,

mise en relation d'informations,

génération de propositions.

Cette description appartient au contexte contemporain et ne doit pas être attribuée à Steiner.

Mais elle rend visible une continuité :

la mécanisation atteint désormais des opérations que l'homme associait fortement à son intellect.

L'intelligence entre dans la machine : dans quel sens ?

L'expression doit néanmoins être maniée avec précision.

Dire que « l'intelligence entre dans la machine » peut signifier au moins deux choses très différentes.

Dans un premier sens, parfaitement observable :

des opérations intellectuelles humaines deviennent techniquement automatisables.

Dans un second sens, beaucoup plus fort :

une intelligence consciente existerait désormais à l'intérieur de la machine.

Le premier constat n'implique pas nécessairement le second.

Cette distinction sera essentielle pour éviter tout anachronisme dans la lecture de Steiner.

Lorsqu'il parle de ce qui veut attirer l'entendement humain « dans la machine », il ne décrit pas les architectures de l'intelligence artificielle contemporaine.

Il fournit toutefois une image particulièrement féconde pour penser **l'externalisation croissante des fonctions intellectuelles.**

Un point de bascule historique

Le mouvement général peut désormais être représenté :

intelligence cosmique

↓

intelligence individualisée

↓

pensée intérieure

↓

pensée objectivée

↓

procédure extérieure

↓

mécanisation

↓

automatisation de fonctions intellectuelles

À chaque étape, quelque chose qui appartenait auparavant à l'activité immédiate du sujet devient davantage disponible hors de lui.

L'écriture externalise la mémoire de la pensée.

La procédure externalise une méthode.

La machine externalise l'exécution.

Le programme externalise une séquence de décisions déterminées à l'avance.

L'intelligence artificielle étend aujourd'hui cette externalisation à des opérations dont la structure peut paraître beaucoup plus proche de l'activité intellectuelle humaine.

La question n'est pas de supprimer la technique

La lecture de Steiner ne conduit pas nécessairement à condamner toute mécanisation.

Il reconnaît lui-même que l'humanité se trouve déjà engagée dans ce développement et que le problème est celui de son orientation.

Dans la GA 208, il ne propose pas simplement d'abolir la technique moderne ; il demande qu'une dimension spirituelle puisse pénétrer ce qui est devenu matérialiste et mécanique.

Le problème n'est donc pas :

machine ou absence de machine.

Il est :

quelle relation l'être humain entretient-il avec la machine ?

L'enjeu : externaliser une fonction sans externaliser le sujet

Une distinction fondamentale devient alors possible.

L'être humain peut externaliser :

le calcul,

la mémoire,

la répétition,

la recherche,

certaines formes de traitement logique.

Mais il doit se demander ce qui ne peut être abandonné sans que sa liberté soit atteinte.

Le jugement ?

La finalité ?

La responsabilité ?

L'intuition morale ?

La décision ?

L'acte de donner du sens ?

La question centrale n'est donc pas de savoir jusqu'où la machine peut reproduire des opérations intellectuelles.

Elle est de savoir **à partir de quel point l'externalisation d'une fonction commence à devenir délégation de l'activité intérieure qui faisait de l'homme un sujet libre.**

C'est précisément à ce seuil que l'objectivation de l'intelligence devient une question anthropologique.

La machine peut porter une procédure.

Elle peut reproduire une opération.

Elle peut même dépasser l'homme dans certaines performances.

Mais la reproduction d'une fonction ne démontre pas encore l'existence de l'être intérieur dont cette fonction était autrefois l'expression.

La difficulté contemporaine commence lorsque **l'efficacité de l'opération conduit à oublier cette différence.**

Partie IV — De l'intelligence intérieure à l'intelligence objectivée

Chapitre 12 — Ce que l'on peut appeler « intelligence artificialisée »

L'expression « **intelligence artificialisée** » ne se trouve pas chez Rudolf Steiner. Elle appartient à une tentative contemporaine de décrire un phénomène nouveau à partir de catégories qu'il a effectivement développées : individualisation de l'intelligence, objectivation de l'intellect, mécanisation, programmation et possibilité de détacher certaines fonctions intellectuelles de l'activité immédiate de l'être humain.

La prudence méthodologique est donc indispensable.

Steiner affirme explicitement que l'intellect tend à devenir :

« eine Art objektiver, außer den Menschenseelen wirkender Macht »

« une sorte de puissance objective agissant en dehors des âmes humaines ».

Il affirme également que certaines forces cherchent à attirer l'entendement humain :

« in die Maschine »

« dans la machine ».

Mais il ne parle ni d'ordinateur moderne, ni d'apprentissage automatique, ni de réseaux neuronaux artificiels, ni d'intelligence artificielle au sens contemporain.

L'expression « **intelligence artificialisée** » doit donc désigner non une doctrine de Steiner, mais une hypothèse construite à partir de plusieurs processus qu'il a décrits.

1. Définition prudente

L'« intelligence artificialisée » peut être définie comme **l'ensemble des fonctions intellectuelles humaines dont la structure peut être formalisée, extériorisée puis exécutée par un dispositif technique.**

Cette définition ne signifie pas qu'une intelligence humaine entière serait transférée dans la machine.

Elle signifie qu'une partie de ce que l'être humain accomplit intellectuellement peut être : analysée,

décomposée,
formalisée,
encodée,
automatisée,
puis reproduite extérieurement.

Le terme « artificialisée » paraît ici plus prudent que l'expression « intelligence devenue artificielle ».

Il ne présuppose pas qu'une nouvelle conscience ait été créée.

Il constate d'abord qu'une **activité autrefois dépendante d'un sujet humain peut devenir techniquement opératoire hors de lui.**

Une continuité avec l'objectivation de l'intellect

Cette notion prolonge directement le phénomène décrit par Steiner dans la GA 254.

L'intellect, dit-il, tend à se répandre comme une « puissance publique » à laquelle les hommes peuvent être amenés à se conformer.

Steiner observe déjà que des individus peuvent devenir les simples porte-parole d'une intelligence appartenant à certains cercles :

« deren Sprachrohr sie nur sind »

« dont ils ne sont que les porte-parole ».

Dans ce premier stade, l'intelligence extérieure reste essentiellement culturelle et sociale.

Avec les techniques contemporaines, une transformation supplémentaire devient possible : **l'intelligence objectivée ne se contente plus d'être conservée ou transmise ; elle peut effectuer elle-même certaines opérations.**

C'est ce passage de l'objectivation à l'opérativité technique que l'expression « intelligence artificialisée » cherche à désigner.

2. Externalisation des fonctions de calcul, classement, prévision et langage

La technique moderne a progressivement permis d'externaliser différentes fonctions.

Le calcul en fournit l'exemple le plus évident.

Une opération qui exigeait autrefois une activité consciente peut être accomplie automatiquement par un dispositif.

Il en va de même, à des degrés différents, pour :

le classement,

la recherche,

la comparaison,

la détection de régularités,

l'estimation statistique,

la prévision probabiliste,

la traduction,

la production linguistique.

Ces développements appartiennent à l'histoire contemporaine des techniques et non aux affirmations de Steiner.

Ils permettent cependant de comprendre d'une manière nouvelle son idée d'une intelligence qui devient extérieure.

Steiner caractérise précisément la machine par sa transparence pour l'entendement humain. Il écrit :

« Nehmen Sie die Maschine, sie ist durch und durch durchsichtig. »

« Prenez la machine : elle est de part en part transparente. »

Les forces, les rapports et les effets du mécanisme peuvent, selon lui, être saisis par l'intellect ordinaire.

La machine classique est ainsi l'expression extérieure d'une organisation entièrement accessible à l'intellect.

Du mécanisme matériel au mécanisme symbolique

La machine industrielle transformait principalement :

la matière,

la force,

le mouvement.

L'ordinateur ajoute une autre dimension : il opère sur des symboles, des nombres et des informations.

Avec l'intelligence artificielle contemporaine, des systèmes peuvent en outre produire des résultats qui ressemblent extérieurement à ceux de certaines activités intellectuelles humaines.

Le changement ne consiste donc pas nécessairement à faire apparaître une nouvelle essence de l'intelligence.

Il consiste d'abord à **élargir la gamme des opérations pouvant être mécanisées**.

Le mouvement peut être représenté ainsi :

force humaine → machine mécanique

calcul humain → machine à calculer

mémoire fonctionnelle → stockage numérique

classement → traitement algorithmique

recherche de régularités → apprentissage statistique

production linguistique → génération automatisée

Il devient alors possible de parler d'une **artificialisation fonctionnelle de l'intellect**.

3. Intelligence produite ou fonctionnement intellectuel reproduit ?

Une question décisive apparaît : lorsqu'une machine produit extérieurement un résultat comparable à celui d'une activité intellectuelle humaine, faut-il dire qu'elle possède de l'intelligence ou qu'elle **reproduit un fonctionnement intellectuel** ?

Les textes de Steiner examinés ici ne permettent pas de trancher directement cette question contemporaine.

Ils permettent toutefois d'établir une distinction fondamentale entre **fonction** et **être**.

Steiner souligne lui-même qu'une intellectualité peut se séparer de l'être auquel elle devrait être intégrée.

Dans la GA 225, il écrit :

« Der Intellekt hatte sich getrennt von der Seele. Der Intellekt wurde mechanisch, seelenlos. »

« L'intellect s'était séparé de l'âme. L'intellect était devenu mécanique, dépourvu d'âme. »

Cette affirmation concerne l'évolution de l'intellect humain, non une machine pensante.

Mais elle introduit une distinction capitale : **un fonctionnement intellectuel peut être conçu comme mécanique sans être pour autant identifié à la totalité de la vie consciente.**

Le résultat ne suffit pas à identifier le processus

Deux systèmes peuvent produire un résultat extérieurement comparable sans que leur mode d'existence soit identique.

Un être humain peut rédiger une phrase.

Un système technique peut produire une phrase.

Un être humain peut classer des objets.

Un dispositif informatique peut les classer.

Un être humain peut estimer une probabilité.

Un algorithme peut en calculer une.

L'identité ou la proximité fonctionnelle du résultat ne suffit pas à démontrer que le processus intérieur est de même nature.

L'expression « intelligence artificialisée » permet précisément de maintenir cette distinction.

Elle signifie :

certaines manifestations fonctionnelles de l'intelligence peuvent être artificialisées,

sans conclure immédiatement :

une individualité consciente a été artificiellement produite.

4. Différence entre conscience, intelligence et traitement de l'information

Une confusion contemporaine peut naître du fait que plusieurs notions différentes sont regroupées sous le mot « intelligence ».

Il faut au minimum distinguer :

le traitement de l'information,

c'est-à-dire la transformation de données selon certaines relations ;

l'intelligence fonctionnelle,

c'est-à-dire la capacité de résoudre certains problèmes, comparer des éléments, produire des réponses ou adapter un comportement ;

la conscience,

c'est-à-dire l'existence éventuelle d'une expérience vécue par un sujet ;

l'individualité,

c'est-à-dire un centre d'expérience capable de se reconnaître comme tel ;

la liberté,

qui, dans la conception steinerienne, suppose que l'action puisse procéder d'un contenu intérieurement saisi et voulu.

Ces notions ne sont pas équivalentes.

Un traitement complexe de l'information ne démontre pas, à lui seul, la présence d'une conscience.

Une grande performance intellectuelle ne démontre pas, à elle seule, une intuition morale.

Une capacité de produire une réponse ne démontre pas que cette réponse soit vécue intérieurement par un sujet.

Cette distinction est une analyse contemporaine. Elle ne doit pas être présentée comme une théorie technique formulée par Steiner.

Chez Steiner, intelligence et totalité humaine ne sont déjà pas identiques

La distinction trouve toutefois un appui indirect très important dans les textes de Steiner.

Il oppose l'intellectualité ahrimannienne à une intelligence qui traverse l'être humain entier.

L'intellectualité ahrimannienne peut, dit-il, devenir une force :

« die mit Herz und Seele nichts zu tun hat »

« qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme ».

Il ne suffit donc pas, dans cette conception, de constater la présence d'intelligence pour conclure à la présence de la totalité humaine.

L'intelligence peut être séparée :

du cœur,
de l'âme,
de la volonté,
de l'expérience intérieure.

Cette distinction devient particulièrement importante face à une technologie capable de simuler ou reproduire certaines opérations intellectuelles.

Le traitement n'est pas encore le jugement moral

La conception steinerienne de la liberté ajoute une difficulté supplémentaire.

L'action libre ne résulte pas simplement d'un calcul correct.

Elle suppose une intuition morale saisie par l'individualité.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner affirme qu'une action n'est libre que lorsque son fondement procède de la partie idéale de l'être individuel.

Ainsi, même si une machine pouvait calculer toutes les conséquences probables d'une décision, cette capacité ne suffirait pas à démontrer qu'elle **veut moralement** cette décision.

La distinction est fondamentale :

produire une option

n'est pas nécessairement

reconnaître intérieurement sa valeur.

5. Pourquoi cette notion est interprétative et non directement steinerienne

L'expression « intelligence artificialisée » doit donc être explicitement présentée comme une **construction interprétative**.

Steiner affirme directement plusieurs choses :

l'intelligence devient individuelle ;

l'intellect peut devenir une puissance objective extérieure aux âmes humaines ;

l'intelligence objectivée peut accroître la possibilité d'une captation ahrimannienne ;

Ahriman est lié au mécanique et au technique ;
il existe une tendance à attirer l'entendement vers la machine ;
la mécanisation tend vers ce qui est schématique et programmé.

En revanche, Steiner ne dit pas :

« **l'intelligence artificielle sera l'étape suivante de l'évolution de l'intelligence** » ;

« **les machines produiront une intelligence semblable à celle de l'homme** » ;

« **une IA possède ou ne possède pas une conscience** » ;

« **l'intelligence artificielle est Ahriman** ».

Ces propositions dépasseraient ce que les textes permettent d'établir.

Une synthèse légitime, à condition d'être annoncée comme telle

En rapprochant plusieurs GA, il est cependant possible de dégager une séquence cohérente :

intelligence cosmique

↓

descente vers l'humanité

↓

individualisation

↓

autonomie intellectuelle

↓

objectivation de l'intellect

↓

mécanisation de certaines activités

↓

possibilité contemporaine d'automatiser certaines fonctions intellectuelles

Les six premières étapes trouvent des appuis directs ou synthétiques dans les textes de Steiner.

La dernière constitue une mise en relation avec la situation technologique contemporaine.

C'est précisément ce niveau qui peut être nommé **intelligence artificialisée**.

Artificialiser n'est pas créer ex nihilo une intelligence

L'expression permet aussi d'éviter une autre confusion.

L'IA contemporaine n'apparaît pas dans un vide historique.

Les systèmes techniques sont construits à partir :

de mathématiques élaborées par des humains,

de langages formalisés par des humains,

de dispositifs conçus par des humains,

de corpus produits par des humains,

de critères définis ou sélectionnés dans des contextes humains.

Ainsi, même lorsqu'un système produit un résultat qui n'a pas été écrit d'avance mot pour mot, son existence dépend d'une immense **extériorisation préalable de l'activité intellectuelle humaine**.

L'intelligence artificialisée peut donc être comprise comme une intelligence humaine devenue en partie :

objectivée,

formalisée,

agrégée,

et rendue techniquement opératoire.

Cette formulation reste une interprétation contemporaine.

Une différence essentielle : intelligence extériorisée et sujet intérieur

La question la plus importante n'est alors peut-être pas de déterminer immédiatement si la machine « pense ».

Elle consiste à distinguer deux réalités :

l'existence extérieure d'opérations intellectuellement organisées

et

l'existence intérieure d'un sujet qui fait l'expérience de penser.

La première est techniquement observable.

La seconde pose une question d'un autre ordre.

Les textes de Steiner étudiés ici insistent précisément sur l'importance de l'intériorité humaine.

Une intelligence coupée de l'âme peut devenir :

« mechanisch, seelenlos »

« mécanique, dépourvue d'âme ».

La formule ne permet pas d'établir la nature métaphysique d'une IA contemporaine.

Elle permet cependant de comprendre pourquoi **la performance intellectuelle ne suffit pas à définir la totalité de l'intelligence humaine.**

Le test décisif : qu'est-ce qui a réellement été mécanisé ?

L'apparition de l'intelligence artificielle peut alors être comprise comme une expérience anthropologique grandeur nature.

Chaque fois qu'une fonction que l'homme croyait spécifiquement humaine devient automatisable, une question doit être posée :

qu'est-ce qui a réellement été reproduit ?

Une opération ?

Une procédure ?

Une structure linguistique ?

Une capacité statistique ?

Une faculté de jugement ?

Une conscience ?

Une individualité ?

Une liberté ?

Plus la distinction est rigoureuse, moins le débat risque de confondre les niveaux.

L'IA pourrait ainsi révéler non pas immédiatement ce qu'est la machine, mais **ce qui, dans l'intellect humain, était mécanisable.**

L'intelligence artificialisée comme miroir de l'intellect humain

Cette interprétation conduit à une hypothèse importante.

L'intelligence artificielle peut être comprise comme un miroir dans lequel l'homme découvre les parties de son propre intellect qui peuvent être :

formalisées,

reproduites,

statistiquement approximées,

automatisées.

Ce qui peut être reproduit par la machine n'est pas nécessairement insignifiant.

Mais cela oblige à distinguer plus nettement ce qui appartient à la fonction intellectuelle et ce qui appartient à l'individualité consciente.

La question devient alors moins :

« la machine devient-elle humaine ? »

que :

« quelle part de ce qui était considéré comme humain apparaît désormais comme mécanisable ? »

Une nouvelle étape de l'extériorisation

L'expression « intelligence artificialisée » peut finalement être utilisée à condition de lui donner un sens précis :

elle désigne la transformation de certaines fonctions intellectuelles en opérations techniquement extérieures, reproductibles et partiellement autonomisées par rapport à leur exécution immédiate par un individu humain.

Cette définition ne préjuge pas de la conscience de la machine.

Elle ne fait pas d'Ahriman une technologie.

Elle ne transforme pas Steiner en prophète de l'intelligence artificielle.

Elle permet seulement de rapprocher avec prudence trois phénomènes qu'il a effectivement décrits :

objectivation de l'intellect,

mécanisation,

risque de perte de l'entendement réellement individuel.

Steiner avertissait déjà que l'intellect pouvait devenir une puissance « agissant en dehors des âmes humaines ».

Le phénomène contemporain ajoute une question que Steiner ne pouvait formuler :

que devient l'homme lorsque cette puissance extérieure ne se contente plus de conserver et transmettre des pensées, mais commence à accomplir elle-même des opérations qui, jusqu'ici, exigeaient son activité intellectuelle ?

C'est à partir de ce seuil que l'« intelligence artificialisée » devient une notion utile : non pour décider trop rapidement ce qu'est la machine, mais pour interroger ce que l'humanité est en train d'extérioriser d'elle-même.

Partie V — L'IA comme nouvelle étape de l'extériorisation de l'intellect ?

Chapitre 13 — Ce que l'IA mécanise réellement

L'intelligence artificielle donne facilement l'impression qu'une nouvelle intelligence serait apparue à l'extérieur de l'homme. Elle calcule, classe, recherche, associe, produit du langage et peut construire des raisonnements d'une complexité parfois supérieure à ce qu'un individu pourrait produire rapidement.

Cette apparence impose cependant une distinction fondamentale : **reproduire certaines opérations de l'intelligence humaine ne signifie pas nécessairement reproduire l'ensemble de l'intelligence humaine.**

Rudolf Steiner ne connaissait évidemment pas l'intelligence artificielle contemporaine. Mais il avait décrit un processus dont la portée est particulièrement éclairante : l'homme introduit progressivement dans ses mécanismes une partie de son intelligence.

Dans la GA 202, il formule cette idée avec une remarquable précision :

« Der Mensch [...] hat die Mechanismen erfunden und konstruiert. [...] Er hatte in die Mechanismen seine Intelligenz hineingebracht. »

« L'homme, par son activité pensante, a inventé et construit les mécanismes. Ce faisant, il avait introduit dans les mécanismes son intelligence. »

Il poursuit en disant que cette intelligence s'était en quelque sorte :

« aus seinem Kopfe [...] heraus »

échappée de sa tête pour passer dans son environnement mécanique.

Cette formulation permet de poser la question de l'IA d'une manière plus rigoureuse : **quelles opérations intellectuelles l'humanité est-elle aujourd'hui capable d'extérioriser et de rendre techniquement opératoires ?**

1. Le calcul

Le calcul constitue probablement la forme la plus ancienne et la plus évidente de mécanisation intellectuelle.

Calculer implique d'appliquer des relations déterminées à des quantités ou à des symboles.

Or une fois ces relations formalisées, elles peuvent être exécutées extérieurement.

La machine peut effectuer :

des additions,

des multiplications,

des comparaisons,

des transformations numériques,

des optimisations,

des calculs probabilistes

sans qu'un être humain accomplisse mentalement chacune des opérations.

Ce qui était auparavant une activité intérieure devient ainsi une **procédure techniquement reproductible**.

Le changement est considérable, mais il ne faut pas l'interpréter trop vite.

La machine accomplit le calcul.

Elle ne démontre pas pour autant, par ce seul fait, qu'elle **éprouve le sens du calcul** ou qu'elle sait intérieurement pourquoi celui-ci est effectué.

Une distinction apparaît déjà :

réaliser l'opération

n'est pas nécessairement

comprendre humainement la finalité de l'opération.

L'intellect déposé dans le mécanisme

La remarque de Steiner dans la GA 202 prend ici toute sa portée.

L'homme construit le mécanisme grâce à son intelligence, puis cette intelligence déposée dans le mécanisme commence à agir extérieurement :

« Diese [...] arbeiteten selber jetzt. »

Ces forces, une fois extériorisées, « travaillaient elles-mêmes désormais ».

Steiner parle alors des machines mécaniques de son époque.

L'application de cette idée aux systèmes informatiques constitue une interprétation contemporaine.

Mais le principe reste éclairant : **une organisation intellectuelle conçue par l'homme peut être incorporée dans un dispositif qui poursuit ensuite certaines opérations sans intervention humaine constante.**

2. La mémoire

La mémoire humaine possède de nombreuses dimensions : souvenir vécu, reconnaissance, mémoire biographique, mémoire affective, apprentissage, reconstruction du passé.

La mémoire informatique n'est pas identique à cet ensemble.

Ce que la technique externalise est principalement une fonction de **conservation et de récupération d'informations.**

Des contenus peuvent être enregistrés hors de l'organisme humain, puis retrouvés lorsque cela devient nécessaire.

Cette externalisation existait déjà avec l'écriture.

Le livre permettait de ne plus tout mémoriser intérieurement.

La bibliothèque externalisait davantage encore la mémoire collective.

Le support numérique accroît cette possibilité jusqu'à des volumes et des vitesses de consultation sans commune mesure avec la mémoire individuelle.

Avec l'IA, cette mémoire externalisée devient en outre **interrogeable, combinable et exploitable automatiquement**.

Ainsi :

mémoire intérieure
devient en partie
mémoire extérieure,

puis :

mémoire extérieure passive
devient
information automatiquement mobilisable.

Stocker n'est pas se souvenir

La distinction reste cependant essentielle.

Conserver une donnée ne signifie pas nécessairement **se souvenir** au sens humain.

Un souvenir humain peut contenir :

une tonalité affective,

un rapport biographique,

une signification,

une transformation de l'identité,

une relation au passé.

La récupération technique d'une information ne démontre pas l'existence de cette expérience.

L'IA mécanise donc certaines **fonctions mnésiques**, mais il serait excessif d'en conclure qu'elle possède nécessairement une mémoire vécue analogue à celle d'un sujet humain.

3. L'association

Une part importante de l'activité intellectuelle consiste à établir des relations.

Une idée en évoque une autre.

Une perception est rapprochée d'une expérience antérieure.

Un concept est relié à un autre concept.

Une situation présente est comparée à des situations connues.

Les systèmes d'IA peuvent effectuer des opérations d'association extrêmement vastes en détectant des régularités et des proximités dans d'immenses ensembles de données.

Ils peuvent ainsi rapprocher :

des mots,

des textes,

des images,

des concepts,

des structures,

des situations.

Cette capacité donne parfois l'impression d'une intuition.

Mais il convient de distinguer **association fonctionnelle** et **intuition vécue**.

L'association peut être obtenue par traitement de relations statistiques sans que soit démontrée l'existence d'un sujet faisant intérieurement l'expérience de la relation découverte.

Une puissance d'association extérieure

Cette faculté peut être comprise comme une nouvelle forme d'extériorisation.

L'individu n'a plus besoin d'effectuer lui-même toutes les comparaisons.

Une puissance extérieure peut parcourir une masse de relations impossible à embrasser consciemment en un temps comparable.

La puissance intellectuelle augmente donc considérablement.

Mais une question apparaît :

l'augmentation du nombre de relations produites entraîne-t-elle automatiquement une augmentation de compréhension ?

Non nécessairement.

Une relation peut être détectée sans que son sens humain soit établi.

La multiplication des associations ne remplace donc pas à elle seule le jugement.

4. La reconnaissance de formes

Une autre fonction mécanisable est la reconnaissance de régularités.

L'être humain reconnaît spontanément :

un visage,

une voix,

une forme,

un comportement,

un motif récurrent.

Les systèmes contemporains peuvent eux aussi repérer des configurations dans de grandes quantités de données.

Ils peuvent notamment reconnaître ou distinguer certaines structures dans :

des images,

des sons,

des séries numériques,

des textes,

des comportements enregistrés.

Il s'agit d'un déplacement important : une activité qui semblait exiger directement une perception humaine peut être partiellement réalisée extérieurement.

Mais ici encore, **reconnaître une forme fonctionnellement n'est pas nécessairement vivre une perception.**

Identifier un visage n'équivaut pas nécessairement à rencontrer une personne.

Détecter une émotion dans un signal n'équivaut pas à éprouver cette émotion.

Repérer une structure n'équivaut pas encore à en saisir la signification existentielle.

Le danger d'identifier le mesurable avec le réel entier

Cette distinction rejoint indirectement une préoccupation steinerienne constante : lorsque l'intellect mécanique devient le modèle général de la connaissance, ce qui n'entre pas dans ce modèle tend à disparaître de la représentation du monde.

Dans la GA 225, Steiner décrit un intellect qui :

« wurde mechanisch, seelenlos »

« devint mécanique, dépourvu d'âme ».

La question n'est donc pas de nier la validité de la reconnaissance automatisée.

Elle est de ne pas confondre **ce qui peut être formalisé et détecté** avec la totalité de ce qui existe.

5. La production de langage

L'un des bouleversements les plus visibles de l'IA contemporaine concerne le langage.

Des systèmes peuvent produire :

des phrases,

des résumés,

des explications,

des traductions,

des dialogues,

des textes argumentatifs,

des récits.

Cette capacité est particulièrement troublante parce que le langage a longtemps été considéré comme l'expression privilégiée de la pensée humaine.

Lorsque la machine produit un discours cohérent, la frontière entre **forme linguistique** et **activité intérieure** devient beaucoup plus difficile à percevoir.

Mais il faut là encore séparer plusieurs niveaux.

Un système peut produire une phrase grammaticalement juste.

Il peut maintenir un contexte.

Il peut développer une argumentation.

Il peut reproduire des formes discursives humaines.

Rien de cela ne permet, par le seul résultat extérieur, d'établir qu'il **éprouve intérieurement ce qu'il exprime**.

Le langage peut être extériorisé plus profondément qu'on ne l'imaginait

L'IA révèle ainsi quelque chose d'important sur le langage lui-même.

Une part considérable de l'activité linguistique semble pouvoir être :

modélisée,

recombinée,

prédite,

générée automatiquement.

Cela ne signifie pas que le langage humain tout entier soit réductible à ce fonctionnement.

Cela signifie qu'une partie de ses structures est suffisamment régulière pour devenir techniquement reproductible.

L'IA révèle donc la **dimension mécanisable du langage**.

Cette conclusion appartient à l'analyse contemporaine et non aux affirmations explicites de Steiner.

6. La simulation du raisonnement

L'étape devient plus délicate lorsque l'IA produit non seulement une réponse, mais un enchaînement d'arguments qui ressemble à un raisonnement.

Elle peut :

comparer plusieurs hypothèses,

dégager des conséquences,

résoudre certains problèmes,

organiser des arguments,

corriger des contradictions,

proposer une conclusion.

Extérieurement, certaines de ces productions présentent les caractères habituels d'une activité rationnelle.

C'est précisément ici que la distinction entre **raisonnement reproduit** et **pensée vécue** devient capitale.

Une succession logique peut être générée sans que soit démontrée l'existence d'une conscience qui l'accompagne.

La logique peut fonctionner extérieurement

Steiner avait déjà envisagé une intellectualité tendant à acquérir une existence presque autonome.

Dans la GA 254, il parle d'un intellect devenant :

« eine Art objektiver [...] Macht »

une puissance objective, extérieure aux âmes humaines.

Et dans la GA 26, il décrit l'intellectualité ahrimannienne comme une logique qui :

« für sich selbst zu sprechen scheint »

« semble parler par elle-même ».

Ces textes ne décrivent pas l'IA.

Mais ils fournissent une distinction particulièrement importante : **la cohérence logique peut devenir fonctionnelle sans que toute la profondeur humaine soit nécessairement engagée dans son exercice.**

L'IA donne aujourd'hui à cette question une forme technique entièrement nouvelle.

7. Limites de l'assimilation avec l'intelligence humaine

La plus grande erreur serait de prendre la liste des fonctions mécanisées pour une définition exhaustive de l'intelligence humaine.

Si l'intelligence humaine n'était rien d'autre que :

calculer,

mémoriser,

associer,

reconnaître,

produire des phrases,

enchaîner des raisonnements,

alors une machine capable de reproduire suffisamment bien ces opérations pourrait être considérée comme fonctionnellement équivalente à l'homme sur le plan intellectuel.

Mais la conception steinerienne de l'être humain introduit d'autres dimensions.

L'intelligence humaine doit pouvoir être reliée :

à la conscience,

au Moi,

au sentiment,

à la volonté,

à l'intuition morale,

à la liberté.

Dans la GA 26, Steiner oppose précisément à l'intellectualité détachée l'idéal dans lequel la force de l'intelligence pénètre :

« den ganzen Menschen »

« l'homme tout entier ».

Et il précise :

« er denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« il pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

L'intelligence humaine accomplie n'est donc pas, dans cette perspective, une simple puissance de traitement.

Elle appartient à une **totalité consciente**.

Ce qui est mécanisé n'est peut-être qu'une couche de l'intelligence

L'IA conduit ainsi à une hypothèse anthropologique importante.

Ce qu'elle reproduit de mieux pourrait précisément correspondre aux dimensions de l'intellect qui sont :

formalisables,

répétables,

comparables,

calculables,

probabilisables,

linguistiquement structurables.

Autrement dit, elle pourrait révéler non la totalité de l'intelligence humaine, mais **la couche de cette intelligence qui peut être objectivée**.

La question devient alors vertigineuse :

si certaines fonctions intellectuelles peuvent être détachées de l'homme et fonctionner extérieurement, quelles dimensions de l'intelligence demeurent irréductiblement liées à l'individualité consciente ?

Une phrase de Steiner particulièrement éclairante

La GA 202 offre ici un passage qui semble presque résumer toute la problématique de l'extériorisation :

« Die Intelligenz war gewissermaßen aus seinem Kopfe herausgegangen »

« L'intelligence était en quelque sorte sortie de sa tête. »

Steiner parlait de la mécanisation industrielle.

La projection de cette phrase sur l'intelligence artificielle doit donc être clairement identifiée comme interprétation.

Mais le mouvement décrit est remarquable :

l'homme produit quelque chose par son intelligence ;

il incorpore cette intelligence dans un mécanisme ;

le mécanisme agit ensuite extérieurement.

L'IA étend aujourd'hui ce processus à des domaines qui ne sont plus seulement mécaniques, mais symboliques, linguistiques et cognitifs.

Ce que l'IA ne permet pas encore de conclure

La présence de ces capacités ne permet pas, à elle seule, d'établir :

qu'une machine possède une expérience subjective ;

qu'elle éprouve les significations qu'elle manipule ;

qu'elle possède un Moi ;

qu'elle dispose d'une intuition morale ;

qu'elle veut librement ;

qu'elle assume une responsabilité ;

qu'elle possède une vie intérieure analogue à celle d'un être humain.

Ces questions doivent rester distinctes de la performance fonctionnelle.

L'erreur consisterait à passer directement de :

« la machine accomplit une opération intellectuelle »

à :

« la machine possède donc la même nature intérieure que l'intelligence humaine ».

Le premier énoncé peut être constaté.

Le second exige une démonstration supplémentaire.

Une intelligence fonctionnelle extérieure

Ce que l'IA mécanise réellement peut donc être décrit plus rigoureusement comme une **partie fonctionnelle de l'activité intellectuelle**.

Elle mécanise ou automatise notamment :

le calcul, en exécutant des opérations formalisées ;

certaines fonctions de mémoire, en stockant et retrouvant l'information ;

l'association, en établissant des relations entre de vastes ensembles de données ;

la reconnaissance de formes, en détectant des configurations récurrentes ;

la production de langage, en générant des structures discursives cohérentes ;

certaines formes de raisonnement, en construisant des enchaînements qui peuvent reproduire fonctionnellement une activité argumentative.

Ce constat est déjà considérable.

Mais il ne suffit pas encore à définir ce qu'est une intelligence humaine entière.

L'IA comme révélateur de ce qui était mécanisable

L'intelligence artificielle pourrait ainsi avoir une fonction anthropologique inattendue : **elle révèle à l'homme ce qui, dans sa propre intelligence, pouvait être mécanisé**.

Tant qu'une faculté ne pouvait être accomplie que par un être humain, il était facile de l'identifier à l'humanité elle-même.

Lorsqu'une machine devient capable de reproduire cette fonction, une distinction devient nécessaire.

Le calcul n'est pas l'homme.

La mémoire fonctionnelle n'est pas l'homme.

L'association n'est pas l'homme.

Le langage produit n'est peut-être pas encore l'homme.

Même une partie du raisonnement pourrait ne constituer qu'un niveau de l'activité humaine.

L'IA oblige ainsi à poser une question plus profonde :

qu'est-ce qui, dans l'intelligence humaine, ne se réduit pas à ce qu'une machine peut reproduire ?

De la mécanisation de l'intelligence à la découverte possible du sujet

Le paradoxe devient alors particulièrement fécond.

Plus la machine reproduit les opérations extérieures de l'intelligence, plus elle contraint à rechercher ce qui distingue **l'opération intellectuelle** de **l'être qui la vit**.

Le mouvement historique pourrait ainsi être formulé :

l'homme mécanise la force

↓

il mécanise le calcul

↓

il externalise la mémoire

↓

il automatise l'association et la reconnaissance

↓

il mécanise certaines productions linguistiques

↓

il simule certaines formes de raisonnement

↓

il découvre que l'intelligence fonctionnelle n'épuise peut-être pas l'être humain

L'IA apparaît alors moins comme la démonstration immédiate que la machine devient humaine que comme une expérience révélant **jusqu'où l'intellect humain peut être objectivé**.

Et c'est précisément à partir de cette découverte que la question suivante devient inévitable : **si une grande partie des opérations de l'intellect peut être accomplie hors de l'homme, que reste-t-il à l'homme pour devenir réellement libre ?**

Partie V — L'IA comme nouvelle étape de l'extériorisation de l'intellect ?

Chapitre 14 — L'IA et l'objectivation de l'intelligence

L'intelligence artificielle peut être comprise comme une étape nouvelle dans l'histoire de l'objectivation de l'intellect. Elle ne se contente plus de conserver extérieurement des pensées, comme le faisait déjà l'écriture, ni seulement d'exécuter des mécanismes physiques

conçus par l'homme. Elle rend possibles des opérations intellectuelles qui peuvent désormais se dérouler **hors de l'individu**, à partir d'un système technique.

Cette évolution ne signifie pas nécessairement qu'une conscience nouvelle serait apparue dans la machine. Elle signifie plus prudemment que certaines fonctions de l'intelligence humaine sont devenues **objectivement opératoires en dehors de l'activité immédiate d'un sujet humain**.

Une formulation de Rudolf Steiner dans la GA 254 prend ici une portée particulière :

« der Intellekt sich wie eine Art öffentlicher Macht unter den Menschen ausbreitet »

l'intellect se répand parmi les hommes « comme une sorte de puissance publique ».

Steiner précise qu'il peut devenir :

« une puissance objective qui agit en dehors des âmes humaines ».

L'IA ne doit pas être identifiée directement à cette puissance. Mais elle donne aujourd'hui une forme technique particulièrement concrète à la question que Steiner avait posée : **que devient l'homme lorsque l'intellect commence à agir extérieurement à lui ?**

1. Une intelligence fonctionnant hors de l'individu

Le premier fait remarquable est qu'une opération intellectuelle n'a plus toujours besoin d'être exécutée dans la conscience d'un individu précis.

Un système d'IA peut recevoir une demande, traiter des informations, établir des relations et produire une réponse sans qu'une personne humaine accomplisse consciemment chacune des étapes intermédiaires.

Il devient alors possible de distinguer :

l'origine humaine du système

et

l'exécution extérieure de l'opération.

Cette distinction rappelle une description donnée par Steiner à propos de la mécanisation industrielle.

Dans la GA 202, il écrit que l'homme avait :

« introduit dans les mécanismes son intelligence »

et que cette intelligence s'était en quelque sorte :

« échappée de sa tête ».

Il ajoute que les forces ainsi extériorisées :

« travaillaient elles-mêmes maintenant ».

Steiner parle ici de machines mécaniques, non d'intelligence artificielle. L'application au numérique constitue donc une interprétation contemporaine.

Mais le principe est frappant : **l'homme peut incorporer dans un dispositif extérieur une organisation produite par son intelligence, puis laisser ce dispositif agir à côté de lui.**

De la force mécanique à l'opération intellectuelle

Dans la mécanisation classique, l'homme confiait principalement à la machine ce qu'il devait auparavant accomplir physiquement.

Steiner le formule directement :

« il confie en quelque sorte à la machine ce qu'il lui fallait faire autrefois lui-même. C'est la machine qui le fait. »

Avec l'IA, le même principe s'étend à certaines activités autrefois accomplies par l'intellect :

rechercher,

comparer,

classer,

résumer,

traduire,

formuler,

associer,

construire certaines argumentations.

Le passage est important.

L'extériorisation ne concerne plus seulement la force musculaire.

Elle atteint **le domaine symbolique et intellectuel.**

2. La mise en commun de productions intellectuelles

L'IA contemporaine repose aussi sur une immense mise en commun de productions humaines.

Des textes, des concepts, des formes linguistiques, des connaissances, des images et des structures culturelles peuvent être intégrés à des processus techniques capables d'en extraire des régularités et de produire de nouvelles combinaisons.

L'intelligence objectivée ne correspond donc plus seulement à la pensée d'un auteur particulier.

Elle peut agréger des productions issues d'une multitude d'individus.

Cette situation présente une proximité intéressante avec ce que Steiner décrit dans la GA 254 lorsqu'il parle d'une intelligence qui n'est plus simplement celle d'un individu, mais celle de :

« certains cercles »

dont des personnes particulières deviennent les :

« porte-parole ».

Chez Steiner, il s'agit de la presse et de groupes humains.

Dans le cas de l'IA, la configuration est différente et techniquement beaucoup plus complexe. Mais une analogie structurelle apparaît : **le contenu intellectuel produit extérieurement peut être supra-individuel.**

Une intelligence sans auteur unique

Une réponse générée par un système contemporain ne correspond généralement pas à la pensée préalable d'un auteur unique.

Elle résulte d'un ensemble beaucoup plus vaste :

de modèles mathématiques,

de données d'apprentissage,

de structures linguistiques,

de choix de conception,

de règles d'utilisation,

de calculs effectués au moment de la requête.

L'origine intellectuelle se distribue ainsi entre de nombreux niveaux.

Cela accentue le phénomène d'objectivation.

La parole produite peut sembler individuelle alors qu'elle procède d'une **architecture intellectuelle collective et technique**.

Cette situation n'est pas décrite par Steiner ; elle appartient à l'analyse contemporaine.

Mais elle rend particulièrement concrète son idée d'une intelligence qui peut « proliférer objectivement » et dont un individu peut devenir le simple relais.

3. L'autonomie apparente du système

Une caractéristique particulièrement impressionnante de l'IA est son apparence d'autonomie.

Le système semble pouvoir :

répondre,

corriger,

argumenter,

adapter son discours,

prendre en compte un contexte,

proposer spontanément des relations.

Cette autonomie est cependant **fonctionnelle avant d'être métaphysique**.

Le système peut produire une réponse qui n'a pas été explicitement écrite à l'avance par une personne précise.

Mais cela ne suffit pas à établir qu'il existe derrière cette réponse une individualité consciente comparable à celle d'un être humain.

Il faut donc distinguer :

autonomie de fonctionnement

et

autonomie d'un sujet.

« Elles travaillent elles-mêmes »

La formulation utilisée par Steiner à propos des mécanismes est ici particulièrement instructive.

Après avoir expliqué que l'homme avait introduit son intelligence dans les machines, il constate que les forces extériorisées :

« arbeiteten selber jetzt »

« travaillaient désormais elles-mêmes ».

Cela ne signifie évidemment pas que Steiner leur attribue une conscience humaine.

Il décrit une **autonomie opératoire** : quelque chose conçu et mis en mouvement par l'intelligence humaine continue ensuite à agir extérieurement.

L'IA accentue considérablement cette impression parce que le fonctionnement extérieur ne produit plus seulement un mouvement matériel, mais des résultats qui possèdent la forme extérieure du langage et du raisonnement.

L'apparence d'un interlocuteur

Cette différence est anthropologiquement importante.

Une locomotive ne donne guère l'impression d'être un sujet.

Un système qui dialogue, explique, reformule et répond peut en revanche produire cette impression.

L'objectivation de l'intelligence atteint alors un degré nouveau : **la fonction extérieure prend la forme de l'échange intellectuel lui-même.**

Le risque de confusion augmente entre :

une structure qui produit fonctionnellement du langage

et

un être qui vit intérieurement ce qu'il dit.

Cette distinction doit être conservée tant que la présence d'une expérience subjective n'est pas établie par le seul comportement observable.

4. L'utilisateur face à une puissance intellectuelle extérieure

L'apparition d'une intelligence fonctionnelle extérieure modifie le rapport de l'individu à sa propre pensée.

Dans une situation classique, une question exigeait souvent que l'individu accomplisse lui-même :

la recherche,

la comparaison,

l'organisation,

la formulation,

la synthèse.

Avec l'IA, une partie de ce travail peut être produite extérieurement puis présentée à l'individu sous une forme déjà construite.

L'utilisateur se trouve donc face à quelque chose qui peut apparaître comme une **puissance intellectuelle disponible**.

Ce phénomène présente une proximité saisissante avec la GA 254.

Steiner y parle d'un :

« pouvoir objectif qui agira en dehors des âmes humaines ».

Il ajoute que les hommes peuvent être conduits à s'accommoder de cette puissance.

L'analogie ne doit pas devenir identification.

Mais la question est désormais très concrète : **que se passe-t-il lorsque l'individu consulte quotidiennement une puissance intellectuelle extérieure capable de lui proposer immédiatement des réponses élaborées ?**

Deux relations possibles à l'intelligence extérieure

Une telle puissance peut être utilisée de deux manières très différentes.

Elle peut devenir un **instrument de stimulation du penser individuel** :

la réponse est interrogée,

vérifiée,

comparée,

rectifiée,

réélaborée.

Dans ce cas, l'intelligence extérieure augmente les possibilités du jugement personnel.

Mais elle peut aussi devenir une **instance de substitution** :

la réponse est reçue,

acceptée,

reprise,

transmise,

sans reconstruction intérieure suffisante.

Dans ce second cas, l'individu risque précisément de devenir le porte-parole d'une intelligence extérieure.

La distinction ne dépend donc pas seulement de la technologie.

Elle dépend du **rapport intérieur entretenu avec elle**.

Une nouvelle forme de délégation intellectuelle

La situation contemporaine peut être décrite comme une inversion partielle du processus qui avait conduit à l'intelligence individuelle.

L'histoire décrite précédemment conduisait de :

pensées reçues

à

pensée individuellement produite.

L'IA rend à nouveau possible une situation où une pensée élaborée peut arriver à l'individu **déjà constituée**.

Mais il existe une différence capitale.

Il ne s'agit plus de l'ancienne révélation spirituelle dont parle Steiner.

Il s'agit d'une **production technique issue de l'intelligence humaine objectivée**.

L'homme peut ainsi redevenir récepteur de pensées, mais cette fois de pensées produites par les structures techniques qu'il a lui-même créées.

Cette formulation constitue une synthèse interprétative particulièrement importante pour l'ensemble de l'exposé.

5. Proximité avec certaines descriptions de la GA 254

La GA 254 devient ici un texte essentiel parce qu'elle rassemble plusieurs caractéristiques qui trouvent aujourd'hui un écho inattendu.

Steiner y décrit :

un intellect devenant plus objectif ;

un intellect agissant en dehors des âmes humaines ;

une intelligence supra-individuelle ;

des hommes pouvant en devenir les porte-parole ;

une objectivation croissante de l'intelligence ;

et le danger qu'Ahriman profite de cette objectivation pour affaiblir l'entendement individuel.

La proximité avec certaines dimensions du phénomène contemporain est réelle.

Mais elle doit être formulée avec rigueur.

Steiner **ne décrit pas l'intelligence artificielle.**

Il décrit un processus plus général d'objectivation de l'intellect.

L'IA peut être interprétée comme une manifestation technique nouvelle et particulièrement avancée de ce processus.

Ce que Steiner dit explicitement

Le noyau explicite peut être résumé sans extrapolation.

Steiner affirme que :

l'intellect peut acquérir une puissance plus objective ;

cette puissance peut agir hors des âmes humaines ;

des individus peuvent devenir les porte-parole d'une intelligence qui n'émane pas simplement de leur propre âme ;

l'intelligence peut s'objectiver ;

cette objectivation accroît, dans sa perspective, la possibilité d'une captation ahrimannienne.

Il affirme également ailleurs que l'homme incorpore son intelligence dans les mécanismes et crée à côté de lui un monde qui tend à devenir indépendant.

Ces éléments appartiennent directement à Steiner.

Ce qui résulte d'une synthèse

Le rapprochement de la GA 202 et de la GA 254 permet d'établir la séquence suivante :

l'intelligence devient humaine

↓

elle est incorporée dans des productions extérieures

↓

elle se fixe dans des systèmes collectifs

↓

elle s'objective

↓

elle entre dans les mécanismes

↓

les mécanismes accomplissent extérieurement certaines opérations.

Cette continuité n'est pas formulée en un seul passage par Steiner.

Elle résulte de la mise en relation de plusieurs textes.

Ce qui relève de l'interprétation contemporaine

Une étape supplémentaire peut désormais être proposée :

intelligence objectivée

↓

intelligence techniquement opérante

↓

systèmes capables de manipuler langage, informations et raisonnements

↓

intelligence artificialisée

Cette dernière séquence est interprétative.

Elle ne doit pas être attribuée directement à Steiner.

Elle permet néanmoins de comprendre pourquoi l'IA peut être considérée comme une **nouvelle étape de l'extériorisation de l'intellect**, et non simplement comme l'apparition soudaine d'un objet technique sans antécédent anthropologique.

Le risque : prendre l'intelligence extérieure pour une autorité

Le problème central devient alors celui de l'autorité intellectuelle.

Plus une puissance extérieure fournit rapidement des réponses pertinentes, plus la tentation grandit de considérer sa production comme suffisante.

Or Steiner donne précisément, dans la GA 254, une réponse à l'objectivation de l'intellect : l'être humain doit développer fortement son individualité et apprendre à utiliser son entendement :

« de façon individuelle, vraiment individuelle »

et :

« ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

Cette exigence prend une signification particulièrement forte à l'époque de l'IA.

La réponse à une intelligence extérieure n'est pas nécessairement son refus.

Elle est **l'intensification du jugement intérieur**.

L'IA comme amplification ou affaiblissement de l'individu

L'IA peut ainsi produire deux effets opposés.

Elle peut amplifier l'individu :

accès élargi aux connaissances,

multiplication des comparaisons,

aide à la formulation,

accélération de certaines recherches,

exploration de perspectives nouvelles.

Mais elle peut également affaiblir le penser individuel si elle devient un substitut permanent à l'effort de compréhension.

Le même système peut donc :

augmenter les moyens intellectuels de l'homme

ou

diminuer l'activité intérieure par laquelle il demeure sujet de son intelligence.

La différence dépend moins de la puissance technique que du degré de présence consciente de celui qui l'utilise.

Une objectivation sans précédent

La nouveauté de l'IA réside finalement moins dans le fait que l'intelligence soit extérieure — l'écriture, les bibliothèques et les institutions l'étaient déjà en partie — que dans le fait que cette intelligence extérieure devienne **interactive et générative**.

Elle peut répondre.

Transformer.

Combiner.

Produire.

S'adapter au contexte d'une demande.

L'intellect objectivé n'est plus seulement stocké.

Il devient **opératoire**.

C'est ce passage qui fait de l'IA une étape nouvelle.

Un renversement historique possible

L'ensemble du mouvement conduit à un paradoxe.

L'évolution de l'intelligence avait été décrite comme un long passage :

du cosmos vers l'homme,

afin que l'homme puisse penser par lui-même et devenir libre.

L'histoire technique semble aujourd'hui accomplir un second mouvement :

de l'homme vers l'extérieur,

où certaines fonctions de cette intelligence peuvent désormais agir indépendamment de son activité consciente immédiate.

Le mouvement général devient alors :

intelligence cosmique

↓

intelligence humaine

↓

intelligence individuelle

↓

liberté potentielle

↓

objectivation

↓

mécanisation

↓

intelligence artificialisée

La dernière étape n'est pas steinerienne au sens littéral.

Elle constitue l'hypothèse centrale de cette réflexion.

L'enjeu n'est pas seulement ce que l'IA devient

La question décisive ne consiste donc peut-être pas à savoir si l'intelligence artificielle deviendra progressivement semblable à l'homme.

Une autre question est au moins aussi importante :

que devient l'homme lorsqu'il rencontre quotidiennement, à l'extérieur de lui, une puissance capable de reproduire une part croissante de son activité intellectuelle ?

Steiner avait déjà posé le principe général du problème lorsqu'il affirmait que l'homme :

« incorpor[e] son intelligence au monde »

et crée à côté de lui :

« un monde qui devient indépendant ».

L'IA donne aujourd'hui à cette indépendance apparente une forme nouvelle.

Elle ne se présente plus seulement comme une force mécanique.

Elle se présente à l'homme sous la forme même qui caractérisait autrefois son activité intérieure : **la parole, la connaissance, l'association et le raisonnement.**

L'enjeu anthropologique devient alors considérable : **l'homme restera-t-il le sujet qui interroge cette intelligence extérieure, ou deviendra-t-il progressivement le porte-parole des réponses qu'elle lui fournit ?**

Partie V — L'IA comme nouvelle étape de l'extériorisation de l'intellect ?

Chapitre 15 — Le risque ahrimkien de l'IA

Le risque ahrimkien de l'intelligence artificielle ne consiste pas à affirmer que l'IA serait, en elle-même et par définition, « Ahriman ». Une telle identification dépasserait ce que Rudolf Steiner a effectivement dit.

Le rapprochement devient en revanche légitime lorsqu'un certain nombre de tendances décrites par Steiner apparaissent dans l'usage de systèmes intellectuels extérieurs : réduction de l'intelligence au calcul, fascination pour la cohérence, primat de l'efficacité, affaiblissement du jugement individuel, délégation de l'activité pensante et transformation de l'homme en simple relais d'un système.

La question décisive n'est donc pas seulement : **que peut faire l'IA ?**

Elle est : **que devient l'activité intérieure de l'homme lorsqu'une puissance intellectuelle extérieure peut accomplir à sa place une part croissante de ses opérations ?**

1. Confondre intelligence et calcul

L'un des premiers risques consiste à réduire l'intelligence à ce qui peut être mesuré, calculé, comparé ou optimisé.

Une telle réduction est particulièrement tentante avec l'IA, car les systèmes techniques excellent précisément dans les opérations susceptibles d'être formalisées.

Le danger apparaît lorsqu'une civilisation en vient à penser que ce qui est calculable constitue la totalité de l'intelligence.

Or la conception steinerienne s'y oppose implicitement par toute sa description de l'homme entier.

Dans la GA 26, Steiner affirme que l'intellectualité doit être portée dans :

« den ganzen Menschen »

« l'homme tout entier ».

Il précise que l'homme pense avec la tête, mais que le cœur doit éprouver la qualité de la pensée et que la volonté doit recevoir les pensées comme intentions.

L'intelligence humaine ne se réduit donc pas, dans cette perspective, à la seule opération intellectuelle abstraite.

Une puissance de calcul peut être immense sans constituer une totalité humaine.

Le calcul répond au « comment », non nécessairement au « pourquoi »

Une machine peut déterminer :

la solution la plus probable,

l'option la plus rapide,

le trajet le plus court,

la stratégie la plus efficace,

la formulation statistiquement la plus appropriée.

Mais aucune de ces opérations ne résout nécessairement la question :

faut-il poursuivre ce but ?

Le calcul traite particulièrement bien les moyens lorsque les critères sont définis.

La sagesse commence souvent précisément lorsque les critères eux-mêmes doivent être interrogés.

Confondre intelligence et calcul revient donc à transformer toute question humaine en problème d'optimisation.

2. Confondre cohérence et vérité

Un second risque réside dans la fascination pour la cohérence.

Un système peut produire une argumentation très structurée.

Il peut établir des enchaînements impeccables.

Il peut présenter une conclusion avec une grande assurance formelle.

Mais la cohérence logique ne garantit pas nécessairement la vérité des prémisses, l'exhaustivité du contexte ou la justesse de l'interprétation.

Steiner donne ici une caractérisation particulièrement forte de l'intelligence ahrimaniennne. Dans la GA 237, il décrit Ahriman comme possédant une puissance argumentative telle qu'un interlocuteur serait presque écrasé par :

« die logische Folgerichtigkeit »

la rigueur de l'enchaînement logique,

et par :

« die grandiose Treffsicherheit »

la prodigieuse précision avec laquelle les arguments sont maniés.

Le problème ahrimanienn n'est donc précisément pas l'illogisme.

Il peut se présenter sous la forme d'une **logique redoutablement cohérente**.

Une erreur peut être parfaitement organisée

Une proposition fautive peut être insérée dans un raisonnement cohérent.

Une sélection partielle des faits peut produire une démonstration convaincante.

Un système intellectuel peut être remarquablement ordonné et néanmoins reposer sur une représentation insuffisante du réel.

C'est pourquoi la pensée individuelle doit pouvoir revenir aux faits, aux prémisses et à l'expérience.

La rigueur formelle doit rester subordonnée à la recherche du vrai.

Une intelligence extérieure devient particulièrement persuasive lorsqu'elle produit immédiatement un discours cohérent.

Le risque est alors de prendre **la forme du raisonnement pour la garantie de sa vérité**.

3. Confondre efficacité et sagesse

L'intelligence artificielle peut augmenter considérablement l'efficacité.

Elle peut réduire le temps nécessaire à certaines recherches.

Accélérer la rédaction.

Traiter de grandes masses d'informations.

Proposer rapidement plusieurs solutions.

Ces capacités sont réelles.

Mais l'efficacité ne répond pas à la question de la valeur du but poursuivi.

Un système peut optimiser avec perfection une finalité contestable.

Il peut rendre plus efficace une procédure mauvaise.

Il peut accélérer une décision qui aurait précisément nécessité davantage de réflexion.

Steiner associe l'ahrimanien à une tendance à faire fonctionner l'activité selon des procédures déterminées :

« alles schablonenmäßig [...] alles programmäßig »

« tout selon des schémas, tout selon des programmes ».

L'efficacité peut alors devenir le critère suprême.

Mais une existence humaine ne se juge pas seulement par son rendement.

La sagesse suppose une relation au tout

La sagesse implique quelque chose que le calcul ne suffit pas à fournir : la capacité de replacer une décision dans un ensemble plus vaste.

Conséquences humaines.

Responsabilité.

Temporalité.

Rapport aux autres.

Finalité.

Valeur.

Dans la perspective steinerienne, une intelligence séparée du cœur et de la volonté demeure incomplète, même si elle est intellectuellement très puissante.

C'est précisément ce qui distingue l'intelligence intégrée à « l'homme tout entier » de l'intellectualité ahrimannienne.

4. Déléguer le jugement

L'IA devient véritablement problématique lorsque l'aide intellectuelle se transforme en **substitution du jugement**.

Recevoir une proposition extérieure n'est pas encore perdre sa liberté.

La perte commence lorsque cette proposition n'est plus examinée intérieurement.

Le système dit.

L'utilisateur accepte.

Le raisonnement est fourni.

La conclusion est reprise.

La décision est appliquée.

La GA 254 contient ici un avertissement particulièrement précis. Steiner affirme que l'homme doit apprendre à manier son entendement :

« individuell, richtig individuell »

« individuellement, réellement individuellement »,

et ne jamais :

« seinen Verstand unbewacht [...] lassen »

« laisser son entendement sans surveillance ».

Cette exigence prend une force nouvelle face à l'IA.

Plus la réponse extérieure devient convaincante, plus le jugement intérieur doit être actif.

La délégation technique n'est pas nécessairement une délégation du jugement

Une distinction doit cependant être maintenue.

Déléguer un calcul n'est pas nécessairement déléguer son jugement.

Confier une recherche documentaire à un outil n'est pas nécessairement abandonner sa pensée.

Faire résumer un texte n'est pas nécessairement renoncer à comprendre.

Le seuil critique apparaît lorsque le sujet n'exerce plus lui-même l'acte final de discernement.

L'outil peut fournir :

des éléments,

des hypothèses,

des comparaisons,

des formulations.

Mais le jugement doit rester un acte intérieur.

5. Abandonner l'activité propre de pensée

Steiner ne demande pas seulement que l'homme possède des pensées justes.

Il insiste sur la nécessité **d'exercer réellement le penser**.

Dans la GA 254, il conseille de développer :

« ein klares und genaues Denken »

« une pensée claire et exacte ».

Il met en garde contre l'usage de formules toutes faites qui ne procèdent plus d'une pensée effectivement accomplie.

Lorsque des mots sont employés simplement par habitude linguistique plutôt qu'à partir du penser, dit-il, l'homme devient momentanément :

« gedankenlos »

« sans pensée ».

Ce passage acquiert une portée remarquable à l'époque où des formulations entières peuvent être produites automatiquement.

Posséder un texte n'est pas l'avoir pensé

Une personne peut désormais obtenir en quelques secondes :

une dissertation,

une argumentation,

une synthèse,

une lettre,

une analyse.

Mais la possession de ce texte ne prouve pas que l'activité intérieure correspondant à ce texte ait été accomplie.

Une nouvelle séparation devient donc possible :

production intellectuelle extérieurement élevée

et

activité intérieure faible.

L'individu peut sembler plus productif tout en exerçant moins son propre penser.

C'est là l'un des risques les plus profonds de l'intelligence artificialisée.

L'atrophie possible de la faculté par substitution

Une faculté se développe par son exercice.

Si toutes les opérations difficiles sont systématiquement transférées à l'extérieur, le danger apparaît que l'individu ne construise plus les capacités nécessaires pour :

formuler un problème,

soutenir un raisonnement,

détecter une contradiction,

organiser un argument,

revenir sur une erreur,

maintenir une attention prolongée.

Le risque n'est donc pas seulement de recevoir une mauvaise réponse.

Il est de **cesser progressivement de former la faculté capable de juger les réponses.**

Cette conséquence est une interprétation contemporaine ; elle ne doit pas être attribuée directement à Steiner.

Elle correspond cependant étroitement à son exigence d'un entendement exercé « réellement individuellement ».

6. Devenir exécutant d'un système intellectuel extérieur

Le dernier risque réunit tous les précédents.

Lorsque l'intelligence extérieure :

détermine les catégories,

produit l'analyse,

propose la décision,

formule la justification,

et indique l'action,

l'être humain peut finir par devenir l'exécutant d'une chaîne intellectuelle qu'il ne maîtrise plus.

Steiner décrit une situation analogue dans la GA 26 sous l'expression :

« geistigen Automatismus »

« automatisme spirituel ».

Il précise que l'homme peut y devenir :

« ein Glied [...], nicht mehr er selbst »

« un élément du mécanisme, et non plus lui-même ».

La formule touche directement le problème contemporain.

Le danger n'est pas seulement qu'un système automatisé existe.

Il est que l'être humain lui-même devienne **un maillon de son fonctionnement.**

De la recommandation à l'obéissance

Le glissement peut être progressif.

D'abord, le système informe.

Puis il recommande.

Ensuite, sa recommandation devient l'option par défaut.

Enfin, l'individu n'examine plus réellement les alternatives.

Le chemin peut alors devenir :

question humaine

↓

traitement extérieur

↓

réponse proposée

↓

acceptation sans reconstruction

↓

exécution.

L'individu demeure physiquement actif, mais l'origine intellectuelle de l'action se situe de plus en plus hors de lui.

C'est exactement le type de renversement que la notion d'objectivation permet de penser.

Le porte-parole d'une intelligence extérieure

Dans la GA 254, Steiner décrit déjà des individus qui ne font que représenter l'intelligence de certains milieux et dont ils deviennent :

« Sprachrohr »

« le porte-parole ».

Avec l'IA, cette possibilité prend une forme supplémentaire.

Un texte peut être généré extérieurement puis publié comme si son utilisateur en avait accompli tout le chemin intellectuel.

Une décision peut être recommandée par un système puis défendue par celui qui l'a reçue.

L'être humain risque alors de devenir **la voix sociale d'un raisonnement qu'il n'a pas réellement élaboré.**

Le risque ahrimanien n'est pas l'outil, mais la relation à l'outil

Il serait excessif de conclure que toute utilisation de l'IA est ahrimanienne.

Les textes de Steiner ne permettent pas une telle affirmation.

L'IA peut être employée pour :

élargir une recherche,

faire apparaître des contradictions,

comparer plusieurs hypothèses,

libérer du temps consacré aux tâches répétitives,

stimuler une pensée personnelle.

Le risque apparaît lorsque la relation s'inverse et que l'homme cesse d'utiliser l'outil pour laisser **l'outil structurer son propre rapport au penser.**

La différence peut être formulée simplement :

outil au service du jugement

ou

jugement soumis à l'outil.

Une proximité structurale avec l'ahrimanien

Le rapprochement avec Ahriman devient donc pertinent lorsqu'apparaissent ensemble plusieurs traits décrits par Steiner :

intellectualité séparée du cœur ;

logique qui semble s'imposer d'elle-même ;

objectivation de l'intelligence ;

programmation de l'activité ;

captation de l'entendement individuel ;

automatisme dans lequel l'homme devient un simple élément.

Ces caractéristiques sont explicitement présentes dans la GA 26, la GA 208, la GA 237 et la GA 254.

Le rapprochement avec l'IA constitue en revanche une interprétation contemporaine.

La réponse : davantage de pensée, non moins

La réponse au risque ahrimarien ne peut donc consister en un rejet de l'intelligence.

Steiner demande précisément l'inverse.

Face à la possibilité d'une captation de l'intellect, il recommande :

« klar denken »

« penser clairement ».

Il ne s'agit pas de fuir les outils intellectuels mais de renforcer la faculté qui permet de les juger.

L'IA rend ainsi encore plus nécessaire :

la précision du penser,

la vérification,

la capacité de suspendre l'adhésion,

la reconstruction personnelle du raisonnement,

la conscience des finalités.

Le paradoxe de l'IA

L'intelligence artificielle peut donc produire un paradoxe historique.

Elle peut augmenter extraordinairement la quantité d'intelligence fonctionnelle disponible autour de l'homme.

Mais cette augmentation ne garantit pas que **l'homme lui-même pense davantage**.

Une civilisation pourrait devenir :

plus calculante,

plus informée,

plus rapide,

plus cohérente,

plus efficace,

tout en développant moins l'autonomie intérieure du jugement.

C'est précisément à ce niveau que la lecture steinerienne devient féconde.

Le problème n'est pas :

la machine devient-elle très intelligente ?

Il est :

l'homme reste-t-il suffisamment actif intérieurement pour ne pas devenir le simple exécutant de cette intelligence extérieure ?

La GA 254 donne finalement le critère essentiel : **l'entendement doit demeurer individuel, réellement individuel, et ne jamais être laissé sans surveillance.**

Le risque ahrimkien de l'IA apparaît donc lorsque l'extériorisation de l'intelligence, au lieu de libérer l'activité humaine pour une conscience plus haute, conduit à l'effet inverse : **un monde de plus en plus intelligent dans lequel l'homme exerce de moins en moins personnellement l'acte de penser.**

Partie VI — Mais l'IA est-elle ahrimkienne en elle-même ?

Chapitre 16 — Ne pas transformer Ahriman en étiquette

Identifier immédiatement l'intelligence artificielle à Ahriman conduirait à simplifier profondément la pensée de Rudolf Steiner. Une technologie ne devient pas « ahrimkienne » simplement parce qu'elle utilise des machines, des nombres, des calculs ou des procédures. Chez Steiner, les forces ahrimkennes appartiennent elles-mêmes au processus de l'évolution et certaines qualités liées à leur domaine doivent effectivement être développées.

Un passage de la GA 26 est particulièrement explicite. Steiner décrit comme domaine d'Ahriman :

« Maß, Zahl und Gewicht »

« mesure, nombre et poids », puis précise que ce domaine :

« entfaltet werden mußte »

« devait être développé ».

La question ne peut donc pas être formulée comme une opposition simpliste entre une humanité spirituelle qui devrait refuser la technique et une civilisation technique qui serait nécessairement ahrimaniennne.

Le problème apparaît lorsque **une force légitime dans son domaine devient la mesure exclusive de toute réalité.**

1. Ahriman n'est pas synonyme de technologie

Steiner établit une relation réelle entre Ahriman, le mécanique et le technique. Dans la GA 208, il affirme qu'Ahriman intervient particulièrement dans le développement :

« des Mechanischen, Technischen »

« du mécanique et du technique ».

Il parle également d'une tendance à attirer l'entendement :

« in die Maschine »

« dans la machine ».

Ces formulations permettent bien de reconnaître une dimension ahrimaniennne dans certains développements techniques.

Mais elles ne justifient pas l'équation :

machine = Ahriman.

Encore moins :

intelligence artificielle = Ahriman.

Ce que Steiner caractérise est une **orientation** : la tendance à enfermer toujours davantage l'intelligence et l'activité dans le mécanique, le terrestre, le programmable et le quantifiable.

La technologie constitue donc un terrain possible de l'action ahrimanienne, non une définition suffisante de l'ahrimanien.

La même machine peut entrer dans des orientations différentes

Une technique peut :

soulager un travail pénible,

augmenter les capacités de connaissance,

faciliter une communication,

permettre un soin,

libérer du temps,

ou servir une activité créatrice.

Elle peut aussi :

enfermer l'homme dans des procédures,

standardiser ses comportements,

affaiblir son jugement,

transformer toute activité en calcul,

ou faire de lui un simple élément fonctionnel.

Ce n'est donc pas uniquement l'existence du dispositif qui permet d'en déterminer le sens.

Il faut examiner **la relation entre l'homme, l'outil et la finalité poursuivie.**

2. La technique comme nécessité de l'évolution

Steiner va plus loin que la simple tolérance envers les forces ahrimaniennes.

Il affirme que leur domaine devait entrer dans l'évolution.

Dans la GA 26, après avoir décrit l'idéal ahrimanien fondé sur « mesure, nombre et poids », il écrit qu'Ahriman a été appelé dans le cosmos servant l'évolution humaine précisément parce que :

« “Maß, Zahl und Gewicht”, sein Gebiet, entfaltet werden mußte. »

« “mesure, nombre et poids”, son domaine, devaient être développés. »

Cette phrase interdit de considérer toute influence ahrimanienne comme un élément qui aurait simplement dû être absent de l'évolution.

Quelque chose devait être acquis à travers cette orientation :

précision,

mesure,

détermination,

maîtrise du monde physique,

possibilité de calculer,

capacité d'organiser la matière.

La difficulté apparaît lorsque ce qui constitue une étape ou une faculté devient **un absolu**.

Il ne s'agit pas de retourner avant la technique

L'évolution humaine ne consiste donc pas à revenir vers une civilisation antérieure à la science, à l'industrie et à la mécanisation.

Steiner ne propose pas d'annuler ce qui s'est développé.

Dans la GA 208, même lorsqu'il qualifie fortement la science matérialiste et la technique industrielle de tendances ahrimaniennes, la réponse qu'il envisage consiste à **faire pénétrer une vie spirituelle dans ce développement**, non simplement à supprimer ce dernier.

Il s'agit donc moins de détruire la technique que de l'empêcher de devenir le principe total de la civilisation.

3. Mesure, nombre et calcul ont une fonction légitime

Le passage sur « mesure, nombre et poids » est ici décisif.

Steiner ne dit pas que mesurer, compter ou peser seraient en eux-mêmes des actes condamnables.

Il affirme au contraire que leur domaine devait être développé.

Cette distinction peut être étendue au calcul.

Calculer est nécessaire.

Mesurer est nécessaire.

Quantifier est nécessaire.

Formaliser est souvent nécessaire.

Une civilisation incapable de ces opérations ne pourrait développer ni une grande partie des sciences modernes, ni l'ingénierie, ni de nombreuses techniques.

Le problème commence lorsque ce qui peut être mesuré devient **la seule réalité reconnue**.

Le calculable et le réel

L'ahrimanien ne réside donc pas nécessairement dans le calcul.

Il apparaît lorsque le calculable prétend épuiser le réel.

La distinction peut être exprimée ainsi :

mesurer une réalité

n'est pas

réduire cette réalité à sa mesure.

De même :

calculer certains aspects d'un phénomène

n'est pas

affirmer que le phénomène n'est rien d'autre que ce qui peut être calculé.

C'est précisément là que l'intelligence artificielle doit être évaluée avec prudence.

Sa puissance repose largement sur la formalisation, la quantification et le traitement de relations.

Ces capacités sont légitimes dans leur domaine.

Elles deviennent problématiques si leur succès conduit à penser que toute intelligence, toute conscience ou toute décision humaine peut être ramenée à ce registre.

4. Le problème réside dans la domination unilatérale

Steiner caractérise clairement le danger ahrimanien par une tendance à **tout mécaniser** :

« möchten sie alles mechanisieren »

« ils voudraient tout mécaniser ».

Le mot décisif n'est pas seulement « mécaniser ».

C'est **tout**.

Le problème est l'extension sans limite d'un principe valable dans un domaine particulier.

La mécanisation peut être excellente pour accomplir une opération répétitive.

Elle devient problématique lorsqu'elle devient le modèle de toute activité humaine.

Le calcul peut être indispensable pour gérer certaines ressources.

Il devient réducteur lorsqu'il prétend déterminer ce qui est moralement souhaitable.

Une procédure peut sécuriser une opération.

Elle devient aliénante lorsqu'elle remplace tout jugement individuel.

L'ahrimanien comme unilatéralité

La GA 208 met elle-même l'accent sur la nécessité d'une position d'équilibre entre les tendances lucifériennes et ahrimaniennes. Steiner parle de :

« Innehalten der Gleichgewichtslage zwischen dem Luziferischen und dem Ahrimanischen »

du maintien d'une position d'équilibre entre le luciférien et l'ahrimanien.

Cette indication est fondamentale.

La solution n'est pas d'éliminer l'un des pôles pour se livrer entièrement à l'autre.

Une humanité refusant toute mesure, toute technique, toute rationalité et toute relation au monde terrestre ne serait pas davantage dans une situation d'équilibre.

Le problème est la **domination unilatérale**.

Ahriman donne aussi quelque chose dont l'homme a besoin

Il faut donc reconnaître le paradoxe.

Les forces ahrimaniennes sont liées à des qualités dont l'homme a effectivement besoin pour son existence terrestre :

précision,

objectivité,

délimitation,

calcul,

organisation,

prise sur le monde physique.

Mais ces qualités doivent rester intégrées à quelque chose de plus vaste.

La précision doit être reliée au sens.

Le calcul à la finalité.

La technique à l'homme.

L'intelligence au cœur.

La puissance à la responsabilité.

Sinon, ce qui était une faculté devient une domination.

5. Une machine n'a pas moralement la même responsabilité qu'un être humain

Cette dernière distinction exige une prudence méthodologique particulière.

Steiner ne formule évidemment aucune théorie de la responsabilité morale des systèmes d'intelligence artificielle contemporains.

Il serait donc incorrect de lui attribuer directement la proposition :

« une IA ne peut jamais être moralement responsable ».

En revanche, sa conception de la liberté permet de comprendre pourquoi **la responsabilité morale est d'abord rapportée à l'individualité humaine capable d'agir librement.**

Dans *La Philosophie de la liberté*, il écrit :

« Eine Handlung wird als eine freie empfunden, soweit deren Grund aus dem ideellen Teil meines individuellen Wesens hervorgeht. »

« Une action est éprouvée comme libre dans la mesure où son fondement procède de la partie idéelle de mon être individuel. »

Il ajoute :

« Frei ist nur der Mensch, insofern er [...] sich selbst zu folgen in der Lage ist. »

« L'homme n'est libre que dans la mesure où il est capable de se suivre lui-même. »

La responsabilité morale est donc inséparable, dans cette conception, d'un sujet capable d'intérioriser le motif de son action.

Exécution et responsabilité ne sont pas identiques

Une machine peut exécuter une opération.

Un système d'IA peut produire une recommandation.

Un dispositif automatisé peut déclencher une action.

Mais l'exécution fonctionnelle ne constitue pas encore, à elle seule, ce que Steiner décrit comme une action libre issue de l'individualité.

Il faut distinguer :

la cause technique d'un événement

et

l'auteur moral d'une décision.

Dans la perspective de *La Philosophie de la liberté*, l'acte moral libre se rattache au contenu idéal saisi et réalisé par une individualité.

Appliqué à l'IA, ce principe conduit à une déduction contemporaine : **tant qu'aucune individualité libre comparable à celle dont parle Steiner n'est établie pour la machine, celle-ci ne peut simplement être placée sur le même plan moral que l'être humain qui conçoit, choisit, déploie ou utilise le système.**

Cette conclusion est interprétative ; elle n'est pas une affirmation explicite de Steiner sur l'intelligence artificielle.

Ne pas transférer la responsabilité à l'outil

Cette distinction devient particulièrement importante lorsqu'un système fournit une recommandation.

La formule :

« le système l'a décidé »

peut masquer plusieurs décisions humaines préalables :

choisir d'utiliser ce système,

déterminer ses objectifs,

fixer ses critères,

accepter sa recommandation,

transformer celle-ci en action.

L'IA peut intervenir dans la chaîne causale.

Cela ne suffit pas nécessairement à transférer vers elle la responsabilité morale.

Dans une perspective steinerienne de la liberté, la question centrale reste :

où se trouve l'individualité qui saisit le motif et assume l'acte ?

La véritable question : quelle place l'homme donne-t-il à la machine ?

Une même technologie peut donc entrer dans des relations anthropologiques très différentes.

Dans une première situation :

machine

↓

fournit une capacité

↓

individu

↓
comprend
↓
juge
↓
choisit
↓
assume

La technique demeure un instrument.

Dans une seconde :

machine
↓
calcule
↓
recommande
↓
décide de fait
↓
individu
↓
exécute

La relation commence à s'inverser.

Ce n'est donc pas seulement la structure technique qui détermine la qualité ahrimaniennne du phénomène.

C'est également la place laissée à **l'individualité humaine**.

L'IA n'est pas Ahriman

La distinction finale doit demeurer nette.

Steiner dit explicitement qu'Ahriman est lié au mécanique et au technique, qu'il tend à mécaniser, qu'il privilégie « mesure, nombre et poids », et que ce domaine devait néanmoins être développé.

Une synthèse de plusieurs GA montre que les forces ahrimaniennes deviennent problématiques lorsqu'elles isolent l'intelligence du cœur, enferment l'homme dans le terrestre et transforment l'activité en fonctionnement programmé.

L'application à l'intelligence artificielle est interprétative.

Il serait donc excessif de dire :

IA = Ahriman.

Une formulation plus exacte serait :

l'intelligence artificielle constitue un domaine dans lequel certaines tendances que Steiner qualifie d'ahrimaniennes peuvent se manifester avec une puissance exceptionnelle.

L'outil peut même devenir l'occasion d'un progrès humain

Cette distinction ouvre une possibilité plus féconde.

Si la machine prend en charge ce qui est mécanique, répétitif, calculable et automatisable, elle peut aussi obliger l'être humain à découvrir plus clairement ce qui ne devrait pas être réduit à ces fonctions.

Le paradoxe serait alors remarquable.

La mécanisation pourrait libérer l'homme d'une partie du mécanique.

L'intelligence artificialisée pourrait révéler les limites de l'intellect mécanisable.

L'outil ahrimanien par sa forme pourrait devenir, selon l'usage qui en est fait, **l'occasion d'une prise de conscience non ahrimaniennne.**

Cette possibilité ne constitue pas une affirmation explicite de Steiner sur l'IA. Elle découle de la logique générale selon laquelle les forces de l'évolution ne doivent pas seulement être rejetées, mais intégrées et transformées.

De la condamnation au discernement

Transformer Ahriman en étiquette empêcherait précisément le discernement que cette question exige.

Dire « c'est ahrimanien » ne suffit pas.

Il faut demander :

qu'est-ce qui est mécanisé ?

qu'est-ce qui est libéré ?

qu'est-ce qui est délégué ?

qui conserve le jugement ?

quelle finalité gouverne l'outil ?

l'individualité devient-elle plus active ou plus passive ?

le calcul reste-t-il un moyen ou devient-il le critère du réel ?

C'est à partir de ces questions que l'IA peut être évaluée dans une perspective anthroposophique.

La frontière véritable

La ligne de partage ne passe donc pas simplement entre :

naturel et artificiel,

ni entre :

homme et machine,

ni même entre :

spiritualité et technique.

Elle passe plus profondément entre deux orientations :

une technique intégrée à une évolution humaine libre

et

une technique dont le mode de fonctionnement devient progressivement le modèle de l'homme lui-même.

Steiner avait décrit l'extrême ahrimarien comme une « machine cosmique » dont l'idéal serait exclusivement :

« Maß, Zahl und Gewicht ».

Mais il affirme dans la même phrase que ce domaine devait être développé.

Tout l'enjeu tient donc dans ce paradoxe : **l'homme doit conquérir les puissances du nombre, de la mesure, du calcul et de la technique sans permettre qu'elles définissent à elles seules ce qu'est l'homme.**

L'intelligence artificielle n'est dès lors pas nécessairement l'ennemie de la liberté. Elle devient une épreuve de la liberté : **l'être humain saura-t-il utiliser une intelligence mécanisée sans remettre à cette intelligence la fonction de déterminer ce qui mérite d'être pensé, voulu et accompli ?**

Partie VI — Mais l'IA est-elle ahrimaniennne en elle-même ?

Chapitre 17 — L'ambivalence de l'extériorisation

L'extériorisation d'une fonction humaine n'est pas nécessairement une perte. Elle peut aussi constituer une **libération**. L'outil, la machine, puis les systèmes automatisés peuvent prendre en charge certaines opérations répétitives, mécaniques ou calculables et dégager ainsi l'être humain d'activités qui mobilisaient auparavant une part importante de son temps et de son énergie.

Rudolf Steiner formule lui-même ce principe à propos de la mécanisation. Il observe que l'homme confie aux machines ce qu'il devait autrefois accomplir lui-même, et qu'il incorpore ainsi son intelligence au monde extérieur.

Cette extériorisation comporte un danger évident lorsqu'elle devient autonome et domine l'homme. Mais elle peut aussi rendre visible une distinction essentielle : **ce qui peut être mécanisé n'épuise peut-être pas ce qu'est l'être humain**.

1. Extérioriser peut libérer

Une machine peut décharger l'homme de tâches répétitives.

Elle peut prendre en charge des efforts physiques.

Elle peut automatiser certains calculs.

Elle peut réduire le temps nécessaire à une recherche.

Elle peut exécuter des procédures dont la répétition n'exige plus nécessairement la présence constante d'une conscience humaine.

Dans cette mesure, la mécanisation peut devenir une forme de libération.

La question n'est donc pas seulement :

qu'est-ce que la machine prend à l'homme ?

Elle peut aussi être :

de quoi la machine libère-t-elle l'homme ?

Steiner insiste d'ailleurs sur le fait que la machine devrait être mise au service de la nature humaine, et non l'inverse. Dans la GA 350, il affirme :

« On découvrira à l'avenir que ce qui importe n'est pas la machine, mais l'être humain. »

Puis :

« toute la mécanisation doit pouvoir s'adapter à l'être humain. »

Cette formulation donne un critère fondamental.

Le progrès technique n'est pas évalué seulement par la puissance de la machine, mais par **ce qu'il permet à l'homme de devenir.**

Deux formes d'extériorisation

Une même extériorisation peut conduire dans deux directions opposées.

Dans la première :

la machine prend en charge le mécanique

↓

l'homme est libéré pour une activité plus consciente.

Dans la seconde :

la machine prend en charge le mécanique

↓

son mode de fonctionnement devient le modèle de l'homme lui-même.

Steiner connaît précisément ce second danger lorsqu'il décrit le travailleur qui finit par se sentir :

« comme une partie de la machine »

et dont les gestes deviennent eux-mêmes mécaniques.

La question essentielle n'est donc pas l'extériorisation elle-même, mais **ce que l'homme fait de l'espace qu'elle libère.**

2. La technique peut rendre visibles les limites de l'intellect

La puissance de la technique permet une découverte paradoxale.

Tant qu'une opération ne pouvait être accomplie que par un être humain, elle pouvait facilement être considérée comme inséparable de son essence.

Mais lorsqu'une machine réussit à reproduire cette opération, il devient possible de distinguer :

l'opération

et

l'être qui l'accomplissait.

Le calcul en fournit un exemple simple.

Une machine calcule mieux et plus vite qu'un individu dans de nombreux domaines.

Il devient donc impossible de définir l'essence de l'homme par la seule capacité de calculer.

Il en va désormais de même pour certaines formes de mémorisation, de classement, d'association ou de production linguistique.

L'IA peut ainsi jouer un rôle révélateur : **elle oblige à reconnaître que certaines capacités autrefois tenues pour profondément humaines sont en réalité partiellement mécanisables.**

La machine comme miroir négatif

L'IA peut donc fonctionner comme un miroir particulier.

Elle ne montre pas seulement ce qu'une machine peut faire.

Elle montre aussi **ce qui, dans l'activité humaine, pouvait être détaché de l'homme.**

Cette situation rejoint indirectement la remarque de Steiner dans la GA 202 :

« L'intelligence s'était en quelque sorte échappée de sa tête »

et avait été incorporée aux mécanismes.

Steiner parle ici du monde mécanique industriel.

L'application à l'IA constitue une interprétation contemporaine.

Mais le principe général demeure : l'homme peut voir devant lui, objectivée, une partie de sa propre activité intellectuelle.

3. Ce qui est mécanisable apparaît comme mécanisable

L'intelligence artificielle possède ainsi une fonction de dévoilement.

Elle révèle progressivement que certaines opérations intellectuelles peuvent être :

décomposées,

formalisées,

modélisées,

reproduites,

automatisées.

Ce qui paraissait mystérieusement attaché à l'homme apparaît parfois comme une fonction technique reproductible.

Cette découverte peut être vécue de deux manières.

Elle peut conduire à une réduction :

si la machine peut le faire, alors l'homme n'est rien de plus qu'une machine complexe.

Mais elle peut conduire à la conclusion inverse :

si une machine peut reproduire cette fonction sans qu'il soit démontré qu'elle possède pour autant toute l'intériorité humaine, alors cette fonction n'épuise pas la définition de l'homme.

L'IA peut ainsi devenir l'occasion de distinguer plus rigoureusement **fonction intellectuelle** et **être humain**.

L'erreur serait de tirer trop vite une conclusion ontologique

La mécanisation d'une faculté ne démontre pas que toute la faculté humaine soit de nature mécanique.

Elle démontre seulement qu'une partie de son fonctionnement peut être reproduite sous forme mécanique ou algorithmique.

Cette distinction est essentielle.

La capacité d'un système à produire du langage ne démontre pas encore l'identité entre production linguistique et expérience intérieure du sens.

La capacité à établir un raisonnement ne démontre pas nécessairement la présence d'une individualité libre qui se reconnaît comme auteur de ce raisonnement.

L'IA oblige donc à séparer ce qui avait jusqu'ici été facilement confondu.

4. L'homme peut découvrir que son être dépasse l'intellect

Dans la perspective anthroposophique, cette distinction devient particulièrement importante, car Steiner ne réduit jamais l'être humain à son intellect.

L'intellect constitue une dimension de l'homme, mais il doit être intégré à une totalité plus vaste.

Dans la GA 26, Steiner décrit précisément l'homme se rapprochant de Michaël comme celui qui porte la force de l'intellectualité :

« in seinen ganzen Menschen »

« dans son homme tout entier ».

La pensée doit être reliée au cœur et à la volonté.

Ainsi, si une partie de l'intellect devient techniquement reproductible, cela ne signifie pas nécessairement que l'être humain devient superflu.

Cela peut au contraire permettre de découvrir plus nettement ce qui ne se laisse pas immédiatement réduire à l'opération intellectuelle :

la conscience vécue,

la présence à soi,

le sentiment,

la volonté,

l'intuition morale,

la responsabilité,

la liberté.

L'intellect n'est peut-être qu'une étape

Dans toute la perspective développée jusqu'ici, l'intelligence n'apparaît pas comme le terme ultime de l'évolution humaine.

Elle devait devenir individuelle afin de rendre possible la liberté.

Elle devient donc un moyen de conquête de l'autonomie, non nécessairement la définition exhaustive de l'homme.

Si l'IA révèle qu'une part importante de l'intellect peut être mécanisée, elle peut alors provoquer une crise féconde :

ce que l'homme prenait pour son essence n'était peut-être qu'une faculté parmi d'autres.

Cette hypothèse n'est pas explicitement formulée par Steiner à propos de l'IA.

Elle constitue une conséquence interprétative de son anthropologie.

Ce qui reste lorsque le calcul est externalisé

Une question nouvelle apparaît alors.

Si la machine calcule, que reste-t-il à développer ?

Si elle mémorise, que signifie réellement se souvenir ?

Si elle classe, que signifie comprendre ?

Si elle produit du langage, que signifie parler depuis soi ?

Si elle propose un raisonnement, que signifie penser librement ?

Si elle optimise, que signifie vouloir ?

L'IA déplace donc la question.

Elle oblige moins à défendre jalousement toutes les fonctions intellectuelles qu'à approfondir la nature des facultés qui ne se réduisent pas à leur exécution technique.

5. L'IA comme révélateur anthropologique

L'intelligence artificielle peut finalement être comprise comme un **révélateur anthropologique**.

Elle montre à l'homme, avec une brutalité nouvelle, que certaines capacités dont il tirait une part de son identité peuvent être reproduites extérieurement.

Cette révélation peut produire une crise narcissique.

Mais elle peut aussi ouvrir une interrogation plus profonde.

L'homme n'a peut-être pas à rivaliser avec la machine sur le terrain où la machine excelle.

Il doit peut-être apprendre à reconnaître ce qui, en lui, ne devient pas automatiquement plus humain parce qu'il est plus performant.

L'IA peut aider à distinguer faculté et sujet

Cette distinction peut être exprimée ainsi :

la capacité de calculer n'est pas nécessairement **le sujet qui calcule** ;

la capacité de produire une phrase n'est pas nécessairement **le sujet qui éprouve son sens** ;

la capacité de proposer une décision n'est pas nécessairement **le sujet qui en assume moralement les conséquences** ;

la capacité de raisonner n'est pas nécessairement **la liberté qui décide de faire de ce raisonnement un acte.**

L'IA donne une visibilité technique à cette différence.

L'extériorisation comme épreuve de connaissance de soi

L'extériorisation peut donc devenir une épreuve.

Chaque fonction confiée à la machine oblige l'homme à se demander :

cette faculté était-elle réellement le centre de mon être ?

Plus une fonction devient mécanisable, plus elle peut être distinguée de ce qui constitue l'individualité.

Ce processus pourrait conduire à une connaissance de soi plus profonde.

L'IA ne montrerait alors pas seulement ce que la technologie devient.

Elle montrerait **ce que l'homme n'est pas exclusivement.**

Un renversement possible de la menace

L'extériorisation avait d'abord semblé menaçante.

Steiner décrit effectivement le danger d'un monde dans lequel l'homme incorpore son intelligence au monde extérieur et crée :

« à côté de lui un monde qui devient indépendant ».

Mais la même situation peut être retournée.

Si l'homme prend conscience de ce qu'il a extériorisé, il peut reconnaître plus précisément ce qui doit demeurer intérieurement actif.

Le danger devient alors occasion de discernement.

La machine révèle le mécanique.

Le calcul révèle le calculable.

L'automatisation révèle l'automatisable.

Et, par contraste, apparaît la question de ce qui ne se laisse pas réduire à ces catégories.

L'homme ne doit pas s'adapter à la machine

La GA 350 fournit ici un critère particulièrement fort.

Steiner critique une situation dans laquelle le travail humain est adapté à la machine et affirme qu'un renversement devra s'accomplir :

« ce qui importe n'est pas la machine, mais l'être humain ».

Cette phrase peut devenir un principe général pour l'IA.

La question ne devrait pas être :

comment transformer l'homme pour qu'il s'adapte au fonctionnement des systèmes intelligents ?

mais :

comment concevoir et utiliser ces systèmes de telle sorte qu'ils servent le développement de l'être humain ?

L'ordre doit rester clair :

machine au service de l'homme, non homme au service de la machine.

L'ambivalence fondamentale

L'extériorisation possède ainsi deux visages.

Elle peut conduire à :

délégation

↓

affaiblissement du penser

↓

dépendance

↓

automatisme.

Mais elle peut également conduire à :

délégation du mécanique

↓

prise de conscience de ce qui est mécanisable

↓

distinction entre intellect et totalité humaine

↓

développement possible de facultés plus profondes.

Le même phénomène peut donc nourrir l'ahrimanisation ou contribuer indirectement à son dépassement.

L'IA n'apporte pas automatiquement ce dépassement

Rien ne garantit cependant que l'existence de l'IA conduise spontanément à une connaissance plus profonde de l'homme.

Elle peut tout aussi bien renforcer l'idée inverse : considérer l'être humain comme une machine imparfaite qu'il faudrait progressivement dépasser ou remplacer.

Le passage du révélateur technique à la connaissance anthropologique exige donc une **activité consciente de discernement**.

L'IA ne délivre pas elle-même cette compréhension.

Elle crée seulement les conditions historiques qui rendent la question plus difficile à éviter.

Ce que Steiner permet d'ajouter

Trois niveaux doivent rester distincts.

Steiner affirme explicitement que l'homme incorpore son intelligence aux mécanismes, qu'il peut créer à côté de lui un monde devenu relativement indépendant et que la machine doit finalement être adaptée à l'être humain plutôt que l'être humain à la machine.

La synthèse anthroposophique permet d'ajouter que l'intellect ne représente pas l'homme entier et doit être relié au cœur, à la volonté et à la liberté.

L'interprétation contemporaine consiste à considérer l'IA comme un révélateur de la partie mécanisable de l'intelligence et, par contraste, comme une invitation à rechercher plus précisément ce qui constitue l'individualité humaine.

Une nouvelle définition du progrès

Le progrès technique ne devrait donc peut-être pas être mesuré uniquement par la question :

que peut désormais faire la machine ?

Il devrait aussi être évalué par une seconde :

que devient l'homme grâce à ce qu'il n'a plus besoin de faire mécaniquement ?

Si l'extériorisation réduit l'homme à l'exécution, elle l'appauvrit.

Si elle libère son activité intérieure pour davantage de jugement, de création, de responsabilité et de conscience, elle peut acquérir une tout autre signification.

L'ambivalence de l'IA se situe exactement ici.

Elle peut contribuer à mécaniser davantage l'être humain.

Mais elle peut également lui montrer, avec une précision inédite, **jusqu'où s'étend la partie mécanisable de son intellect — et l'obliger ainsi à découvrir ce qui, en lui, ne se laisse pas confondre avec elle.**

Partie VI — Mais l'IA est-elle ahrimaniennne en elle-même ?

Chapitre 18 — Une intelligence artificialisée peut-elle servir la liberté ?

L'intelligence artificialisée peut menacer la liberté lorsqu'elle remplace progressivement l'activité intérieure de pensée. Mais la possibilité inverse doit également être examinée : **un outil intellectuel extérieur peut-il devenir un auxiliaire de la liberté plutôt qu'un substitut du jugement ?**

Dans la perspective de Rudolf Steiner, la réponse ne dépend pas d'abord de la puissance technique de l'outil, mais de la place qu'il occupe par rapport à l'individualité humaine.

La question centrale demeure celle formulée dans *La Philosophie de la liberté* : une action libre est celle dont le fondement procède de l'être individuel lui-même. Steiner écrit :

« Eine Handlung wird als eine freie empfunden, soweit deren Grund aus dem ideellen Teil meines individuellen Wesens hervorgeht. »

« Une action est éprouvée comme libre dans la mesure où son fondement procède de la partie idéelle de mon être individuel. »

L'outil peut donc fournir des moyens. Il ne devient compatible avec la liberté que si l'homme demeure **le lieu où se forment le jugement, le motif et la décision.**

1. Assistance ou substitution

Toute la question peut d'abord être ramenée à une distinction simple :

assister l'activité humaine

n'est pas

se substituer à l'activité humaine.

Une intelligence artificielle peut assister le penser en fournissant :

des informations,

des comparaisons,

des hypothèses,

des reformulations,

des objections,

des pistes de recherche.

Dans cette configuration, elle augmente le champ disponible pour le jugement.

Mais elle peut également devenir un substitut.

La question est posée, la réponse est reçue, la conclusion est acceptée et l'action est engagée sans reconstruction intérieure suffisante.

Le même outil peut donc servir deux processus opposés.

Dans le premier :

outil → matériaux → activité personnelle → jugement.

Dans le second :

outil → conclusion → acceptation → exécution.

La différence n'est pas secondaire. Elle touche directement à la liberté.

Le critère n'est pas l'origine extérieure de l'idée

Une idée venue de l'extérieur n'est pas nécessairement contraire à la liberté.

Toute vie intellectuelle repose sur des pensées rencontrées chez d'autres êtres humains.

La lecture d'un livre, l'écoute d'un professeur ou la discussion avec un interlocuteur fournissent elles aussi des contenus extérieurs.

Le problème n'est donc pas qu'une idée soit reçue.

Il est de savoir si elle devient ensuite **objet d'une activité intérieure propre**.

Une pensée reçue peut être librement appropriée.

Une pensée produite extérieurement peut devenir matière du jugement individuel.

La liberté ne demande pas que tout contenu soit inventé isolément ; elle exige que l'individu ne renonce pas à **penser ce qu'il reçoit**.

2. Augmenter la capacité de recherche

L'un des usages les plus manifestement féconds de l'IA réside dans l'augmentation de la capacité de recherche.

Un outil peut permettre de :

repérer plus rapidement des documents,
comparer de nombreuses sources,
retrouver des occurrences,
mettre en regard plusieurs formulations,
détecter des contradictions,
explorer des hypothèses difficiles à parcourir manuellement.

Dans ce cas, l'extériorisation ne remplace pas nécessairement l'activité intellectuelle. Elle peut au contraire **élargir le champ sur lequel celle-ci s'exerce**.

Le gain de puissance documentaire peut permettre à l'individu de poser de meilleures questions.

Plus de données ne signifie pas encore plus de jugement

Mais cette augmentation possède une limite évidente.

Une plus grande quantité d'informations ne produit pas automatiquement une meilleure pensée.

Il faut encore :

hiérarchiser,

vérifier,

interpréter,

distinguer,

relier.

C'est précisément pourquoi Steiner insiste, dans la GA 254, sur l'usage d'un entendement :

« individuel, vraiment individuel »

et sur la nécessité de ne :

« jamais le laisser sans surveillance ».

Une puissance de recherche extérieure peut donc devenir compatible avec la liberté si elle **augmente le matériau disponible sans supprimer l'auteur intérieur du discernement**.

3. Libérer du temps ou atrophier l'effort intérieur

L'ambivalence apparaît avec une netteté particulière dans le rapport au temps.

L'IA peut prendre en charge :

des tâches répétitives,

des classements,

des recherches élémentaires,

des reformulations,

des synthèses préparatoires.

Elle peut ainsi libérer du temps.

Cette possibilité n'est pas étrangère à la réflexion steinerienne sur la technique. La question d'une mécanisation capable de décharger l'homme du mécanique apparaît dans la littérature anthroposophique consacrée à ces thèmes, mais les textes directement vérifiés ici permettent surtout d'établir que Steiner voulait que la machine soit subordonnée à l'être humain, et non l'inverse.

Dans la GA 350, il formule le principe :

« ce qui importe n'est pas la machine, mais l'être humain »

et demande que :

« toute la mécanisation [...] s'adapte à l'être humain ».

L'outil est donc justifié lorsqu'il libère des capacités pour une activité plus humaine.

Tout dépend de ce que devient le temps libéré

La question décisive n'est pas seulement :

combien de temps est économisé ?

Elle est :

que devient ce temps ?

S'il permet :

davantage de réflexion,

davantage de vérification,

davantage de création,

davantage de relation humaine,

davantage d'attention,

alors l'externalisation peut soutenir un approfondissement.

Mais si le temps économisé conduit seulement à multiplier encore les productions, à accélérer davantage les rythmes et à déléguer toujours plus d'opérations, la libération peut devenir illusoire.

L'outil économise du temps, mais l'homme n'en devient pas nécessairement plus libre.

L'atrophie possible de l'effort intérieur

Une seconde difficulté apparaît.

Certaines facultés ne se maintiennent que par leur exercice.

La capacité de suivre un raisonnement complexe, de construire une argumentation ou de maintenir une attention prolongée peut s'affaiblir si ces opérations sont systématiquement déléguées.

Steiner insiste précisément sur une discipline du penser.

Dans la GA 254, il recommande :

« une pensée claire et précise »

et met en garde contre les expressions toutes faites employées sans activité réelle de pensée.

Cette indication acquiert une nouvelle signification face à un outil capable de fournir immédiatement des formulations achevées.

Le risque est de posséder davantage de résultats tout en développant moins la faculté qui permet d'en évaluer la valeur.

4. L'outil comme médiation

Une intelligence artificialisée peut toutefois devenir une **médiation** plutôt qu'une autorité.

La médiation se situe entre l'homme et le matériau qu'il cherche à comprendre.

Elle peut :

faciliter l'accès,

organiser,

faire apparaître des relations,

proposer des chemins.

Mais elle ne remplace pas l'acte de connaissance.

Cette distinction est comparable à celle qui existe entre une carte et un territoire.

Une carte peut permettre de mieux s'orienter.

Elle ne marche pas à la place du voyageur.

De même, une IA peut construire une représentation utile d'un problème.

Elle ne devrait pas supprimer la nécessité de l'expérience intérieure par laquelle cette représentation est comprise et évaluée.

Une bonne médiation disparaît au moment du jugement

L'outil remplit pleinement sa fonction lorsqu'il permet à l'individu de mieux penser par lui-même.

Il devient problématique lorsque sa présence reste déterminante jusque dans le moment où devrait intervenir la décision personnelle.

Le mouvement juste peut être formulé ainsi :

question

↓

médiation technique

↓

élargissement du matériau

↓

retour à l'individu

↓

compréhension

↓

jugement

↓
décision.

Le mouvement problématique prend une autre forme :

question
↓
médiation technique
↓
réponse
↓
adoption.

Dans le premier cas, la machine sert l'activité humaine.

Dans le second, elle risque de la court-circuiter.

5. Le critère décisif : l'homme demeure-t-il auteur de son jugement ?

Le point essentiel apparaît alors clairement.

L'IA sert la liberté lorsque l'homme demeure **auteur de son jugement**.

Cette idée rejoint directement *La Philosophie de la liberté*.

Steiner écrit :

« Frei ist nur der Mensch, insofern er in jedem Augenblicke seines Lebens sich selbst zu folgen in der Lage ist. »

« L'homme n'est libre que dans la mesure où il est capable, à chaque instant de sa vie, de se suivre lui-même. »

« Se suivre soi-même » ne signifie pas suivre arbitrairement ses impulsions.

Chez Steiner, il s'agit précisément de faire procéder l'action d'un contenu idéal réellement saisi par l'individualité.

La liberté implique donc une appropriation intérieure.

L'auteur du jugement n'est pas nécessairement l'auteur de toutes les informations

Il faut cependant éviter une confusion.

Être auteur de son jugement ne signifie pas :

tout savoir soi-même,

tout calculer soi-même,

tout rechercher soi-même,

tout rédiger soi-même.

L'auteur du jugement peut recevoir d'innombrables éléments extérieurs.

Ce qui importe est qu'il soit capable de dire intérieurement :

cette raison est comprise ;

cette conclusion est reconnue ;

ce motif est assumé ;

cette décision devient réellement mienne.

La liberté ne consiste donc pas dans l'autosuffisance documentaire.

Elle consiste dans la **souveraineté intérieure du jugement.**

Une IA peut même renforcer cette souveraineté

Utilisée dans cette orientation, l'IA peut devenir un outil de confrontation.

Elle peut être sollicitée pour :

chercher des objections,

présenter plusieurs thèses,

identifier les points faibles d'un raisonnement,

retrouver les sources d'une affirmation,

distinguer faits et interprétations,

faire apparaître les présupposés d'une conclusion.

L'outil ne fournit alors pas seulement une réponse.

Il devient un **instrument de mise à l'épreuve du penser.**

Dans cette configuration, l'externalisation ne diminue pas nécessairement l'autonomie.

Elle peut fournir davantage d'occasions de l'exercer.

Le danger commence lorsque la réponse devient suffisante

Le seuil critique apparaît lorsque la production de l'outil est considérée comme une fin.

La réponse paraît bonne.

Elle est claire.

Elle est structurée.

Elle semble complète.

L'activité intérieure s'arrête.

C'est précisément là que l'exigence de la GA 254 retrouve toute sa force :

« ne jamais [...] laisser [l']entendement sans surveillance ».

La qualité de la réponse extérieure devrait donc augmenter, et non diminuer, le niveau d'exigence du jugement intérieur.

Plus l'outil est convaincant, plus la vérification devient importante.

Le test de la liberté

Un test simple peut être formulé.

Après usage de l'outil :

l'individu comprend-il mieux le problème ?

Peut-il reformuler le raisonnement sans dépendre de la réponse reçue ?

Peut-il en identifier les présupposés ?

Peut-il la contester ?

Peut-il modifier sa conclusion ?

Peut-il expliquer pourquoi il l'adopte ?

Si la réponse est affirmative, l'outil peut avoir renforcé l'autonomie.

Si la réponse devient impossible sans retourner constamment vers le système extérieur, une dépendance intellectuelle s'est peut-être installée.

De l'assistance à l'augmentation de la liberté

L'intelligence artificialisée pourrait alors être comprise comme une **prothèse intellectuelle** dont la valeur dépend de l'usage qui en est fait.

Elle peut augmenter :

la portée de la recherche,

la vitesse d'accès,

la largeur des comparaisons,

la capacité de tester une hypothèse.

Mais la finalité de cette augmentation ne devrait pas être simplement :

produire davantage.

Elle pourrait être :

juger mieux.

L'outil servirait alors la liberté non parce qu'il pense à la place de l'homme, mais parce qu'il lui fournit davantage de matière pour **penser plus consciemment.**

Une inversion à éviter

Le risque contraire peut être représenté ainsi :

L'homme crée l'outil pour augmenter sa pensée

↓

L'outil devient extrêmement performant

↓

L'homme cesse progressivement d'exercer certaines facultés

↓

il devient dépendant du résultat extérieur

↓

il ne sait plus juger sans l'outil.

À ce point, ce qui devait augmenter l'autonomie produit l'effet inverse.

L'outil n'assiste plus la liberté.

Il devient la condition de son fonctionnement intellectuel.

Une articulation profondément michaélique

Dans la perspective développée dans les chapitres précédents, la relation juste à l'IA peut être rapprochée de l'orientation michaélique, non parce que l'IA serait « michaélique » en elle-même, mais parce que Michaël, selon Steiner, **ne contraint pas**.

Il montre une voie que l'homme doit parcourir librement.

De la même manière, un outil intellectuel compatible avec la liberté devrait :

indiquer,

éclairer,

proposer,

élargir,

sans prendre la place de l'individualité qui choisit.

Le rapport juste serait donc celui d'une **puissance disponible sans souveraineté sur le sujet**.

Ce que Steiner permet d'affirmer

Trois niveaux doivent demeurer nettement séparés.

Steiner affirme explicitement que l'entendement doit être utilisé de façon réellement individuelle, ne jamais être laissé sans surveillance et que l'action libre procède de l'être individuel lui-même.

La synthèse des GA permet de comprendre que la technique peut devenir soit un moyen au service de l'être humain, soit une structure à laquelle il s'adapte jusqu'à perdre une part de son autonomie. Steiner affirme d'ailleurs que « ce qui importe n'est pas la machine, mais l'être humain ».

L'application à l'IA est contemporaine : elle consiste à considérer qu'un système artificiel peut soutenir la liberté s'il amplifie les moyens de connaissance sans se substituer à l'acte personnel de jugement.

Le critère final

Une intelligence artificialisée peut donc servir la liberté.

Mais elle ne la produit pas.

Elle peut fournir davantage d'informations sans produire le jugement.

Elle peut proposer davantage de possibilités sans produire la décision morale.

Elle peut accélérer la recherche sans produire la compréhension.

Elle peut générer des raisonnements sans produire à elle seule l'individualité qui les assume.

Le critère décisif demeure donc :

l'homme reste-t-il l'auteur de ce qu'il reconnaît comme vrai et de ce qu'il décide d'accomplir ?

Si l'IA aide à approfondir cette activité, elle peut devenir une médiation au service de la liberté.

Si elle la remplace, l'augmentation extérieure de l'intelligence peut s'accompagner d'une diminution intérieure de l'autonomie.

Le véritable progrès ne se mesure donc pas au nombre de fonctions intellectuelles que la machine accomplit à la place de l'homme, mais à la mesure dans laquelle **ce déplacement permet à l'homme de devenir davantage conscient, davantage responsable et davantage auteur de son propre jugement.**

Partie VII — Michaël et l'avenir de l'intelligence

Chapitre 19 — Michaël ne supprime pas l'intelligence

L'orientation michaélique ne consiste pas à abolir l'intellect humain, à revenir à une conscience antérieure à l'individualisation de la pensée, ni à restaurer une ancienne forme de révélation dans laquelle l'homme recevrait passivement les contenus spirituels.

Chez Rudolf Steiner, l'intelligence devait précisément **entrer dans l'individualité humaine**. Ce passage appartient à l'évolution elle-même. Michaël ne cherche donc pas à l'annuler, mais à accompagner sa transformation future.

Steiner écrit :

« Was als Intelligenz durch den ganzen Kosmos wirkt, [soll] später sich konzentrieren in der menschlichen Individualität. »

Ce qui agit comme intelligence dans tout le cosmos doit ensuite « se concentrer dans l'individualité humaine ».

L'avenir michaélique ne se situe donc pas avant l'intellect, mais **au-delà de son isolement**.

1. Aucun retour à une conscience pré-intellectuelle

L'histoire de l'intelligence décrite par Steiner suit une direction irréversible.

L'intelligence cosmique s'est détachée progressivement de son ancien mode d'existence pour entrer dans l'être humain. Steiner décrit explicitement le passage :

« von der Ablösung der Intellektualität von ihrem kosmischen Tun bis zur Eingliederung in die menschliche Natur »

de la séparation de l'intellectualité d'avec son activité cosmique jusqu'à son intégration dans la nature humaine.

Cette intégration constitue une étape de l'évolution.

Il ne s'agit donc pas de regretter un âge dans lequel les pensées étaient davantage reçues du monde spirituel.

L'intelligence devenue humaine ouvre la possibilité :

du jugement propre,

de l'autonomie,

de l'erreur,

mais aussi de la liberté.

Un retour pur et simple à une conscience pré-intellectuelle supprimerait précisément ce qui a été conquis.

Michaël accompagne l'intelligence là où elle est devenue humaine

Steiner décrit Michaël comme voulant maintenir en relation avec les êtres divino-spirituels **ce qui se développe maintenant comme intelligence au sein de l'humanité** :

« Michael möchte, was sich da innerhalb der Menschheit als Intelligenz entwickelt, fortdauernd im Zusammenhange mit den göttlich-geistigen Wesen erhalten. »

« Michaël veut maintenir continuellement en relation avec les êtres divino-spirituels ce qui se développe comme intelligence au sein de l'humanité. »

Le mouvement n'est donc pas :

intelligence humaine → suppression → retour à l'ancienne conscience.

Il est :

intelligence humaine → maintien de la liberté → nouvelle relation consciente au spirituel.

2. Ne pas renoncer au penser

La réponse au danger ahrimanien n'est pas l'abandon de la pensée.

Une telle réaction serait contradictoire.

Si Ahriman menace l'intelligence en l'isolant, la solution ne peut être de supprimer l'intelligence elle-même. Elle doit consister à **transformer son mode d'intégration dans l'être humain.**

Steiner oppose précisément Ahriman et Michaël non par la présence ou l'absence d'intellectualité, mais par leur manière respective de s'y rapporter.

Il écrit :

« Michael hat sich die Intellektualität aber nie angeeignet. Er verwaltet sie als göttlich-geistige Kraft. »

« Michaël ne s'est jamais approprié l'intellectualité. Il l'administre comme une force divino-spirituelle. »

Michaël n'est donc pas l'adversaire de l'intelligence.

Il représente une autre **orientation de l'intelligence.**

Le penser doit rester clair

La spiritualisation du penser ne signifie pas une dissolution de la logique dans l'émotion ou l'inspiration vague.

Steiner associe au contraire la voie moderne à une pensée consciente et libre.

L'enjeu consiste à conserver les conquêtes de l'intellect :

clarté,

précision,

cohérence,

individualité,

tout en dépassant son enfermement dans la seule activité abstraite.

La transformation michaélique n'est donc pas :

moins de pensée,

mais :

une pensée plus complètement humaine.

3. Spiritualiser l'intellect

Steiner décrit l'avenir de l'intelligence par une formule particulièrement nette :

« daß in Zukunft die Intellektualität durch die Herzen der Menschen ströme »

« qu'à l'avenir l'intellectualité passe à travers le cœur des hommes ».

Le mouvement futur n'est donc pas la disparition de l'intellectualité.

C'est son **passage à travers le cœur**.

Cette transformation ne doit pas être comprise comme un simple ajout d'émotion au raisonnement.

Le cœur désigne ici une intégration plus profonde de la pensée à la totalité de l'être.

L'intelligence ne doit plus rester une puissance séparée.

Elle doit devenir intérieurement reliée :

au sentiment,

à la volonté,

à l'amour,

au rapport au monde.

Une intellectualité redevenue vivante

Steiner oppose directement les deux orientations.

Chez Ahriman, l'intellectualité demeure :

« kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls »

une impulsion cosmique « froide, glaciale, dépourvue d'âme ».

Chez Michaël, au contraire, elle peut devenir :

« ein Ausdruck des Herzens, der Seele ebenso gut [...] wie des Kopfes »

« une expression du cœur et de l'âme aussi bien que de la tête ».

La spiritualisation de l'intellect consiste donc moins à lui ajouter un contenu religieux qu'à **modifier son mode d'existence dans l'homme**.

L'intelligence cesse d'être une force isolée.

Elle redevient une faculté portée par un être vivant.

4. Faire passer l'intelligence dans l'être humain entier

Steiner donne à cette transformation une formulation particulièrement précise.

Lorsque l'homme se rapproche de Michaël comme être libre, il est sur le chemin qui consiste à porter :

« die Kraft der Intellektualität in seinen "ganzen Menschen" »

« la force de l'intellectualité dans son homme tout entier ».

Cette phrase condense une grande partie de la mission michaélique.

L'intellect ne doit plus rester localisé dans une expérience abstraite de la tête.

Il doit pénétrer l'ensemble de l'être.

Steiner poursuit :

« er denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« il pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

Puis :

« der Wille [...] die Gedanken als Absichten »

la volonté reçoit les pensées comme intentions.

Trois dimensions sont ainsi réunies :

la tête pense ;

le cœur éprouve la qualité de la pensée ;

la volonté transforme cette pensée en intention.

L'intelligence cesse d'être une fonction isolée

Dans cette perspective, l'avenir de l'intelligence ne consiste pas à accroître indéfiniment ses performances abstraites.

Il consiste à réaliser une intégration.

Une pensée peut être extraordinairement brillante et néanmoins demeurer extérieure à celui qui la porte.

Une pensée pleinement humaine doit au contraire devenir :

connue,

éprouvée,

voulue,

assumée.

L'intellect devient alors une dimension de l'individualité entière plutôt qu'un mécanisme spécialisé fonctionnant en elle.

5. Pensée vivante, cœur et volonté

Le contraste avec Ahriman devient ici particulièrement clair.

Steiner écrit que, lorsque l'homme tombe dans la séduction ahrimaniennne :

« All sein Denken wird Erlebnis des Kopfes »

« toute sa pensée devient expérience de la tête ».

Cette pensée se sépare alors :

« vom Eigenherzerleben und eignem Willensleben »

de l'expérience propre du cœur et de la vie propre de la volonté.

L'orientation michaélique effectue exactement le mouvement inverse.

Elle ne détruit pas le penser cérébral.

Elle le réunit à ce dont il s'était séparé.

Le mouvement peut être exprimé ainsi :

pensée isolée

↓

intellectualité froide

↓

séparation du cœur

↓

séparation de la volonté

↓

automatisme

contre :

pensée consciente

↓

intégration au cœur

↓

appropriation par la volonté

↓

relation au monde

↓

action libre.

Une pensée vivante n'est pas une pensée moins rigoureuse

Il serait erroné d'opposer une « pensée vivante » à la logique.

Steiner attribue à Michaël précisément la capacité de maintenir l'intelligence en relation avec les grands rapports du cosmos sans introduire dans son contenu l'arbitraire subjectif.

Il écrit que, chez Michaël, être intérieurement relié au contenu intelligent signifie ne rien y introduire de :

« subjektiver Willkür, von Wunsch oder Begehren »

« arbitraire subjectif, souhait ou désir ».

La pensée michaélique n'est donc pas une pensée affective au sens d'une pensée déformée par les préférences personnelles.

Elle unit au contraire :

objectivité du contenu

et

participation de l'être humain entier.

C'est là une distinction essentielle.

Le cœur n'altère pas la vérité : il transforme le rapport à la vérité

Le cœur n'est pas appelé à décider qu'une proposition est vraie parce qu'elle plaît.

Il doit permettre que le contenu intelligible ne demeure pas extérieur à l'individu.

Le problème n'est donc pas la présence d'un sentiment, mais la qualité du rapport intérieur au vrai.

Chez Ahriman, la logique peut sembler parler « par elle-même », sans relation profonde avec ce que l'homme pense, dit ou fait.

Chez Michaël, le même intellect peut être porté par une relation chaleureuse et animée.

La différence réside dans **l'intégration**, non dans l'abandon de la logique.

Aucun conflit nécessaire entre intelligence et spiritualité

L'opposition fréquemment supposée entre rationalité et spiritualité n'a donc pas sa place dans cette conception.

Michaël représente précisément la possibilité de conserver l'intelligence moderne tout en la réaccordant au spirituel.

Steiner dit que Michaël veut continuer à maintenir en relation avec les êtres divino-spirituels l'intelligence qui se développe désormais au sein de l'humanité.

L'enjeu n'est donc pas :

croire au lieu de penser,

mais :

penser d'une manière capable de retrouver consciemment son rapport au cosmos.

La conquête intellectuelle doit être conservée

L'évolution a fait de l'homme un être capable d'exercer lui-même l'intelligence.

Cette conquête ne doit pas être sacrifiée.

La pensée libre,

le jugement individuel,

la logique,

la conscience réflexive

constituent désormais des éléments essentiels de l'être humain moderne.

La spiritualisation ne peut être authentique que si elle conserve ces acquisitions.

Un retour à une conscience dans laquelle l'individu ne serait plus véritablement auteur de son penser contredirait précisément l'évolution mitchaélique vers la liberté.

Le futur n'est pas pré-intellectuel mais post-unilatéralement intellectuel

La distinction peut être formulée de manière décisive.

Le passé était en partie **pré-individuellement intellectuel** : la pensée était encore vécue dans une relation plus immédiate au cosmos.

Le présent est marqué par l'**individualisation de l'intellect**.

L'avenir mitchaélique ne consiste pas à revenir au premier état.

Il vise une troisième forme :

une intelligence devenue individuelle, conservant sa liberté, mais retrouvant consciemment une relation avec la totalité humaine et cosmique.

Cette troisième forme n'est donc pas pré-intellectuelle.

Elle peut être qualifiée, dans une formulation interprétative, de **post-unilatéralement intellectuelle** : l'intellect demeure, mais cesse d'être la faculté isolée qui prétend représenter à elle seule toute la connaissance.

Une transformation particulièrement importante à l'époque de l'IA

Cette conception prend une portée nouvelle lorsque certaines opérations intellectuelles peuvent être externalisées.

Si les machines deviennent capables d'assumer toujours davantage de fonctions calculantes, classificatoires, linguistiques et logiques, deux réactions sont possibles.

La première consisterait à vouloir rivaliser indéfiniment avec la machine sur le seul terrain de la performance intellectuelle.

La seconde consisterait à reconnaître que l'évolution humaine pourrait demander précisément **d'intégrer l'intelligence à des dimensions que la seule performance fonctionnelle ne suffit pas à épuiser.**

Cette seconde proposition constitue une interprétation contemporaine.

Mais elle correspond exactement à la direction michaélique décrite par Steiner : porter l'intellectualité dans « l'homme tout entier ».

L'IA peut rendre plus visible la tâche michaélique

Le paradoxe devient alors saisissant.

L'IA mécanise certaines opérations de l'intellect.

Elle peut donc rendre plus évidente la différence entre :

avoir une intelligence fonctionnelle

et

être un sujet humain qui pense, ressent, veut et agit librement.

Dans cette perspective, la réponse michaélique à l'IA ne serait ni la peur de l'intelligence ni la glorification de l'intellect artificialisé.

Elle serait l'approfondissement de ce qui rend l'intelligence pleinement humaine.

L'avenir de l'intelligence

Le mouvement général peut être résumé ainsi :

intelligence cosmique



intelligence reçue



intelligence individualisée



pensée autonome



risque d'isolement intellectuel



objectivation et mécanisation possibles



nécessité d'une transformation



intelligence portée dans l'homme entier



pensée, cœur et volonté réunifiés.

Michaël ne supprime donc pas l'intelligence.

Il ne demande pas de renoncer aux conquêtes de la pensée moderne.

Il représente, dans la conception de Steiner, la possibilité de **faire franchir à l'intelligence une nouvelle étape.**

Cette étape conserve la clarté intellectuelle, mais lui redonne chaleur.

Elle conserve l'individualité, mais la relie au cosmos.

Elle conserve la pensée, mais la réunit au cœur.

Elle conserve l'autonomie, mais l'engage dans la volonté.

Steiner résume cette orientation par l'image décisive d'une intellectualité qui, dans l'avenir, doit :

« durch die Herzen der Menschen ströme »

« passer à travers le cœur des hommes ».

L'avenir michaélique n'est donc pas celui d'une humanité devenue moins intelligente. Il est celui d'une humanité pour laquelle **l'intelligence cesse d'être une faculté séparée pour devenir une force consciente de l'être humain entier.**

Partie VII — Michaël et l'avenir de l'intelligence

Chapitre 20 — De l'intelligence personnelle à l'intelligence universelle librement retrouvée

L'individualisation de l'intelligence constitue, chez Rudolf Steiner, une étape indispensable. L'homme devait devenir capable de penser par lui-même, de former ses propres jugements et d'exercer l'intelligence à partir de son individualité.

Mais cette individualisation n'est pas le terme ultime du processus.

Elle ouvre une possibilité plus haute : **retrouver l'universel sans perdre la liberté acquise.**

Le mouvement michaélique ne consiste donc ni à revenir à l'ancienne intelligence cosmique reçue passivement, ni à enfermer l'intelligence dans une propriété purement personnelle. Il vise une troisième forme : une intelligence devenue individuelle, mais capable de reconnaître librement ce qui vaut universellement.

1. L'individualisation était nécessaire

Steiner insiste sur le fait que l'intelligence devait accomplir un chemin qui la conduise jusqu'à l'homme.

Dans la GA 237, il explique que Michaël ne pouvait retrouver l'intelligence qu'après qu'elle eut accompli ce parcours nécessaire :

« damit die Menschen zur Intelligenz und zur Freiheit kommen »

« afin que les hommes parviennent à l'intelligence et à la liberté ».

L'individualisation de l'intellect n'est donc pas un accident.

Elle appartient au chemin vers la liberté.

Tant que l'intelligence restait essentiellement cosmique et reçue, l'homme ne pouvait pas encore en être pleinement l'auteur.

Il fallait que l'intelligence devienne :

personnelle,

intérieure,

appropriable,

susceptible d'être exercée par chaque individualité.

Cette conquête permet à l'homme de dire non plus seulement :

« une pensée m'est donnée »,

mais :

« cette pensée est saisie, examinée et reconnue par mon propre jugement ».

L'autonomie a un prix

Mais l'individualisation implique aussi un risque.

Une intelligence devenue personnelle peut être confondue avec une propriété privée.

L'homme peut alors croire que sa pensée est vraie parce qu'elle est la sienne.

L'autonomie peut dégénérer en enfermement.

Steiner décrit précisément cette tentation lorsqu'il dit que l'homme peut être porté à rendre l'intelligence personnelle :

« nach dem Musterbilde des Ahriman »

« selon le modèle d'Ahriman ».

La personnalisation de l'intelligence fut nécessaire.

Son absolutisation ne l'est pas.

2. L'individualisme intellectuel n'est pas le terme

Steiner oppose ici fortement Michaël et Ahriman.

Pour Ahriman, l'intelligence doit être entièrement saisie dans la personnalité.

Steiner décrit Ahriman comme considérant comme insensé tout ce qui ne porte pas l'intelligence :

« in voller persönlicher Individualität »

« dans une pleine individualité personnelle ».

Michaël adopte une orientation radicalement différente.

Steiner écrit :

« Michael kommt es auf das Persönliche der Intelligenz gar nicht an »

« Pour Michaël, ce qui est personnel dans l'intelligence n'est pas l'essentiel. »

Cela ne signifie pas que Michaël supprimerait l'individualité.

Cela signifie que l'individualité ne doit pas transformer l'intelligence en possession close.

Le penser devient personnel dans son exercice, mais il n'a pas vocation à devenir **privé dans sa vérité**.

L'intelligence n'appartient pas à l'ego

Cette distinction est décisive.

Une pensée peut être personnellement accomplie tout en portant un contenu universel.

La logique en donne un exemple élémentaire.

Steiner remarque que personne ne peut véritablement posséder une logique uniquement pour lui-même :

« wir können nicht gescheit nur für uns sein »

« nous ne pouvons pas être intelligents seulement pour nous-mêmes ».

Si une démonstration logique doit pouvoir être comprise par un autre homme, elle suppose précisément quelque chose qui dépasse l'individualité particulière.

Steiner poursuit :

« für ihn dieselbe Logik gilt, und für den dritten wieder dieselbe Logik »

« pour lui vaut la même logique, et pour le troisième également la même logique ».

Le penser individuel peut donc conduire à un contenu qui n'est pas simplement individuel.

3. L'intelligence peut retrouver une dimension universelle

Steiner caractérise Michaël comme administrateur de ce qu'il appelle :

« die Pan-Intelligenz »

la « Pan-Intelligence », l'intelligence universelle.

Et il précise que Michaël veut désormais administrer l'intelligence devenue humaine :

« als etwas gemeinsam Menschliches »

« comme quelque chose de communément humain »,

et :

« als die allgemeine Intelligenz »

« comme l'intelligence générale ».

Cette formulation est essentielle pour comprendre le sens michaélique de l'intelligence.

L'universel ne doit pas disparaître lorsque l'intelligence devient individuelle.

Il doit être **retrouvé depuis l'individualité**.

Une intelligence commune sans uniformité

L'intelligence universelle ne signifie pas que tous doivent penser exactement la même chose.

Elle signifie que la pensée peut atteindre des contenus qui ne dépendent pas arbitrairement de l'ego particulier.

Deux individus restent différents.

Leurs expériences diffèrent.

Leurs intuitions peuvent différer.

Mais ils peuvent se rencontrer dans un monde intelligible commun.

La distinction pourrait être formulée ainsi :

individualité de l'acte de penser

et

universalité possible du contenu pensé.

L'intelligence michaélique ne dissout donc pas les individus dans une conscience collective.

Elle permet au contraire à des individus libres de **se rencontrer dans l'universel sans cesser d'être eux-mêmes.**

4. Non plus reçue passivement, mais reconnue librement

Cette nouvelle universalité diffère profondément de l'ancienne intelligence cosmique.

Dans les formes anciennes de conscience évoquées par Steiner, l'homme ne possédait pas encore une intelligence pleinement personnelle. Il recevait davantage les pensées comme quelque chose venant du cosmos.

Steiner rappelle d'ailleurs, à propos de conceptions médiévales héritées de l'ancienne intelligence cosmique, qu'Averroès enseignait une intelligence générale dont un rayon descendait dans chaque homme avant de retourner ensuite au réservoir universel.

Ce modèle ne correspond plus à l'étape moderne.

L'homme devait acquérir une véritable intelligence propre.

Le retour à l'universel ne peut donc être un retour en arrière

Une fois l'intelligence entrée dans l'individualité, Michaël ne peut plus agir comme auparavant.

Steiner affirme explicitement :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

« Michaël ne peut contraindre les hommes à rien. »

Et il explique pourquoi :

« die Intelligenz ganz in den Bereich der menschlichen Individualität getreten ist »

« l'intelligence est entièrement entrée dans le domaine de l'individualité humaine ».

Dès lors, l'universel ne peut plus être imposé.

Il doit être **reconnu.**

De la révélation à la reconnaissance

La transformation peut être formulée ainsi :

ancienne forme :

universel cosmique

↓

pensée reçue

↓

homme participant à une intelligence qui le dépasse.

forme moderne :

intelligence individualisée

↓

activité personnelle de pensée

↓

possibilité de reconnaître librement l'universel.

Le second chemin est plus difficile.

Il permet l'erreur.

Il permet le refus.

Mais c'est précisément cette ouverture qui rend possible une relation libre à la vérité.

L'universel n'agit plus comme puissance contraignante.

Il devient quelque chose que l'individualité doit **saisir par son propre acte**.

5. Le sens possible d'une intelligence michaélique

Une intelligence michaélique peut donc être comprise comme une intelligence réunissant quatre caractères qui, auparavant, paraissaient difficiles à concilier :

individuelle dans son exercice ;

libre dans son rapport au contenu ;

universelle dans ce qu'elle peut reconnaître ;

reliée au cœur et à la volonté dans son accomplissement humain.

Elle n'est ni intelligence collective imposée, ni subjectivisme individuel.

Elle représente une relation nouvelle entre individualité et universalité.

Michaël ne reprend pas l'intelligence à l'homme

Ce point mérite d'être souligné.

Lorsque Steiner parle du retour de Michaël vers l'intelligence devenue terrestre, il n'indique pas que celle-ci doive quitter l'homme.

Au contraire, Michaël doit retrouver :

« die Intelligenz, die aber jetzt innerhalb der Menschheit wirkt »

« l'intelligence qui agit maintenant au sein de l'humanité ».

L'intelligence reste humaine.

La tâche consiste à la réunir à nouveau à l'orientation michaélique.

Steiner parle expressément de la nécessité :

« damit die Intelligenz wiederum mit der Michael-Wesenheit vereinigt werde »

« afin que l'intelligence soit de nouveau réunie à l'entité de Michaël ».

Le mot décisif est ici **réunie**, non retirée.

Une réconciliation après la séparation

L'histoire de l'intelligence peut donc être comprise comme un mouvement en trois temps.

D'abord :

unité cosmique sans pleine autonomie humaine.

Puis :

séparation et individualisation permettant la liberté.

Enfin :

réunion libre après la séparation.

Cette troisième étape diffère radicalement de la première.

Dans la première, l'homme appartient encore largement à l'intelligence cosmique.

Dans la troisième, il a traversé l'individualisation.

Il peut alors se relier à l'universel **sans perdre son centre propre**.

Liberté et universalité ne sont plus contradictoires

L'une des conséquences les plus importantes est que liberté et universalité ne doivent pas être opposées.

Une conception superficielle de la liberté pourrait conduire à penser :

être libre = penser uniquement selon soi-même.

Mais une telle liberté risquerait de devenir arbitraire.

La liberté plus profonde consiste à pouvoir reconnaître par soi-même une vérité qui ne dépend pas de soi.

La pensée reste libre parce qu'aucune autorité extérieure ne la contraint.

Mais elle n'est pas arbitraire parce qu'elle cherche à se conformer à ce qui est réellement reconnu.

C'est ici que l'intelligence personnelle devient capable de retrouver l'universel.

Une universalité qui doit descendre jusque dans le sentiment

Steiner ajoute une indication importante :

« es ist eben die Eigentümlichkeit dieses Michael-Zeitalters, daß das durchaus auch in das Fühlen gehen muß »

la particularité de l'époque de Michaël est que cette compréhension doit aussi pénétrer dans le sentiment.

L'universalité ne doit donc pas demeurer abstraite.

Elle doit devenir intérieurement vécue.

La reconnaissance que l'intelligence n'est pas une propriété purement privée doit atteindre le sentiment lui-même.

L'autre homme n'est alors plus seulement celui dont l'opinion rivalise avec la sienne.

Il devient un autre centre individuel capable de participer au même monde intelligible.

Une intelligence commune qui ne produit pas la conformité

Cette distinction est particulièrement importante à l'époque des systèmes collectifs et de l'intelligence artificielle.

Une intelligence commune ne doit pas être confondue avec :

la moyenne des opinions,

la conformité sociale,

le consensus automatique,

la réponse statistiquement dominante.

L'universalité michaélique ne résulte pas du nombre de personnes qui pensent une chose.

Elle ne signifie pas que le collectif possède automatiquement raison contre l'individu.

Elle désigne une dimension du vrai susceptible d'être **librement reconnue par des individualités différentes**.

L'IA rend cette distinction encore plus nécessaire

L'intelligence artificielle peut produire une forme impressionnante d'intelligence agrégée.

Elle s'appuie sur une immense quantité de productions humaines et peut faire apparaître des régularités collectives.

Mais cette mise en commun technique ne constitue pas automatiquement l'« intelligence universelle » au sens michaélique.

Elle peut refléter :

des connaissances,

des conventions,

des erreurs,

des biais,

des contradictions,

des tendances majoritaires.

L'intelligence commune au sens statistique et l'intelligence universelle au sens spirituel ne doivent donc pas être confondues.

Cette distinction est contemporaine et ne se trouve pas explicitement formulée par Steiner.

L'universel ne dispense jamais du jugement individuel

Même lorsqu'une intelligence extérieure rassemble une quantité immense de connaissances, l'individu demeure responsable de l'acte par lequel il reconnaît quelque chose comme vrai.

L'universel ne doit pas revenir sous la forme :

« le système sait, donc il faut accepter ».

Ce serait restaurer une autorité intellectuelle extérieure au moment même où l'évolution avait rendu possible le jugement personnel.

L'orientation michaélique demande exactement le contraire :

le contenu universel doit être rencontré depuis la liberté individuelle.

De l'intelligence privée à l'intelligence partagée

Le développement peut être représenté ainsi :

intelligence cosmique universelle

↓

intelligence reçue

↓

individualisation

↓

intelligence personnelle

↓

risque d'appropriation égoïque

↓

reconnaissance que la vérité n'est pas une propriété privée



intelligence universelle librement retrouvée.

La dernière étape ne supprime aucune des conquêtes intermédiaires.

Elle conserve :

l'individualité,

l'autonomie,

la liberté,

le jugement personnel.

Mais elle dépasse l'illusion selon laquelle l'intelligence devrait appartenir exclusivement à l'ego.

Le paradoxe michaélique

Le paradoxe peut être formulé de manière particulièrement simple :

il fallait que l'intelligence devienne mienne pour que je puisse librement découvrir qu'elle ne m'appartient pas exclusivement.

Avant l'individualisation, l'universel était reçu sans liberté complète.

Après l'individualisation, l'universel peut être retrouvé par un acte conscient.

Ainsi, la première universalité était donnée.

La seconde doit être conquise.

Une nouvelle relation au cosmos

Steiner décrit finalement le but comme une réunion de l'intelligence avec Michaël, mais cette réunion se produit désormais à l'intérieur d'une humanité qui a acquis intelligence et liberté.

Il ne s'agit donc pas d'une dissolution de l'homme dans le cosmos.

Il s'agit d'une **relation consciente entre l'individualité humaine et une intelligence qui dépasse sa particularité.**

Cette relation peut être appelée, par synthèse, intelligence michaélique.

Le sens d'une intelligence michaélique

Une intelligence michaélique n'est donc pas une intelligence moins personnelle au sens où l'individu disparaîtrait.

Elle est personnelle sans être possessive.

Individuelle sans être arbitraire.

Universelle sans être collective au sens de conformité.

Spirituelle sans renoncer à la rigueur.

Libre sans se couper du vrai.

Steiner résume l'orientation de Michaël par la volonté d'administrer l'intelligence désormais humaine :

« als etwas gemeinsam Menschliches »

comme « quelque chose de communément humain ».

L'avenir de l'intelligence ne consisterait donc ni à retourner à l'ancienne intelligence cosmique reçue, ni à perfectionner indéfiniment une intelligence personnelle enfermée sur elle-même.

Il consisterait à accomplir un mouvement plus difficile : **devenir pleinement individuel afin de pouvoir librement retrouver l'universel.**

C'est peut-être là le cœur de la transformation michaélique : l'intelligence n'est plus donnée du cosmos à l'homme, ni possédée par l'homme contre le cosmos ; elle devient **le lieu d'une rencontre libre entre l'individualité devenue autonome et un ordre intelligible qu'elle peut désormais reconnaître consciemment.**

Partie VII — Michaël et l'avenir de l'intelligence

Chapitre 21 — Le chemin michaélique face à l'automatisme

Le chemin michaélique ne consiste pas à lutter contre l'intelligence, mais contre sa transformation en **automatisme**. Rudolf Steiner oppose précisément une intelligence qui pénètre l'être humain tout entier à une intellectualité qui se détache du cœur et de la volonté jusqu'à devenir une force fonctionnant presque par elle-même.

Il décrit le danger ahrimanien comme un entraînement de l'homme :

« wie in einen geistigen Automatismus, in dem er ein Glied ist, nicht mehr er selbst »

« comme dans un automatisme spirituel où il devient un maillon et n'est plus lui-même ».

Face à ce danger, le chemin michaélique peut être compris comme une reconquête permanente de la **présence consciente dans le penser, le sentir et le vouloir**. L'enjeu n'est pas seulement de disposer d'intelligence, mais de demeurer intérieurement présent à ce que cette intelligence accomplit.

1. Penser consciemment

La première exigence est celle d'un penser réellement exercé.

Steiner insiste avec une particulière vigueur sur la nécessité de développer :

« une pensée claire et précise »

et de :

« penser le plus exactement possible ».

Il ne s'agit donc pas de combattre Ahriman par l'imprécision, l'irrationalité ou la méfiance envers la logique.

La protection réside au contraire dans une **activité pensante plus consciente**.

Steiner met même en garde contre les expressions toutes faites, parce qu'un mot repris par simple habitude peut créer momentanément un « vide dans la pensée ».

L'automatisme commence donc à une échelle extrêmement fine.

Une expression peut être correcte.

Une formule peut être courante.

Une conclusion peut être socialement admise.

Mais si elle n'est plus intérieurement pensée, l'individu commence déjà à se retirer de son propre acte intellectuel.

Une pensée reçue doit redevenir une pensée accomplie

Cette exigence prend une importance particulière lorsqu'une intelligence extérieure peut produire immédiatement des formulations élaborées.

Une pensée proposée par un livre, un professeur, une institution ou un système technique n'est pas nécessairement contraire à la liberté.

Elle le devient potentiellement lorsque l'individu **cesse d'en refaire intérieurement le chemin.**

Le mouvement michaélique demande donc :

recevoir

↓

examiner

↓

comprendre

↓

reformuler intérieurement

↓

juger.

L'automatisme suit le mouvement inverse :

recevoir

↓

adopter

↓

répéter.

La différence ne porte pas d'abord sur l'origine du contenu, mais sur **l'activité de celui qui le reçoit.**

2. Refuser la passivité intellectuelle

La passivité intellectuelle ne signifie pas seulement absence de réflexion.

Elle peut prendre une forme beaucoup plus subtile : disposer d'un grand nombre de pensées sans les avoir réellement produites ou vérifiées intérieurement.

Steiner affirme dans la GA 254 que l'homme doit apprendre à employer son entendement :

« de façon individuelle, vraiment individuelle »

et :

« ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

La formule est particulièrement forte.

La vigilance intellectuelle ne consiste pas seulement à surveiller les erreurs extérieures. Elle consiste à maintenir **une présence de l'individualité dans son propre penser**.

L'automatisme commence lorsque le jugement dort

Une pensée peut continuer à circuler alors que l'activité personnelle a cessé.

Des mots peuvent être répétés.

Des arguments peuvent être repris.

Des procédures peuvent être exécutées.

Des décisions peuvent même être appliquées.

Le système intellectuel fonctionne, mais l'individu n'en constitue plus véritablement le centre conscient.

C'est précisément ce qui rapproche la passivité intellectuelle de l'« automatisme spirituel » décrit par Steiner.

L'homme devient :

« ein Glied [...] nicht mehr er selbst »

« un maillon [...] et non plus lui-même ».

Le chemin michaélique exige donc de **rester soi-même au sein de l'activité intellectuelle**.

3. Relier pensée et responsabilité

Penser consciemment ne suffit pas encore.

La pensée doit également être reliée à la responsabilité de celui qui agit.

Chez Steiner, l'intelligence intégrée à l'homme entier ne reste pas dans la tête. Elle descend jusqu'à la volonté.

Dans la GA 26, il écrit :

« der Wille strahlt des Menschen Wesen aus, indem er die Gedanken als Absichten in sich strömen hat »

la volonté exprime l'être de l'homme en laissant les pensées devenir en elle des intentions.

La pensée devient alors motif d'action.

Et l'action engage l'individualité.

Une décision n'est humaine que lorsqu'elle est assumée

Une distinction devient ici essentielle.

Un système peut proposer une décision.

Une procédure peut indiquer une conduite.

Une organisation peut définir une règle.

Une intelligence artificielle peut recommander l'option jugée optimale.

Mais l'acte humain commence réellement lorsque l'individu demande :

pourquoi cette décision doit-elle être prise ?

est-elle reconnue comme juste ?

ses conséquences sont-elles assumées ?

le motif peut-il être intérieurement approuvé ?

Le passage du raisonnement à la responsabilité ne peut pas être simplement remplacé par la production d'une recommandation extérieure.

L'intelligence sans responsabilité tend vers l'automatisme

L'automatisme permet précisément de séparer l'acte de son auteur.

La procédure décide.

Le règlement impose.

L'algorithme recommande.

Le sujet exécute.

La responsabilité devient diffuse.

Le chemin michaélique effectue le mouvement inverse :

pensée
↓
appropriation intérieure
↓
motif conscient
↓
volonté
↓
acte assumé.

La responsabilité devient alors l'une des formes concrètes par lesquelles l'intelligence reste reliée à l'individualité.

4. Relier connaissance et amour

La transformation michaélique ne se limite cependant pas à l'union de la pensée et de la volonté.

Steiner introduit explicitement une troisième dimension : **le cœur**.

Il écrit que l'homme proche de Michaël :

« denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

Le cœur n'est donc pas appelé à remplacer le discernement.

Il doit participer à la manière dont la vérité devient humaine.

La connaissance doit devenir relation

Chez Ahriman, l'intellectualité peut être parfaitement logique tout en restant coupée du cœur.

Steiner la décrit comme une force :

« die mit Herz und Seele nichts zu tun hat »

« qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme ».

Il parle alors d'une logique qui semble parler par elle-même, sans lien intérieur véritable avec ce que l'homme pense, dit et fait.

À l'opposé, Michaël maintient l'intellectualité dans une relation :

« warm-innig, seelenvoll »

chaleureuse, intérieure et animée.

La différence n'est donc pas entre vérité et amour.

Elle est entre :

une vérité abstraitement possédée

et

une vérité intérieurement reliée à l'être et au monde.

L'amour ne signifie pas sentimentaliser la connaissance

Cette relation au cœur ne doit pas être comprise comme une licence donnée au sentiment subjectif.

Steiner insiste au contraire sur la nécessité de ne pas introduire dans le contenu intelligent :

« subjektiver Willkür, von Wunsch oder Begehren »

« arbitraire subjectif, souhait ou désir ».

La connaissance michaélique doit donc réunir deux exigences :

objectivité du contenu

et

participation chaleureuse de l'être humain.

L'amour ne remplace pas la vérité.

Il empêche la vérité de devenir une possession froide, séparée du monde auquel elle se rapporte.

De connaître quelque chose à aimer le réel

Steiner relie explicitement l'orientation michaélique à l'amour de l'action.

Il écrit :

« wenn ihm Freiheit wird reine Liebe zur auszuführenden Handlung, dann hat er die Möglichkeit, sich Michael zu nahen »

lorsque la liberté devient « pur amour de l'action à accomplir », l'homme peut se rapprocher de Michaël.

La connaissance ne trouve donc pas son accomplissement ultime dans la seule possession intellectuelle.

Elle doit devenir une relation consciente au monde et finalement une capacité d'agir par amour plutôt que par automatisme.

5. Faire de la technique un instrument plutôt qu'une puissance directrice

Cette conception fournit un critère particulièrement important pour le rapport à la technique.

La technique devient problématique lorsque l'homme s'intègre à son fonctionnement comme un simple élément.

Steiner décrit ailleurs la civilisation technique moderne comme susceptible de placer l'être humain :

« wie ein Glied einer Maschine »

« comme un membre, un élément d'une machine ».

La direction doit donc être inversée.

La technique doit s'inscrire dans un projet humain.

Elle ne doit pas définir elle-même ce que l'homme doit devenir.

L'instrument reçoit sa finalité de l'homme

Une machine ne devrait pas déterminer la finalité de l'existence humaine.

Elle peut fournir :

un moyen,

une puissance,

une vitesse,

un traitement,

une information.

Mais la question :

« à quoi cela doit-il servir ? »

ne peut être simplement confondue avec :

« qu'est-il techniquement possible de faire ? »

Le chemin michaélique demande que le moyen reste subordonné à une finalité assumée.

Le rapport juste à l'intelligence artificielle

Dans le cas de l'IA, la distinction peut être formulée de manière particulièrement claire.

Usage instrumental :

l'IA recherche ;
l'homme vérifie.

L'IA compare ;
l'homme juge.

L'IA propose ;
l'homme choisit.

L'IA formule ;
l'homme assume.

L'IA automatise ;
l'homme détermine la finalité.

Usage directeur :

l'IA propose ;
l'homme suit.

L'IA recommande ;
l'homme exécute.

L'IA hiérarchise ;
l'homme adopte cette hiérarchie.

L'IA produit le raisonnement ;
l'homme en devient le porte-parole.

La différence réside dans la conservation ou la perte du **centre humain de décision**.

La technique ne doit pas imposer son anthropologie

Steiner avait formulé un principe très net à propos des machines :

« ce qui importe n'est pas la machine, mais l'être humain »

et :

« toute la mécanisation doit pouvoir s'adapter à l'être humain ».

Cette proposition peut être étendue, de manière interprétative, aux systèmes d'intelligence artificielle.

La question ne devrait pas seulement être :

comment adapter l'homme à un monde gouverné par l'IA ?

mais :

comment adapter l'IA à ce que l'homme veut devenir ?

Cette inversion est décisive.

Elle replace la technique dans sa position d'instrument.

Le danger de l'efficacité autojustifiée

Une technique puissante possède toujours la tentation implicite de faire de sa propre efficacité un argument.

Parce qu'une opération est possible, elle paraît devoir être accomplie.

Parce qu'un processus est optimisable, il paraît devoir être optimisé.

Parce qu'une décision est calculable, elle paraît devoir être automatisée.

Le chemin michaélique exige au contraire de maintenir ouverte la question de la finalité.

L'efficacité ne décide pas du sens.

La puissance ne décide pas de l'usage.

Le calcul ne décide pas de la valeur.

La technique ne décide pas de l'homme.

La liberté comme présence

L'opposition entre Michaël et automatisme peut finalement être comprise moins comme une opposition entre deux technologies que comme une opposition entre deux états de l'homme.

Dans l'automatisme :

le processus fonctionne, mais le sujet se retire.

Dans la liberté :

le sujet demeure présent au processus qu'il accomplit.

Cette présence implique :

penser consciemment,

ressentir la portée de ce qui est pensé,

transformer la pensée en intention,

assumer la décision,

agir en relation avec le monde.

Un chemin de réintégration

La dynamique michaélique peut ainsi être représentée :

intellectualité isolée

↓

prise de conscience

↓

penser actif et précis

↓

intégration au cœur

↓

transformation en volonté

↓

responsabilité

↓

action libre.

Elle s'oppose à la dynamique ahrimanienne :

intellectualité isolée

↓

procédure

↓

automatisme

↓

délégation

↓

exécution

↓

perte progressive du sujet.

La réponse michaélique n'est pas de supprimer l'automatisation

Ce point doit rester particulièrement clair.

Tout automatisme technique n'est pas nécessairement un mal.

Automatiser une opération répétitive peut précisément libérer l'homme.

Le problème apparaît lorsque l'automatisation des moyens devient **automatisation du jugement**.

La machine peut exécuter.

Elle peut assister.

Elle peut calculer.

Elle peut rechercher.

Mais plus ces fonctions sont transférées à l'extérieur, plus l'individu doit renforcer ce qui ne devrait pas être abandonné :

la compréhension,

le discernement,

la finalité,

la responsabilité.

De l'extériorisation à une intensification de la conscience

L'intelligence artificielle peut ainsi produire deux effets opposés.

Elle peut rendre l'homme plus passif parce qu'elle lui fournit des réponses sans effort.

Mais elle peut aussi l'obliger à devenir **plus conscient de l'acte de penser lui-même**.

Plus les opérations intellectuelles deviennent faciles à externaliser, plus il devient nécessaire de distinguer :

produire une réponse

de

juger une réponse.

construire un raisonnement

de

comprendre un raisonnement.

indiquer une conduite

de

assumer une conduite.

L'IA rend donc encore plus visible la tâche michaélique.

Ce que Steiner affirme et ce que l'IA permet d'interpréter

Steiner affirme explicitement que l'homme doit développer une pensée claire et précise, manier individuellement son entendement, ne jamais le laisser sans surveillance, porter l'intellectualité dans « l'homme tout entier » et relier pensée, cœur et volonté.

Il affirme également que l'intelligence ahrimannienne peut devenir froide, séparée du cœur et de l'âme, jusqu'à entraîner l'homme dans un « automatisme spirituel ».

L'application à l'intelligence artificielle constitue une interprétation contemporaine : l'IA devient compatible avec une orientation michaélique lorsqu'elle reste **une médiation placée sous le jugement, la responsabilité et la finalité de l'individualité humaine**.

Le principe directeur

Le chemin michaélique face à l'automatisme peut finalement être condensé en une exigence :

plus l'environnement devient capable de fonctionner automatiquement, plus l'homme doit devenir consciemment présent à ce qu'il pense, veut et accomplit.

La réponse à une civilisation de plus en plus automatisée n'est donc pas nécessairement une humanité moins technique.

Elle est une humanité **plus consciente**.

La machine peut accomplir ce qui doit fonctionner.

Mais l'homme doit conserver ce qui ne peut devenir libre qu'en restant sien :

le jugement, la responsabilité, le sens et l'amour qui orientent l'action.

Partie VIII — La véritable question posée par l'IA

Chapitre 22 — Que reste-t-il de l'homme lorsque l'intellect devient reproductible ?

L'intelligence artificielle oblige à repenser une question que la modernité avait souvent laissée dans l'ombre : **qu'est-ce qui, dans l'homme, appartient réellement à l'intelligence, et qu'est-ce qui dépasse l'intellect au sens fonctionnel ?**

Tant que certaines opérations ne pouvaient être réalisées que par un être humain, il était facile de les prendre pour des marques suffisantes de son humanité.

Calculer.

Mémoriser.

Classer.

Associer.

Produire du langage.

Construire un raisonnement.

Mais lorsque des systèmes techniques deviennent capables de reproduire une partie de ces opérations, l'identité entre **intelligence fonctionnelle** et **être humain** cesse d'aller de soi.

L'IA ne résout pas cette question. Elle la rend seulement impossible à éviter.

Dans la perspective de Rudolf Steiner, cette crise peut devenir particulièrement féconde, car l'homme n'y est jamais réduit à l'intellect seul. La pensée elle-même n'est pleinement humaine que lorsqu'elle est vécue comme activité consciente, reliée au sentiment, à la volonté et à l'individualité morale.

1. L'IA comme mise à l'épreuve de notre définition de l'intelligence

Une grande partie du trouble provoqué par l'intelligence artificielle vient peut-être d'une définition trop étroite de l'intelligence humaine.

Si être intelligent signifie uniquement :

traiter des informations,

détecter des relations,

formuler des phrases,

résoudre des problèmes,

produire des conclusions,

alors la progression des systèmes artificiels semble réduire progressivement la différence entre l'homme et la machine.

Mais cette définition de l'intelligence est déjà une interprétation particulière de l'être humain.

Elle prend pour totalité ce qui pourrait n'être qu'un ensemble de fonctions.

Steiner insiste précisément sur le fait qu'une connaissance confinée au seul intellect ne saisit pas encore la totalité humaine. Dans la GA 333, il reproche à la connaissance moderne de rester :

« dans la tête »

et de se cantonner :

« au simple intellect ».

Il oppose à cette situation une connaissance capable de saisir :

« la totalité de l'humain »

et de pénétrer également le sentiment et la volonté.

La question posée par l'IA devient donc moins :

la machine peut-elle reproduire l'intelligence humaine ?

que :

quelle définition de l'intelligence humaine est effectivement reproduite ?

L'IA peut reproduire ce que l'homme avait déjà abstrait de lui-même

L'intelligence artificielle travaille précisément avec ce qui peut être objectivé :

des signes,

des relations,

des régularités,

des données,

des structures,

des probabilités.

Elle révèle ainsi avec une force particulière la dimension objectivable de l'intellect.

Mais ce qui peut être objectivé n'est pas nécessairement la totalité de l'être humain.

L'IA pourrait donc être comprise comme une mise à l'épreuve de l'anthropologie moderne : si l'homme s'était défini presque exclusivement par certaines performances intellectuelles, la machine vient aujourd'hui contester cette définition de l'intérieur.

2. Pensée conceptuelle et conscience

Une distinction essentielle doit être introduite entre **produire un contenu intellectuel** et **être consciemment présent à l'activité qui le produit**.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner accorde à l'activité pensante un statut très particulier.

Il écrit :

« nur in der Betätigung des Denkens [weiß] das "Ich" bis in alle Verzweigungen der Tätigkeit sich mit dem Tätigen als ein Wesen »

dans l'activité du penser, le Moi se sait uni à ce qui agit jusque dans toutes les ramifications de cette activité.

Il introduit ensuite une distinction particulièrement importante :

« Man sollte nur nicht verwechseln: “Gedankenbilder haben” und Gedanken durch das Denken verarbeiten. »

« Il ne faut pas confondre avoir des images de pensée et élaborer les pensées par le penser. »

Cette remarque permet de distinguer le **contenu produit** de l'**activité consciente de penser**.

Avoir des pensées n'est pas encore penser

Cette distinction devient centrale face à l'IA.

Un système peut produire un contenu ayant la forme extérieure d'une pensée.

Une conclusion peut être structurée.

Une démonstration peut être cohérente.

Une phrase peut avoir du sens pour celui qui la lit.

Mais la présence du contenu ne suffit pas à établir la présence d'un Moi se sachant lui-même actif dans ce processus.

Steiner va même jusqu'à écrire :

« das wirkliche Denken muß immer gewollt sein »

« le penser réel doit toujours être voulu ».

La pensée, dans cette conception, n'est donc pas seulement résultat.

Elle est **activité vécue et voulue**.

Le problème de la conscience ne peut être évacué par la performance

Une intelligence artificielle peut fournir une réponse plus pertinente qu'un être humain dans certaines situations.

Mais cette supériorité fonctionnelle ne permet pas, à elle seule, d'identifier :

performance intellectuelle

et

conscience du penser.

Le passage de l'un à l'autre exige un argument supplémentaire.

Les textes de Steiner ne constituent évidemment pas une théorie scientifique contemporaine de la conscience artificielle. Ils permettent cependant d'établir que, dans son anthropologie, **la pensée humaine ne se définit pas seulement par ses productions extérieures, mais aussi par le rapport du Moi à sa propre activité.**

3. Intelligence et sentiment

La pensée humaine entière ne reste pas isolée du sentiment.

Steiner critique précisément une connaissance qui reste dans la tête et affirme que la connaissance véritable doit également :

« abreuver le sentiment et la volonté ».

Dans la GA 26, cette articulation devient encore plus explicite.

L'homme qui porte l'intellectualité dans son être entier :

« denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

Le sentiment ne représente donc pas un supplément accidentel de l'intelligence.

Il participe à la manière dont le contenu pensé est vécu.

Comprendre une proposition et éprouver sa portée ne sont pas identiques

Une proposition peut être intellectuellement comprise sans que sa portée humaine soit ressentie.

Une décision peut être logiquement justifiée sans que l'on éprouve ce qu'elle signifie pour ceux qu'elle concerne.

Une situation peut être analysée sans être intérieurement rencontrée.

Cette distinction devient importante lorsqu'un système artificiel peut fournir une excellente analyse.

L'analyse peut être valable.

Mais il reste encore à savoir ce que signifie **vivre la réalité analysée**.

Dans la perspective de Steiner, l'intelligence humaine complète ne se réduit donc pas à l'exactitude de la représentation ; elle implique également une participation de la vie du sentiment.

La froideur intellectuelle comme séparation

Steiner caractérise précisément l'intellectualité ahrimaniennne par sa séparation du cœur et de l'âme.

Il écrit qu'elle demeure une force :

« die mit Herz und Seele nichts zu tun hat »

« qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme ».

La question posée par l'IA n'est donc pas simplement de savoir si une machine peut produire une bonne réponse.

Elle oblige à distinguer :

savoir quelque chose

et

être intérieurement relié à ce que l'on sait.

4. Intelligence et volonté

Une autre dimension fondamentale apparaît avec la volonté.

Dans la conception steinerienne, l'être humain ne devient pleinement auteur de sa pensée que lorsque celle-ci peut également devenir motif et intention.

La GA 26 décrit l'homme entier en précisant que :

« der Wille [...] die Gedanken als Absichten in sich strömen hat »

la volonté reçoit en elle les pensées comme intentions.

Il ne suffit donc pas que quelque chose soit intellectuellement représenté.

Il faut encore que l'individu puisse dire :

cette pensée devient mon intention.

Produire une recommandation n'est pas vouloir

Une IA peut générer une recommandation.

Elle peut calculer la stratégie jugée la plus efficace.

Elle peut proposer un objectif intermédiaire.

Mais la production d'une proposition ne suffit pas à établir une volonté comparable à celle dont parle Steiner lorsqu'il relie pensée, intention et individualité.

Le problème n'est pas seulement :

quelle action est indiquée ?

Il est :

qui veut réellement cette action ?

La différence est considérable.

La volonté introduit la responsabilité

Lorsqu'une pensée devient intention, elle entre dans le domaine de l'action.

À ce moment apparaît la responsabilité.

Une analyse peut être extérieure.

Une information peut être reçue.

Une proposition peut provenir d'un autre.

Mais la décision humaine engage celui qui la fait sienne.

L'intelligence n'est donc pleinement humaine, dans cette perspective, que lorsqu'elle peut être intégrée à une volonté dont l'individu assume les conséquences.

5. Intelligence et individualité morale

Le point culminant apparaît dans *La Philosophie de la liberté*.

Steiner ne définit pas l'homme libre par sa seule puissance intellectuelle.

Il le définit par la possibilité que l'action procède d'un contenu idéal devenu réellement sien.

Il écrit :

« Eine Handlung wird als eine freie empfunden, soweit deren Grund aus dem ideellen Teil meines individuellen Wesens hervorgeht. »

« Une action est éprouvée comme libre dans la mesure où son fondement procède de la partie idéale de mon être individuel. »

Et plus loin :

« eigene Handlung ist, was man als solche aus sich entspringen läßt »

« est action propre ce que l'on fait surgir de soi comme telle ».

L'intelligence humaine atteint donc une dimension nouvelle lorsqu'elle devient **source d'action morale individualisée**.

L'individualité n'est pas une simple singularité statistique

Une individualité morale ne signifie pas simplement être différent des autres.

Steiner donne au terme un sens beaucoup plus exigeant.

Il écrit :

« durch mein Denken, das heißt durch das tätige Erfassen dessen, was sich als Ideelles in meinem Organismus auslebt, unterscheide ich mich selbst von andern »

« par mon penser, c'est-à-dire par la saisie active de ce qui se manifeste idéellement dans mon organisme, je me distingue moi-même des autres ».

L'individualité n'est donc pas seulement une configuration particulière de traits.

Elle est liée à une **activité propre de saisie et de réalisation de l'idéal**.

L'intuition morale

Steiner va plus loin encore en affirmant que l'acte véritablement individuel peut procéder d'une intuition :

« nur eine aus der Intuition entspringende Willenshandlung [kann] eine individuelle sein »

« seule une action volontaire procédant de l'intuition peut être individuelle ».

Il relie ainsi :

pensée,

intuition,

volonté,

individualité,

liberté.

Une intelligence purement fonctionnelle ne suffit donc pas, dans cette conception, à constituer une individualité morale.

L'intelligence artificielle et le problème du motif

La question contemporaine peut alors être reformulée.

Une IA peut-elle :

produire une conclusion ?

Oui.

Comparer des options ?

Oui.

Évaluer certaines conséquences ?

Oui.

Proposer une décision ?

Oui.

Mais la question de Steiner serait plus profonde :

d'où provient le motif qui transforme cette décision en acte ?

Dans *La Philosophie de la liberté*, il affirme :

« Freiheit ist unmöglich, wenn etwas außer mir [...] meine moralischen Vorstellungen bestimmt. »

« La liberté est impossible si quelque chose hors de moi détermine mes représentations morales. »

Il poursuit :

« Ich bin also nur dann frei, wenn ich selbst diese Vorstellungen produziere »

« Je ne suis donc libre que lorsque je produis moi-même ces représentations. »

Ce passage prend une résonance considérable dans le contexte d'une intelligence extérieure capable de suggérer des décisions.

Le danger n'est pas que la machine soit intelligente

La véritable difficulté n'apparaît donc pas nécessairement lorsque la machine devient performante.

Elle apparaît lorsque l'homme cesse d'être **l'origine consciente du motif qu'il réalise**.

Une IA peut fournir toutes les informations nécessaires.

Elle peut proposer un raisonnement supérieur à celui qu'un individu aurait pu produire seul.

Mais si l'homme adopte automatiquement la conclusion, la question de la liberté demeure entière.

Steiner donne un critère très précis :

« Ein freies Wesen ist dasjenige, welches wollen kann, was es selbst für richtig hält. »

« Un être libre est celui qui peut vouloir ce qu'il tient lui-même pour juste. »

L'adverbe implicitement décisif est **lui-même**.

Que reste-t-il alors de l'homme ?

Lorsque certaines fonctions intellectuelles deviennent reproductibles, il ne reste pas nécessairement « moins » d'homme.

Il devient simplement nécessaire de chercher l'humain ailleurs que dans les seules performances de l'intellect.

Dans la perspective issue des textes de Steiner, plusieurs dimensions apparaissent alors :

la conscience de l'activité de penser ;

la relation vécue du sentiment au contenu pensé ;

la transformation de la pensée en volonté ;

l'appropriation intérieure du motif ;

l'intuition morale ;

la capacité d'assumer librement l'acte ;

l'individualité qui se reconnaît comme auteur.

L'IA peut reproduire extérieurement certaines opérations intellectuelles.

Elle ne démontre pas, par cette seule reproduction, qu'elle reproduit également cette totalité.

Une distinction fondamentale entre intellect et homme entier

Steiner formule cette différence d'une manière particulièrement forte dans la GA 333 :

« ce qui est seulement [...] travail de la tête, qui n'engage que l'intellect, cela n'atteint pas l'esprit ».

Il affirme que des idées véritablement saturées de réalité ne peuvent naître qu'à partir de :

« la participation harmonieuse de tout ce qu'est l'être humain ».

La pensée humaine accomplie ne serait donc pas une activité abstraite enfermée dans un module intellectuel.

Elle serait l'expression de **l'homme entier**.

L'IA peut alors devenir un révélateur négatif

Plus la machine devient capable de reproduire l'intellect fonctionnel, plus elle permet de demander avec précision :

quelle part de l'homme n'était pas contenue dans cet intellect ?

Cette question peut conduire à deux conclusions opposées.

Première possibilité :

tout ce qui n'est pas encore reproductible le deviendra ; l'homme n'est qu'un mécanisme plus complexe.

Deuxième possibilité :

la reproduction des fonctions oblige précisément à reconnaître que la fonction n'épuise pas l'être.

Les textes de Steiner conduisent clairement vers la seconde interprétation, mais l'application à l'IA demeure contemporaine.

Ce que l'IA met véritablement à l'épreuve

L'IA met donc à l'épreuve au moins cinq identifications :

intelligence = calcul ;

pensée = production de contenus ;

langage = conscience du sens ;

décision = volonté ;

performance intellectuelle = individualité morale.

À chaque fois, la machine oblige à dissocier des réalités que l'on pouvait auparavant confondre.

Un déplacement de la question anthropologique

La question traditionnelle était :

qu'est-ce que l'homme peut faire que la machine ne peut pas faire ?

Cette formulation risque cependant de condamner l'homme à battre en retraite au fur et à mesure des progrès techniques.

Une autre question paraît plus profonde :

qu'est-ce qu'un homme lorsqu'une machine reproduit certaines de ses fonctions ?

La différence ne doit peut-être pas être recherchée uniquement dans une performance exclusive.

Elle peut résider dans la manière dont une faculté appartient à un sujet conscient et devient partie d'une biographie, d'une responsabilité et d'un agir moral.

L'individualité morale comme seuil

C'est ici que *La Philosophie de la liberté* fournit le point le plus décisif.

Steiner affirme :

« Was [...] am und im Menschen geschieht, wird erst zum Sittlichen, wenn es im menschlichen Erlebnis zu einem individuellen Eigenen wird. »

Ce qui se produit en l'homme ne devient moral que lorsqu'il devient, dans l'expérience humaine, **un bien propre individuel**.

La moralité ne se situe donc pas seulement dans le résultat objectif de l'acte.

Elle implique une appropriation vécue.

Cette dimension transforme radicalement la question de l'intelligence.

L'intelligence n'est plus seulement capacité à trouver la bonne solution.

Elle devient capacité d'un être à **faire sienne une intuition et à l'incarner librement dans le monde**.

L'IA comme crise féconde de l'intellectualisme

L'intelligence artificielle pourrait donc provoquer une crise paradoxalement féconde.

Elle retire à l'homme la possibilité de se définir simplement comme « l'être qui calcule mieux », « l'être qui mémorise », « l'être qui produit du langage » ou même « l'être qui raisonne ».

Plus ces fonctions deviennent reproductibles, plus l'homme est renvoyé vers ce qui rend leur exercice humain :

conscience,

sentiment,

volonté,

responsabilité,

individualité morale.

L'IA ne démontre pas que ces dimensions sont irréductibles à toute mécanisation future.

Une telle conclusion dépasserait ce que les textes et les connaissances contemporaines permettent d'établir.

Mais elle montre déjà que **la reproduction d'une fonction ne suffit pas à démontrer la reproduction du sujet qui l'accomplit.**

La véritable question

La question posée par l'intelligence artificielle n'est donc peut-être pas :

« la machine deviendra-t-elle aussi intelligente que l'homme ? »

Elle pourrait être beaucoup plus radicale :

« l'homme avait-il raison d'identifier son être à son intellect ? »

Dans la perspective de Rudolf Steiner, la réponse est clairement négative.

L'intellect doit devenir humain, mais l'homme ne se réduit pas à l'intellect.

La pensée doit devenir consciente.

Le contenu pensé doit pouvoir atteindre le sentiment.

La pensée doit devenir intention dans la volonté.

Et l'acte doit pouvoir procéder d'une intuition devenue propre à l'individualité.

Ainsi, lorsque l'intellect devient partiellement reproductible, l'homme n'est pas nécessairement diminué.

Il est placé devant une exigence nouvelle : **cesser de se définir par ce qu'il a réussi à mécaniser et découvrir plus consciemment le sujet qui pense, ressent, veut et devient moralement auteur de ses actes.**

Partie VIII — La véritable question posée par l'IA

Chapitre 23 — La machine comme miroir de l'intellect

L'intelligence artificielle ne constitue pas seulement un outil nouveau. Elle agit aussi comme un miroir tendu à l'intellect humain.

À mesure que certaines opérations peuvent être formalisées, automatisées et reproduites par des systèmes techniques, elles apparaissent sous un jour nouveau. Ce qui semblait inséparable du sujet humain révèle une dimension objectivable, répétable et mécanisable.

Rudolf Steiner avait déjà décrit un mouvement analogue lorsqu'il écrivait que l'homme, en construisant des mécanismes, avait introduit en eux son intelligence. La pensée se déposait ainsi à l'extérieur de lui dans des structures capables d'agir ensuite de façon autonome sur le plan fonctionnel.

Cette extériorisation ne permet pas de conclure que la machine reproduit l'être humain. Elle oblige au contraire à distinguer plus rigoureusement **ce qui appartient à l'intellect fonctionnel** de **ce qui relève de l'esprit, de la conscience et de l'individualité**.

1. Elle reproduit ce qui peut être formalisé

Une machine ne peut reproduire que ce qui peut, d'une manière ou d'une autre, être transformé en opération.

Il faut pouvoir identifier :

des relations,

des règles,

des régularités,

des structures,

des critères,

des probabilités,

des transformations possibles.

Dès qu'une fonction est suffisamment formalisable, elle devient susceptible d'être exécutée techniquement.

Le calcul en constitue le modèle le plus évident.

Mais l'intelligence artificielle contemporaine montre que le domaine de la formalisation peut s'étendre beaucoup plus loin : langage, classification, reconnaissance de formes, prédiction,

combinaison de données, production de textes ou construction d'enchaînements argumentatifs.

Ce constat appartient à l'analyse contemporaine.

Steiner n'a évidemment pas décrit ces techniques particulières.

Il a cependant formulé le principe général d'une intelligence incorporée dans un dispositif extérieur : l'homme introduit son intelligence dans les mécanismes, puis ces forces extériorisées poursuivent leur activité hors de lui.

Formaliser signifie détacher une fonction de celui qui l'accomplit

Lorsqu'une activité est formalisée, son déroulement peut être séparé de l'individu qui l'avait initialement accomplie.

Une procédure peut alors être :

transmise,

répétée,

automatisée,

appliquée par d'autres,

ou confiée à une machine.

Quelque chose de l'activité humaine devient indépendant de la présence immédiate de son auteur.

Le phénomène n'est pas entièrement nouveau.

L'écriture avait déjà permis de fixer extérieurement la pensée.

La notation mathématique avait rendu transmissibles des opérations abstraites.

Les procédures administratives avaient formalisé des décisions.

La machine moderne ajoute une étape supplémentaire : **la forme objectivée devient capable d'exécuter elle-même une opération.**

2. Elle révèle la dimension mécanisable du penser

L'IA devient ainsi révélatrice.

Elle montre que certaines activités autrefois spontanément identifiées au « penser » possèdent une dimension mécanisable.

Ce constat ne signifie pas que **le penser entier** soit mécanique.

Il signifie que certaines manifestations du penser peuvent être reproduites sans que soit établi que tout ce qui accompagne le penser humain soit également présent.

Cette distinction rejoint une affirmation particulièrement forte de Steiner dans la GA 333 :

« Ce qu'est seulement le soi-disant travail de la tête, qui n'engage que l'intellect, cela n'atteint pas l'esprit. »

Le passage est décisif.

Steiner distingue explicitement **l'intellect** et **l'esprit**.

Une activité peut être intellectuellement élaborée et néanmoins ne pas encore engager, selon lui, la totalité spirituelle de l'homme.

La machine met en évidence ce qui peut fonctionner sans la totalité humaine

La technique permet donc une expérience conceptuelle.

Une opération peut être reproduite sans que soient nécessairement présents :

le sentiment humain,

la volonté humaine,

la conscience biographique,

l'expérience morale,

la totalité corporelle,

le rapport vécu au monde.

Plus cette reproduction devient convaincante, plus une conclusion s'impose : **la fonction intellectuelle ne suffit pas à définir l'être qui la portait.**

La machine agit alors comme un miroir négatif.

Elle ne révèle pas directement ce qu'est l'homme.

Elle montre d'abord ce que l'homme **n'est pas seulement**.

L'intellect peut être isolé

Steiner avait précisément mis en garde contre une pensée qui se limite au pôle céphalique.

Dans la GA 217, il évoque un penser passif :

« Kopfdenken, bei dem das Herz des Menschen nicht dabei ist »

un « penser de tête dans lequel le cœur de l'homme n'est pas présent ».

Il lui oppose :

« aktives Denken »

« le penser actif »,

dans lequel :

« das Herz engagiert wird »

« le cœur est engagé ».

La différence est fondamentale.

Un raisonnement extérieurement structuré n'est pas encore, dans cette conception, l'expression complète d'un penser humain.

3. Elle force à distinguer intellect et esprit

L'un des effets philosophiques majeurs de l'IA est donc d'obliger à distinguer deux notions souvent confondues.

L'intellect désigne la capacité à :

analyser,

comparer,

conceptualiser,

calculer,

ordonner,

établir des relations.

L'esprit, dans la conception steinerienne, ne peut être réduit à cet ensemble de fonctions.

Steiner affirme dans la GA 333 :

« Ce qui est simplement cogité est tout aussi privé d'esprit que ce qui est travaillé à la machine sans esprit. »

Cette formulation est particulièrement importante.

Elle interdit deux simplifications opposées.

La première consisterait à dire :

tout ce qui est intellectuel est spirituel.

La seconde :

tout ce qui est mécanique est nécessairement dépourvu de toute relation au spirituel.

Steiner vise plutôt la qualité de l'engagement de l'être humain entier.

L'esprit ne se réduit pas à la complexité du traitement

Dans cette perspective, augmenter indéfiniment la complexité d'un traitement intellectuel ne suffit pas nécessairement à produire ce que Steiner appelle esprit.

Un système peut devenir :

plus rapide,

plus vaste,

plus précis,

plus flexible,

plus cohérent,

sans que cette augmentation quantitative ou fonctionnelle démontre à elle seule une transformation ontologique.

La complexité n'est pas encore une preuve d'intériorité.

La performance n'est pas encore une preuve de conscience.

La production de concepts n'est pas encore une preuve d'esprit.

Cette distinction est contemporaine dans son application à l'IA, mais elle correspond directement à la séparation établie par Steiner entre intellect et esprit.

« Par l'intellectualité, au-dessus de l'intellectualité »

Une formulation attribuée à Steiner dans les leçons ésotériques résume particulièrement bien cette orientation :

« progresser, par l'intellectualité, au-dessus de l'intellectualité, par la clarté, vers une clarté supérieure. »

Ce passage provient de paroles retranscrites par des participants et non d'un texte rédigé ou sténographié avec le même statut que les grandes conférences ; il doit donc être utilisé avec prudence.

Mais il exprime clairement un principe cohérent avec les textes vérifiés ailleurs : **le dépassement de l'intellect ne passe pas par son abandon, mais par son accomplissement.**

4. Elle oblige à redéfinir l'humain

Tant que l'homme pouvait se définir comme « l'être qui raisonne », il pouvait croire que l'intellect constituait son essence exclusive.

La machine rend cette définition insuffisante.

Si un dispositif peut :

calculer,

classer,

associer,

produire du langage,

établir des raisonnements,

alors ces capacités ne suffisent plus à définir à elles seules l'humain.

Il faut chercher plus profondément.

Steiner insiste précisément sur :

« la totalité de l'homme »

et sur la nécessité d'une pensée qui résulte de :

« la participation harmonieuse de tout ce qu'est l'être humain ».

L'être humain ne se laisse donc pas réduire à une liste de performances.

Redéfinir l'humain non par ce qu'il fait seul, mais par la manière dont il le vit

La machine oblige à déplacer la question.

Il ne suffit plus de demander :

quelle tâche l'homme accomplit-il encore mieux que la machine ?

Cette stratégie condamnerait la définition de l'humain à reculer continuellement au rythme du progrès technique.

La question plus profonde devient :

qu'est-ce que signifie accomplir une tâche en tant qu'être humain ?

Calculer comme homme n'est peut-être pas seulement produire un résultat.

Parler comme homme n'est peut-être pas seulement générer une phrase.

Décider comme homme n'est peut-être pas seulement sélectionner une option.

Penser comme homme implique éventuellement :

se savoir pensant,

éprouver le contenu,

le relier à une histoire,

le transformer en intention,

en assumer la responsabilité.

La totalité humaine comme critère

Dans la GA 333, Steiner oppose précisément l'activité purement intellectuelle à celle qui procède de l'être humain entier.

Il écrit que les idées deviennent réellement saturées de réalité lorsque le penser est nourri par :

« cette entité humaine entière »

et par :

« la participation harmonieuse de tout ce qu'est l'être humain ».

Ce critère devient central face à l'IA.

La machine oblige à distinguer **l'opération** de **la totalité qui peut donner à cette opération un sens humain**.

5. L'enjeu anthropologique dépasse l'enjeu technique

La question de l'IA ne peut donc être réduite à :

la puissance de calcul,

la consommation énergétique,

les architectures algorithmiques,

la vitesse,

la productivité,

la substitution économique.

Ces questions sont importantes.

Mais elles ne touchent pas encore le cœur du problème anthropologique.

La question fondamentale devient :

quel être humain est en train de se former dans un environnement où une part croissante de l'activité intellectuelle peut être externalisée ?

La machine transforme également celui qui l'utilise

Steiner avait déjà observé que le danger technique ne réside pas seulement dans l'existence de la machine, mais dans la manière dont l'être humain s'adapte à elle.

Il décrit une civilisation dans laquelle l'homme peut être intégré à la technique :

« wie ein Glied einer Maschine »

« comme un élément d'une machine ».

La machine ne modifie donc pas seulement le monde extérieur.

Elle peut modifier :

les habitudes,

les rythmes,

les gestes,

les manières de penser,

les critères de valeur.

Avec l'IA, ce phénomène atteint directement le domaine intellectuel.

Le miroir peut devenir modèle

C'est ici que se situe le danger le plus subtil.

La machine commence par reproduire certaines opérations humaines.

Puis l'homme peut finir par se représenter lui-même à partir du modèle de la machine.

Le mouvement serait alors :

l'homme formalise une partie de son activité

↓

la machine reproduit cette activité

↓

le fonctionnement technique devient modèle explicatif

↓

l'homme se définit lui-même comme une machine comparable.

Le miroir devient alors norme.

Ce qui n'était qu'une abstraction fonctionnelle risque d'être transformé en définition de l'être humain.

La réduction anthropologique

Une telle réduction ferait progressivement équivaloir :

pensée à traitement,

mémoire à stockage,

compréhension à corrélation,

décision à calcul,

volonté à sélection,

relation à échange d'informations.

L'IA ne contraint pas nécessairement à adopter cette anthropologie.

Mais elle la rend extrêmement séduisante parce qu'elle fournit des performances visibles.

Le danger consiste donc moins à constater les ressemblances qu'à oublier les différences de niveau.

Une autre lecture est possible

La machine peut cependant jouer le rôle inverse.

Elle peut révéler que :

le calcul est mécanisable,

certaines formes de mémoire sont mécanisables,

une partie du langage est mécanisable,

une partie du raisonnement est mécanisable.

Dès lors, au lieu de conclure :

l'homme est une machine,

il devient possible de demander :

qu'est-ce qui, dans l'homme, ne se réduit pas à ce que la machine reproduit ?

L'IA devient alors un instrument de différenciation anthropologique.

Le miroir de l'intellect

La machine peut ainsi être comprise comme le miroir dans lequel l'intellect rencontre sa propre forme objectivée.

Il y voit :

sa logique,

ses procédures,

ses calculs,

ses classifications,

ses structures linguistiques,

ses régularités.

Mais le miroir ne montre pas nécessairement :

le sujet qui regarde,

l'expérience qui accompagne la pensée,

la responsabilité,

l'amour,

la volonté morale,

la conscience de soi.

C'est précisément cette absence qui rend le miroir philosophiquement fécond.

Le dépassement ne consiste pas à mépriser l'intellect

L'intellect mécanisable ne doit pas être dévalorisé.

Il constitue une conquête majeure de l'humanité.

Steiner lui-même ne propose pas de retourner vers une conscience obscure ou prélogique.

Dans la GA 217, il demande au contraire de développer le :

« aktiven Denken »

« penser actif ».

L'enjeu n'est donc pas :

intellect ou esprit,

mais :

intellect isolé ou intellect intégré à l'esprit.

La machine trace une frontière provisoire

À chaque étape technique, la frontière entre ce qui semblait exclusivement humain et ce qui devient automatisable se déplace.

Cette frontière ne permet pas de déterminer une fois pour toutes l'essence de l'homme.

Mais elle possède une fonction critique.

Elle empêche de confondre une capacité particulière avec l'être entier.

L'IA oblige ainsi à réviser continuellement une anthropologie fondée sur la seule performance.

Ce que Steiner affirme, ce que la synthèse permet et ce que l'IA ajoute

Steiner affirme explicitement que le simple intellect n'atteint pas encore l'esprit, que la connaissance doit engager l'homme entier et qu'un penser véritablement actif fait intervenir le cœur.

La synthèse de ces textes permet d'établir que **l'intellect constitue une faculté humaine susceptible d'être isolée de la totalité humaine.**

L'application contemporaine à l'IA ajoute une hypothèse : la machine pourrait précisément rendre visible cette faculté isolable en reproduisant extérieurement certaines de ses opérations.

Cette dernière proposition n'est pas de Steiner.

Elle constitue le fil interprétatif de cette partie.

La véritable portée de l'IA

L'enjeu essentiel n'est peut-être donc pas de savoir jusqu'où les machines deviendront techniquement performantes.

Il est de savoir ce que l'humanité apprendra sur elle-même lorsque ses propres facultés lui apparaîtront extériorisées.

La machine peut devenir le miroir de l'intellect.

Et ce miroir peut produire deux effets opposés.

Il peut conduire à dire :

« puisque la machine reproduit l'intellect, l'homme n'est qu'une machine complexe ».

Ou il peut conduire à reconnaître :

« puisque l'intellect peut en partie être reproduit, il faut désormais distinguer plus rigoureusement l'intellect de la totalité de l'être humain ».

C'est dans cette seconde possibilité que l'enjeu anthropologique dépasse véritablement l'enjeu technique.

La question ultime n'est plus seulement :

que pourra faire la machine ?

Elle devient :

qu'est-ce que l'homme découvrira de lui-même lorsqu'il verra devant lui, rendue extérieure et opératoire, la partie de son intelligence qu'il avait jusqu'alors confondue avec la totalité de son être ?

Partie VIII — La véritable question posée par l'IA

Chapitre 24 — Deux futurs possibles de l'intelligence

L'intelligence artificielle ne détermine pas à elle seule l'avenir de l'homme. Elle ouvre un seuil à partir duquel deux orientations deviennent possibles.

Dans la première, l'intelligence devient toujours plus extérieure. Les opérations de recherche, de formulation, de comparaison, de décision et finalement de jugement sont progressivement transférées à des systèmes techniques. L'homme dispose alors d'une puissance intellectuelle considérable, mais risque de devenir intérieurement de moins en moins actif.

Dans la seconde, cette même extériorisation devient l'occasion d'un approfondissement de l'autonomie. La machine prend en charge certaines opérations mécanisables, tandis que l'homme renforce ce qui doit demeurer sien : la compréhension, le discernement, le choix des finalités, la responsabilité et l'acte libre.

Rudolf Steiner ne décrit évidemment pas ces deux scénarios à propos de l'intelligence artificielle. Mais il formule une opposition dont la structure est particulièrement éclairante. D'un côté, l'homme peut être entraîné dans l'intellectualité :

« wie in einen geistigen Automatismus, in dem er ein Glied ist, nicht mehr er selbst »

« comme dans un automatisme spirituel où il devient un maillon et n'est plus lui-même ».

De l'autre, il peut porter la force de l'intelligence dans son :

« ganzen Menschen »

« homme tout entier », en réunissant pensée, cœur et volonté.

L'enjeu ne réside donc pas seulement dans la quantité d'intelligence disponible, mais dans **la relation que l'individualité humaine entretient avec elle.**

1. Intelligence toujours plus extérieure

Un premier avenir peut être imaginé comme la poursuite continue du mouvement d'extériorisation.

L'intelligence humaine a déjà quitté l'intériorité sous de nombreuses formes :

écriture,

livres,

bibliothèques,

institutions,

procédures,

machines,

programmes,

réseaux numériques.

L'intelligence artificielle ajoute une étape nouvelle : les structures extérieures ne se contentent plus de conserver la pensée ; elles deviennent capables d'accomplir elles-mêmes certaines opérations intellectuelles.

L'intelligence extérieure devient ainsi :

consultable,

interactive,

générationnelle,

opératoire.

Ce phénomène constitue une extension contemporaine de ce que Steiner avait décrit lorsqu'il parlait de l'intelligence incorporée dans les mécanismes.

Un monde extérieurement toujours plus intelligent

Il devient possible d'imaginer une civilisation dans laquelle l'environnement technique accomplit une part toujours plus importante des opérations intellectuelles.

Les systèmes :

recherchent,

anticipent,

recommandent,

traduisent,

rédigent,

classent,

optimisent.

L'individu peut alors être entouré d'une immense quantité d'intelligence fonctionnelle sans avoir besoin d'en produire lui-même l'équivalent.

Le paradoxe serait considérable :

l'intelligence augmente dans l'environnement tandis que son exercice personnel pourrait diminuer chez l'individu.

C'est précisément cette dissociation qui constitue l'une des grandes questions anthropologiques de l'IA.

2. Dépendance croissante aux systèmes

L'extériorisation n'est cependant pas encore la dépendance.

Un outil extérieur peut augmenter une faculté tout en laissant l'individu autonome.

La dépendance apparaît lorsque l'individu ne sait progressivement plus exercer une fonction sans le système qui la réalise pour lui.

Le processus peut être très lent.

D'abord, le système fait gagner du temps.

Puis il devient plus commode que l'activité personnelle.

Ensuite, certaines facultés sont moins exercées.

Enfin, l'absence du système produit une incapacité pratique.

La relation devient alors :

outil utile

↓

outil préféré

↓

outil nécessaire

↓

outil dont dépend le jugement.

La dépendance intellectuelle est plus profonde que la dépendance technique

Une panne d'outil est un problème technique.

Mais lorsque l'individu ne sait plus :

chercher sans assistance,

construire une argumentation,

vérifier une conclusion,

formuler une pensée complexe,

soutenir une attention longue,

la dépendance touche directement à la constitution intellectuelle de l'être humain.

Steiner fournit ici un avertissement particulièrement précis dans la GA 254. Il affirme que les hommes devront apprendre à utiliser leur entendement :

« de façon individuelle, vraiment individuelle »

et à :

« ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

Le danger n'est donc pas seulement qu'une intelligence extérieure existe.

Il est que l'entendement individuel cesse progressivement d'être exercé et surveillé par celui qui devrait en être le sujet.

3. Automatisation du jugement

Le seuil le plus critique est franchi lorsque l'automatisation ne concerne plus seulement les moyens mais **le jugement lui-même**.

Une machine peut parfaitement calculer un résultat intermédiaire.

Elle peut classer des données.

Elle peut synthétiser des informations.

Mais lorsqu'elle commence à déterminer directement :

ce qui est pertinent,

ce qui doit être choisi,

quelle décision est préférable,

quelle conduite est recommandée,

l'automatisation se rapproche du domaine où s'exerce normalement le jugement individuel.

Le déplacement du centre de décision

Le mouvement peut être représenté ainsi :

l'homme définit la question

↓

la machine traite les données

↓

l'homme évalue le résultat

↓

l'homme décide.

Dans cette première configuration, l'outil reste subordonné au jugement.

Mais un second modèle devient possible :

le système collecte les données

↓

le système établit les critères

↓

le système classe les possibilités

↓

le système recommande la décision

↓

l'homme l'exécute.

Le centre de gravité du jugement s'est alors déplacé.

Une décision peut être rationnelle sans être libre

Cette distinction rejoint directement *La Philosophie de la liberté*.

Steiner affirme :

« Freiheit ist unmöglich, wenn etwas außer mir [...] meine moralischen Vorstellungen bestimmt. »

« La liberté est impossible si quelque chose hors de moi détermine mes représentations morales. »

Il poursuit :

« Ich bin also nur dann frei, wenn ich selbst diese Vorstellungen produziere »

« Je ne suis donc libre que lorsque je produis moi-même ces représentations. »

L'automatisation du jugement ne doit donc pas être confondue avec l'amélioration rationnelle de la décision.

Une décision peut être excellente selon certains critères et néanmoins ne pas être libre si l'individu ne s'est pas approprié intérieurement ses motifs.

Le danger du consentement automatique

L'automatisation du jugement ne prend pas nécessairement la forme d'un ordre imposé.

Elle peut se présenter comme une recommandation extrêmement convaincante.

Le système indique :

« voici la meilleure option ».

L'individu conserve formellement le choix.

Mais si la proposition n'est plus réellement interrogée, le choix peut devenir purement nominal.

Le problème n'est alors plus l'absence de liberté juridique.

Il est l'affaiblissement de **l'activité intérieure qui donne un contenu réel à la liberté.**

4. Ou approfondissement de l'autonomie humaine

Un second avenir reste cependant possible.

Plus l'intelligence extérieure devient puissante, plus l'homme peut devenir conscient de ce qu'il ne doit pas déléguer.

L'IA pourrait alors provoquer non un affaiblissement, mais un approfondissement du jugement.

Elle pourrait permettre de libérer du temps pour :

examiner davantage,

comparer davantage,

développer plusieurs hypothèses,

revenir aux sources,

tester les objections,

prendre davantage conscience des présupposés.

L'automatisation des opérations secondaires peut ainsi renforcer l'activité essentielle.

Libérer le mécanisme pour intensifier le conscient

Le véritable critère serait alors le suivant :

ce qui est automatisé libère-t-il une capacité supérieure ou supprime-t-il progressivement son exercice ?

L'externalisation peut conduire à :

moins d'effort mécanique

↓

plus de temps

↓

plus de réflexion

↓

plus de jugement

↓

plus d'autonomie.

Mais elle peut également produire :

moins d'effort mécanique

↓

moins d'exercice intellectuel

↓

plus de dépendance

↓

moins de jugement.

La technique ne décide pas elle-même entre ces deux trajectoires.

L'autonomie n'est pas l'autosuffisance

Approfondir l'autonomie ne signifie pas tout accomplir sans outils.

L'homme libre n'est pas celui qui refuserait toute médiation.

Il peut utiliser :

des livres,

des instruments,

des experts,

des bases de données,

des systèmes artificiels.

L'autonomie réside ailleurs.

Elle signifie que l'individu demeure capable de :

comprendre,

examiner,

refuser,

rectifier,

choisir,

assumer.

L'outil augmente alors la puissance disponible sans devenir le principe directeur de la conscience.

Une autonomie plus exigeante qu'avant

Paradoxalement, une intelligence artificielle très performante pourrait rendre la liberté **plus difficile**, et non plus facile.

Plus l'outil est médiocre, plus ses limites sont visibles.

Plus il devient convaincant, plus la tentation de lui faire confiance augmente.

Une intelligence extérieure très performante exige donc une activité intérieure encore plus forte.

L'époque de l'IA pourrait demander non moins de jugement personnel, mais davantage.

5. L'IA comme seuil plutôt que comme destin

L'intelligence artificielle ne doit donc pas être interprétée comme un destin déjà écrit.

Elle constitue plutôt un **seuil**.

Un seuil est un point où plusieurs directions deviennent possibles.

L'IA rend possible une extériorisation très avancée de certaines fonctions intellectuelles.

Mais elle ne détermine pas automatiquement la manière dont l'homme se rapportera à cette extériorisation.

Le futur dépendra en grande partie du sens donné à la technique.

Deux orientations

Une première orientation pourrait être appelée **externalisation sans transformation intérieure**.

Elle conduirait à :

plus de puissance technique,

plus d'automatisation,

plus de décisions assistées,

plus de confort intellectuel,

mais potentiellement moins d'exercice personnel de la pensée.

La seconde pourrait être appelée **externalisation accompagnée d'une transformation intérieure**.

Elle conduirait à :

confier davantage de mécanique aux machines,

tout en développant davantage :

le jugement,

la conscience,

la responsabilité,

le sentiment de la portée des décisions,

la capacité de vouloir librement.

Le contraste michaélique et ahrimanien

Steiner donne à cette bifurcation une image particulièrement nette.

Dans l'orientation ahrimaniennne, l'homme est entraîné dans une intellectualité où :

« All sein Denken wird Erlebnis des Kopfes »

« toute sa pensée devient expérience de la tête »,

et où celle-ci se sépare de l'expérience du cœur et de la volonté.

Dans l'orientation michaélique, l'intellectualité pénètre au contraire :

« seinen “ganzen Menschen” »

« son homme tout entier ».

La divergence porte donc moins sur la quantité d'intelligence que sur son **mode d'intégration**.

Premier futur : un monde intelligent, un homme exécutant

Le premier scénario peut être formulé jusqu'à son terme logique.

Les systèmes deviennent :

meilleurs pour calculer,

meilleurs pour prévoir,

meilleurs pour chercher,

meilleurs pour formuler,

meilleurs pour recommander.

L'homme conserve progressivement surtout la fonction d'entériner les résultats.

Le monde extérieur devient extrêmement intelligent.

Mais l'homme devient de plus en plus un **point d'exécution** de cette intelligence.

C'est la figure même de ce que Steiner appelle :

« ein Glied [...] nicht mehr er selbst »

« un maillon [...] et non plus lui-même ».

Second futur : la machine prend le mécanisable, l'homme approfondit le libre

L'autre scénario inverse la relation.

La machine prend en charge ce qu'elle accomplit efficacement :

calcul,

répétition,

recherche massive,

classification,

certaines opérations linguistiques.

Mais l'homme refuse de lui remettre :

le sens,

la finalité,

le jugement moral,

la responsabilité.

L'extériorisation devient alors une occasion d'approfondir l'intériorité.

La machine devient plus performante.

Mais l'homme cherche à devenir **plus conscient**.

Le futur dépend de ce qui est cultivé

Cette alternative ne se résout donc pas principalement par une question de puissance informatique.

Elle dépend aussi de ce qu'une civilisation choisit de former chez l'être humain.

Si l'éducation valorise surtout :

rapidité,

réponse immédiate,

efficacité,

résultat,

alors l'IA peut devenir le modèle idéal auquel l'homme cherche lui-même à ressembler.

Mais si elle cultive :

attention,

activité du penser,

capacité argumentative,

discernement,

responsabilité,

créativité morale,

alors l'IA peut rester un instrument extrêmement puissant sans devenir le centre directeur de l'existence.

Plus l'automatisation extérieure augmente, plus la conscience intérieure doit augmenter

La relation peut alors être exprimée comme une loi d'équilibre :

augmentation de l'automatisation extérieure
doit appeler
augmentation de la présence intérieure.

Autrement, le progrès technique produit un déséquilibre.

La puissance augmente plus vite que la capacité humaine de l'orienter.

C'est précisément dans cet écart que le danger devient anthropologique.

Le choix n'est pas entre IA et absence d'IA

L'alternative véritable n'est donc probablement pas :

accepter l'intelligence artificielle

ou

la supprimer.

Elle est :

intelligence artificielle accompagnée d'un approfondissement de l'autonomie

ou

intelligence artificielle accompagnée d'une délégation croissante de cette autonomie.

Cette distinction permet de sortir d'une opposition simpliste entre technophilie et technophobie.

L'IA ne décide pas de ce que l'homme fera de l'IA

C'est peut-être ici que se trouve le paradoxe fondamental.

Une technologie capable de produire des recommandations toujours plus sophistiquées ne peut, par cette seule puissance, résoudre la question du sens qui doit être donné à son propre usage.

Elle peut aider à prévoir les conséquences.

Elle peut comparer plusieurs options.

Elle peut optimiser des moyens.

Mais la question :

« quel type d'humanité doit être voulu ? »

reste d'un autre ordre.

Steiner et le problème de la liberté

Dans la GA 26, Steiner décrit l'opposition entre l'automatisme et une intelligence intégrée à l'homme entier. Celui qui suit l'orientation michaélique pense avec la tête, mais le cœur participe à la qualité du penser et la volonté accueille les pensées comme intentions.

La liberté apparaît ainsi non comme une propriété abstraite, mais comme une **intégration consciente de l'être humain**.

À l'inverse, l'automatisme dissocie les facultés et fait de l'homme un élément d'un fonctionnement.

Deux avenir résumés

Le premier avenir pourrait prendre la forme :

intelligence toujours plus extérieure

↓

dépendance croissante

↓

délégation du jugement

↓

automatisation des choix

↓

affaiblissement de l'individualité

↓

homme comme élément du système.

Le second :

intelligence extérieure croissante

↓

délégation du mécanisable

↓

prise de conscience des limites de l'intellect fonctionnel

↓

renforcement du jugement personnel

↓

responsabilité accrue

↓

approfondissement de la liberté.

Ce que Steiner affirme et ce qui relève de l'interprétation

Steiner affirme explicitement que l'homme peut être entraîné dans un « automatisme spirituel » où il devient un simple maillon, tandis que l'orientation michaélique vise à porter l'intelligence dans l'être humain entier.

Il affirme également que la liberté exige que les motifs de l'action ne soient pas simplement déterminés de l'extérieur.

La synthèse de ces textes permet d'opposer :

une intelligence qui détermine l'homme de l'extérieur

et

une intelligence intégrée à une individualité consciente et libre.

L'application de cette opposition à l'intelligence artificielle constitue une interprétation contemporaine.

Le seuil

L'IA ne représente donc pas nécessairement un aboutissement.

Elle représente un seuil où la question de la liberté devient plus aiguë.

L'humanité dispose désormais de moyens permettant d'extérioriser une partie croissante de son activité intellectuelle.

Mais cette réussite technique pose immédiatement une question nouvelle :

ce qui a été extériorisé libérera-t-il l'individu pour une activité plus haute, ou deviendra-t-il progressivement la puissance à laquelle l'individu remettra son propre jugement ?

L'intelligence artificielle ne porte pas en elle seule la réponse.

Elle rend seulement le choix plus visible.

Le véritable avenir de l'intelligence ne dépend donc peut-être pas principalement du degré auquel les machines deviendront intelligentes, mais du degré auquel **l'homme saura rester consciemment présent, libre et responsable face à l'intelligence qu'il aura placée hors de lui.**

Partie IX — Liberté humaine et responsabilité

Chapitre 25 — La liberté ne peut pas être déléguée

L'intelligence artificielle peut intervenir de plus en plus profondément dans la préparation d'une décision. Elle peut proposer des options, effectuer des calculs, comparer des scénarios, prévoir certaines conséquences et formuler des recommandations. Mais aucune de ces opérations ne suffit, à elle seule, à constituer un acte libre au sens où Rudolf Steiner l'entend dans *La Philosophie de la liberté*.

La liberté ne réside pas seulement dans la qualité objective d'une décision. Elle réside dans le rapport entre cette décision et **l'individualité qui en saisit consciemment le motif.**

Steiner formule ce principe avec netteté :

« Etre libre, c'est pouvoir déterminer soi-même, grâce à l'imagination morale, les représentations initiales — motifs — de l'action. »

Il ajoute :

« La liberté est impossible, tant que quelque chose d'extérieur à moi [...] détermine mes représentations morales. »

La liberté peut donc être aidée, éclairée, préparée par des moyens extérieurs. Elle ne peut pas être **transférée** à ces moyens sans cesser d'être liberté individuelle.

1. Une machine peut proposer

Une intelligence artificielle peut présenter plusieurs possibilités.

Elle peut suggérer :

une interprétation,

une stratégie,

une formulation,

une décision,

une conduite possible.

Cette fonction de proposition n'est pas en elle-même incompatible avec la liberté.

Toute existence humaine est traversée de propositions venant de l'extérieur : conseils, lectures, traditions, normes, avis d'experts, discussions avec d'autres personnes.

Recevoir une proposition n'est donc pas encore être déterminé par elle.

Le point décisif apparaît après sa réception.

La proposition devient-elle **matière pour le jugement** ou **substitut du jugement** ?

Proposition extérieure et motif intérieur

Une idée extérieure peut devenir intérieurement reconnue.

Le mouvement libre peut prendre la forme :

proposition reçue

↓

examen

↓

compréhension



appropriation



motif personnellement reconnu



action.

Dans ce cas, l'origine extérieure du contenu n'empêche pas nécessairement la liberté.

Mais un mouvement différent est également possible :

proposition reçue



acceptation



exécution.

L'individu ne devient alors que le lieu où une détermination extérieure se transforme en action.

Steiner insiste précisément sur cette différence lorsqu'il écrit qu'un être libre n'est pas celui qui exécute simplement des motifs introduits en lui par un autre.

2. Elle peut calculer

L'intelligence artificielle peut effectuer des calculs d'une ampleur et d'une vitesse impossibles à un individu.

Elle peut comparer :

des probabilités,

des coûts,

des risques,

des avantages,

des corrélations,

des scénarios.

Cette puissance peut être extrêmement utile.

Mais le calcul reste dépendant des critères selon lesquels il est effectué.

Une optimisation répond toujours, explicitement ou implicitement, à une question du type :

optimiser quoi ?

Réduire le coût ?

Accroître la rapidité ?

Maximiser la probabilité de réussite ?

Réduire le risque ?

Augmenter une performance ?

Le calcul peut déterminer les meilleurs moyens relativement à un critère. Il ne suffit pas nécessairement à déterminer **la valeur morale du critère lui-même**.

Le calcul ne produit pas la finalité

Une machine peut montrer quel moyen conduit le plus efficacement à un but.

Mais une distinction fondamentale demeure entre :

choisir les moyens

et

reconnaître le but comme digne d'être poursuivi.

Dans l'architecture de *La Philosophie de la liberté*, le motif devient décisif précisément parce que l'acte libre ne résulte pas de la seule efficacité causale. L'individualité doit pouvoir faire de l'intuition morale le contenu de son action. L'index de la GA 4 résume ce point en indiquant que l'action libre procède d'une « intuition idéale devenue motif individuel ».

Le calcul peut donc éclairer une décision.

Il ne remplace pas l'acte par lequel une finalité devient moralement reconnue.

3. Elle peut prédire

L'intelligence artificielle peut également produire des prédictions.

À partir de données passées et de régularités observées, elle peut estimer :

la probabilité d'un événement,

l'évolution d'une situation,

les conséquences possibles d'une action,

le comportement probable d'un groupe ou d'un individu.

Cette capacité peut améliorer considérablement la prudence humaine.

Mais **prévoir ce qui risque de se produire** n'est pas encore **décider ce qui doit être voulu**.

Une prédiction appartient au registre du probable.

La décision morale appartient au registre du choix.

Le probable ne doit pas devenir le nécessaire

Un danger apparaît lorsque la prédiction technique devient normative.

Le système annonce qu'une personne fera probablement quelque chose.

Il devient alors tentant de la traiter comme si elle allait nécessairement le faire.

Le système estime qu'une option a statistiquement les meilleures chances de succès.

Elle peut alors être considérée comme la seule décision raisonnable.

La probabilité se transforme progressivement en prescription.

Or la liberté suppose précisément qu'un être humain ne soit pas réduit à la somme des déterminations qui peuvent être calculées à son sujet.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner définit la liberté comme la possibilité pour le vouloir humain de réaliser des intuitions qui ne sont pas simplement les effets d'une nécessité agissant de l'extérieur.

Prédire n'est pas vouloir

Même une prédiction extrêmement exacte ne contient pas encore l'acte par lequel une individualité décide.

Elle décrit ce qui est probable.

Elle ne crée pas à elle seule la décision morale.

Cette distinction devient essentielle dans une civilisation où les comportements peuvent être de plus en plus anticipés.

Plus les systèmes deviennent capables de prédire, plus il devient nécessaire de maintenir la différence entre :

description statistique

et

détermination de l'être humain.

4. Elle ne peut pas se substituer au sujet moral

Cette proposition doit être formulée avec prudence.

Rudolf Steiner n'a évidemment pas traité la question de la responsabilité morale d'une intelligence artificielle contemporaine.

Il n'est donc pas possible de lui attribuer directement l'affirmation qu'aucune machine ne pourra jamais, par principe, devenir un sujet moral.

En revanche, sa conception de la liberté fournit un critère précis : le sujet moral est celui qui peut faire d'un contenu idéal **un motif propre de son action.**

Steiner écrit :

« Je suis libre si je produis moi-même ces représentations ; ce n'est pas être libre que de pouvoir exécuter les motifs qu'un autre être a mis en moi. »

Et il conclut :

« Un être libre est donc celui qui est capable de vouloir ce que lui-même tient pour juste. »

Le sujet moral ne se définit donc pas seulement par la capacité à produire une solution.

Il se définit par la capacité à **reconnaître intérieurement le motif et à le vouloir comme sien.**

Une décision extérieurement juste peut rester non libre

Une décision peut être objectivement bonne et cependant ne pas avoir été librement produite.

Steiner distingue précisément l'action libre de celle qui est accomplie simplement sous la contrainte d'une norme morale.

L'index de la GA 4 rappelle que l'obéissance à une règle extérieure « n'est pas encore libre » ; l'acte libre procède d'un motif reconnu comme propre.

La même distinction vaut pour une recommandation technique.

Une machine pourrait proposer une excellente décision.

Si l'individu l'applique sans en saisir et en assumer le motif, la qualité objective de la décision ne suffit pas à transformer l'exécution en acte libre.

Le problème n'est donc pas : qui a trouvé la solution ?

Un système peut découvrir une meilleure solution qu'un individu.

Cela ne supprime pas la question morale.

La question devient :

qui transforme cette solution en décision ?

C'est là que se situe le seuil entre assistance intellectuelle et responsabilité morale.

5. La responsabilité demeure humaine

Dans les situations actuelles d'usage de l'intelligence artificielle, le système s'insère dans une chaîne humaine de décisions.

Des êtres humains :

définissent les objectifs,

conçoivent les systèmes,

choisissent les données,

fixent les règles d'utilisation,

décident de leur déploiement,

acceptent ou refusent leurs recommandations,

transforment leurs résultats en actes.

Dans ce cadre, attribuer simplement la décision à « la machine » risque de masquer cette chaîne de responsabilité.

« Le système a décidé »

Cette formule peut devenir particulièrement trompeuse.

Elle semble déplacer l'auteur de l'acte vers une puissance technique extérieure.

Mais il reste nécessaire de demander :

qui a décidé d'utiliser ce système ?

Qui a déterminé son rôle ?

Qui a accepté que son résultat devienne décision ?

Qui pouvait interrompre le processus ?

Qui bénéficie de l'acte ?

Qui en supporte les conséquences ?

La responsabilité ne disparaît pas simplement parce qu'une étape de la décision a été automatisée.

Une responsabilité peut être distribuée sans devenir inexistante

Les systèmes techniques complexes peuvent rendre la responsabilité plus difficile à localiser.

Elle peut être répartie entre :

concepteurs,

organisations,

décideurs,

opérateurs,

utilisateurs.

Mais cette distribution ne signifie pas nécessairement disparition de la responsabilité.

Le danger commence lorsque la complexité technique permet à chacun de dire :

« ce n'est pas moi, c'est le système ».

L'intelligence extérieure devient alors un moyen de dissocier l'acte de ceux qui en ont créé ou accepté les conditions.

La liberté implique l'appropriation

Steiner donne ici un critère particulièrement fort.

Une action devient moralement propre lorsqu'elle devient, dans l'expérience humaine, un « **individuel propre** ». La GA 4 situe ainsi la liberté dans l'appropriation consciente du motif par l'individualité.

La responsabilité est l'autre face de cette appropriation.

Pouvoir dire :

« **cette décision est réellement mienne** »

implique également pouvoir dire :

« **cette décision m'engage** ».

Il ne peut y avoir de liberté sans cette relation entre auteur et acte.

Déléguer l'analyse n'est pas déléguer la responsabilité

Une distinction pratique devient alors indispensable.

Il est possible de déléguer :

un calcul,

une recherche,

une simulation,

un tri,

une comparaison.

Il peut même être rationnel de le faire.

Mais le transfert de ces opérations ne devrait pas devenir automatiquement transfert de :

la finalité,

du jugement moral,

de la décision,

de la responsabilité.

La chaîne juste reste :

outil

↓

information

↓

jugement humain

↓

décision

↓

responsabilité.

La liberté ne peut être externalisée comme une fonction

Cette distinction rejoint tout le mouvement développé précédemment.

Le calcul peut être externalisé.

La mémoire peut l'être partiellement.

La classification peut l'être.

Certaines productions linguistiques peuvent l'être.

Certaines formes de raisonnement peuvent l'être.

Mais dans la conception steinerienne, la liberté n'est pas une opération supplémentaire qu'il suffirait d'ajouter à cette liste.

Elle désigne un **rapport de l'individualité à son propre motif**.

C'est pourquoi elle ne peut pas être simplement stockée, copiée ou déléguée comme une procédure.

Une machine peut augmenter les conditions de la décision

Cela ne signifie pas que la technique soit étrangère à la liberté.

Une machine peut améliorer considérablement les conditions dans lesquelles un jugement est formé.

Elle peut permettre d'accéder à davantage de faits.

D'explorer davantage de conséquences.

De repérer des contradictions.

De confronter plusieurs possibilités.

Elle peut donc augmenter la **capacité préparatoire** du sujet moral.

Mais elle ne remplace pas automatiquement l'acte par lequel le sujet décide ce qu'il reconnaît comme juste.

La GA 254 et la vigilance de l'entendement

Steiner formule dans la GA 254 une exigence qui prend ici toute sa portée :

« À l'avenir, les hommes doivent s'efforcer d'apprendre à utiliser leur entendement de façon individuelle, vraiment individuelle, et de ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

Cette phrase ne concerne évidemment pas l'intelligence artificielle.

Mais elle fournit un principe particulièrement adapté à une époque où l'intelligence extérieure devient capable de produire des recommandations de plus en plus convaincantes.

Plus la puissance extérieure de l'intellect augmente, plus l'exigence d'un entendement intérieurement vigilant devient forte.

La souveraineté du jugement

La véritable question n'est donc pas de savoir si une machine doit être consultée.

Elle est de savoir si, après l'avoir consultée, l'individu reste capable de :

comprendre pourquoi une proposition lui paraît juste,

la refuser malgré son efficacité,

modifier ses critères,

interroger sa finalité,

assumer les conséquences de son choix.

La liberté réside dans cette capacité de ne pas devenir simplement l'exécutant de la solution la mieux calculée.

Le risque d'une responsabilité sans jugement

Une civilisation fortement automatisée pourrait créer une situation paradoxale.

L'être humain continuerait à porter juridiquement ou moralement la responsabilité d'actions dont il aurait cessé d'exercer réellement le jugement.

Il signerait.

Validerait.

Autoriserait.

Mais le chemin intellectuel ayant conduit à l'acte aurait été effectué ailleurs.

Une telle situation produirait une séparation dangereuse entre :

responsabilité formelle

et

activité morale réelle.

La réponse ne peut être de supprimer la responsabilité humaine.

Elle doit être de restaurer l'activité intérieure qui lui donne son sens.

Steiner explicite, synthèse et interprétation

Steiner affirme explicitement que la liberté suppose que l'être humain produise lui-même les représentations morales qui déterminent son action, et qu'il n'est pas libre lorsqu'il exécute simplement les motifs qu'un autre être a placés en lui.

Il affirme également que l'entendement doit être exercé réellement individuellement et ne jamais être laissé sans surveillance.

La synthèse de ces textes conduit à considérer la responsabilité comme inséparable de l'appropriation consciente du motif et du jugement.

L'application à l'IA est interprétative : les systèmes artificiels actuels peuvent proposer, calculer et prédire, mais leur intervention ne supprime pas la nécessité d'identifier l'individu ou les individus qui assument la finalité, le jugement et l'acte.

Le point de non-délégation

Le principe peut finalement être formulé simplement :

tout ce qui aide à décider peut être assisté ; l'acte de faire de la décision la sienne ne peut pas être remplacé sans que la nature même de la liberté soit transformée.

La machine peut dire :

« voici ce qui semble probable ».

Elle peut dire :

« voici ce qui paraît optimal selon ces critères ».

Elle peut proposer :

« voici plusieurs possibilités ».

Mais, dans une conception steinerienne de la liberté, il reste à l'individualité de pouvoir dire :

« voici ce qui est reconnu comme juste et ce qui sera librement assumé ».

C'est à ce point que la responsabilité demeure humaine.

L'enjeu de l'intelligence artificielle ne consiste donc pas à empêcher les machines de devenir capables de proposer toujours davantage. Il consiste à empêcher que l'homme, parce qu'elles proposent davantage, **cesse progressivement de devenir l'auteur moral de ce qu'il accomplit.**

Partie IX — Liberté humaine et responsabilité

Chapitre 26 — Le danger d'une intelligence sans sujet

L'un des risques les plus profonds liés à l'extériorisation de l'intelligence apparaît lorsque les opérations intellectuelles semblent pouvoir se déployer sans qu'un sujet humain identifiable en assume pleinement l'origine, le sens et la responsabilité.

L'intelligence artificielle peut produire des résultats, classer des possibilités, recommander des décisions et générer des raisonnements. Mais lorsque ces productions acquièrent une

autorité telle que l'interrogation individuelle s'efface, une situation nouvelle apparaît : **l'intelligence continue à fonctionner, tandis que le sujet du jugement devient de plus en plus difficile à situer.**

Rudolf Steiner décrit dans la GA 254 un phénomène qui, sans concerner l'intelligence artificielle, présente avec cette situation une proximité structurelle remarquable. Il annonce que l'intellect pourra devenir :

« un pouvoir objectif qui agit en dehors des âmes humaines ».

Il évoque également des hommes qui ne font plus que refléter l'intelligence de certains milieux et dont ils deviennent les « porte-parole ».

La question devient alors décisive : **que devient le jugement lorsque l'intelligence acquiert une forme extérieure, collective et opératoire qui semble pouvoir fonctionner sans auteur immédiat ?**

1. Décisions automatisées

L'automatisation peut d'abord concerner des opérations simples.

Classer.

Filtrer.

Calculer.

Prioriser.

Mais elle peut progressivement pénétrer dans des domaines où ces opérations préparent directement une décision.

Le système ne dit plus seulement :

voici les données.

Il peut dire :

voici l'option jugée préférable.

Le déplacement est important.

Une intelligence extérieure passe du rôle d'outil au rôle de prescripteur potentiel.

La décision automatisée peut alors apparaître comme la conséquence naturelle d'un calcul dont l'individu ne connaît plus nécessairement tous les présupposés.

De l'assistance à la décision à la décision de fait

Une distinction doit être maintenue entre :

automatiser une opération préparatoire

et

automatiser le jugement lui-même.

Dans le premier cas :

système



analyse



homme



comprend



juge



décide.

Dans le second :

système



analyse



classe



recommande



décide de fait



homme



valide.

Le sujet humain peut rester juridiquement présent tout en devenant intellectuellement secondaire.

La décision semble encore humaine, mais le chemin qui l'a produite s'est en grande partie déplacé hors de lui.

2. Autorité du système

Le danger augmente lorsque le système acquiert une autorité particulière du seul fait de sa puissance.

La recommandation paraît légitime parce qu'elle repose sur :

davantage de données,

davantage de calculs,

davantage de comparaisons,

une cohérence plus grande,

une apparente neutralité.

L'individu peut alors être tenté de considérer que contester le résultat serait moins rationnel que le suivre.

La machine cesse d'être seulement un instrument de connaissance.

Elle devient une **autorité intellectuelle**.

La puissance de calcul peut produire une autorité symbolique

Le raisonnement implicite devient :

le système sait davantage ; donc il juge mieux.

Mais cette conclusion n'est pas nécessairement valable.

Un système peut savoir davantage sur certains aspects quantifiables d'une situation sans être en mesure de déterminer à lui seul :

la finalité morale,

la valeur d'une exception,

la singularité d'une personne,

la légitimité d'un critère,

le sens global d'une décision.

La puissance informationnelle ne doit donc pas être confondue avec la souveraineté du jugement.

Steiner et le risque d'appropriation de l'entendement

Dans la GA 254, Steiner formule la menace en termes particulièrement forts :

« Ahriman aspire toujours avec la plus grande intensité à ôter aux hommes leur entendement individuel et à se l'approprier. »

Il ajoute qu'Ahriman veut faire de l'entendement humain :

« son pouvoir ».

L'application directe de cette phrase à l'IA serait excessive.

Mais elle fournit un critère clair : **le danger commence lorsque l'intelligence extérieure ne soutient plus l'entendement individuel, mais tend à le remplacer comme instance de jugement.**

3. Disparition du questionnement

Une intelligence devient particulièrement dangereuse lorsqu'elle n'est plus interrogée.

Le problème n'est pas seulement de recevoir une réponse fausse.

Il est de perdre progressivement l'habitude de demander :

pourquoi ?

selon quels critères ?

à partir de quelles données ?

qu'est-ce qui a été exclu ?

quelles autres interprétations restent possibles ?

La disparition du questionnement constitue une forme profonde de passivité intellectuelle.

Une réponse sans question intérieure

L'automatisation permet d'obtenir des conclusions avant même que l'individu ait réellement élaboré le problème.

Cette inversion est décisive.

Dans une pensée active :

la question mûrit

↓

le problème est formulé

↓

les hypothèses sont éprouvées

↓

le jugement se forme.

Dans une relation passive au système :

demande rapide

↓

réponse immédiate

↓

acceptation.

Le temps intérieur du questionnement disparaît.

Or ce temps est précisément celui dans lequel se forme l'autonomie.

« Ne jamais laisser l'entendement sans surveillance »

Steiner donne dans la GA 254 une réponse directe à ce risque général :

« les hommes doivent s'efforcer d'apprendre à utiliser leur entendement de façon individuelle, vraiment individuelle, et de ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

La vigilance de l'entendement suppose donc une activité permanente de questionnement.

L'intelligence extérieure ne doit jamais devenir un lieu où le jugement humain s'endort.

4. Conformisme algorithmique

Un autre risque apparaît lorsque les systèmes ne produisent pas seulement des réponses individuelles, mais contribuent à homogénéiser les manières de penser.

Un système entraîné sur d'immenses ensembles de productions humaines tend naturellement à reproduire des régularités.

Il peut donc fournir des réponses :

cohérentes,

plausibles,

majoritaires,

statistiquement typiques.

Cette capacité est utile.

Mais elle peut aussi renforcer le conformisme si la réponse la plus probable est confondue avec la réponse la plus vraie ou la plus juste.

La moyenne n'est pas l'universel

Cette distinction est fondamentale.

Ce qui est statistiquement dominant n'est pas nécessairement universel au sens où Steiner entend l'universel dans la pensée.

Une opinion très répandue peut être fausse.

Une formulation consensuelle peut masquer un problème.

Une réponse majoritaire peut être moralement insuffisante.

Le conformisme algorithmique apparaît lorsque la fréquence devient implicitement critère de vérité.

De la personnalisation à la normalisation

Paradoxalement, un système peut produire des réponses très personnalisées tout en s'appuyant sur des structures profondément collectives.

L'utilisateur reçoit une réponse adaptée à sa demande.

Mais cette réponse est construite à partir d'un espace intellectuel agrégé.

Le résultat peut donc donner l'impression d'une pensée singulière alors qu'il résulte d'une combinaison de régularités communes.

Le danger serait alors de confondre :

réponse personnalisée

et

jugement individuel.

L'individualité comme contrepoids

La réponse steinerienne à l'objectivation de l'intellect consiste précisément dans le renforcement de l'individualité.

La GA 254 indique que certains hommes peuvent encore résister à la puissance objective de l'intellect grâce à une :

« forte élaboration de leur individualité ».

L'enjeu n'est donc pas de refuser tout contenu collectif.

Il est de maintenir une individualité capable de l'examiner.

5. Une forme moderne d'« intelligence objective »

C'est ici que la proximité avec la GA 254 devient la plus frappante.

Steiner écrit que :

« l'intellect aura une force plus objective qu'aujourd'hui »

et qu'il pourra devenir :

« un pouvoir objectif qui agit en dehors des âmes humaines ».

Cette description ne concerne pas une machine.

Steiner parle de phénomènes intellectuels collectifs et sociaux.

Mais l'IA ajoute aujourd'hui une forme technique nouvelle à cette objectivation : l'intelligence extérieure n'est plus seulement stockée dans des textes ou diffusée par des institutions ; elle devient capable de **produire activement des réponses**.

De l'intelligence objectivée à l'intelligence opératoire

Le mouvement peut être représenté ainsi :

pensée individuelle

↓

mise en commun

↓
objectivation dans des textes et institutions
↓
formalisation technique
↓
traitement automatisé
↓
production extérieure de réponses.

La dernière étape constitue une interprétation contemporaine.

Mais elle permet de comprendre pourquoi l'IA peut être considérée comme une forme particulièrement avancée d'intelligence objectivée.

Une intelligence sans sujet identifiable ?

La formulation « intelligence sans sujet » doit néanmoins rester prudente.

Les systèmes contemporains ont toujours des origines humaines :

des concepteurs,

des producteurs de données,

des organisations,

des utilisateurs,

des finalités définies.

Il serait donc faux de parler d'une intelligence surgie de nulle part.

Mais le phénomène nouveau réside dans la **dissociation entre le résultat intellectuel et un auteur individuel identifiable.**

Une réponse peut être produite sans qu'aucune personne précise puisse dire :

« cette pensée a été intégralement élaborée par moi ».

C'est en ce sens qu'apparaît une intelligence fonctionnellement « sans sujet » immédiat.

Le risque de la dilution de l'auteur

Lorsque l'auteur devient difficile à identifier, plusieurs phénomènes peuvent apparaître :

responsabilité diffusée,
autorité impersonnelle,
difficulté à contester,
effacement des présupposés,
acceptation du résultat comme produit neutre du système.

La formule :

« le système l'a établi »

peut alors prendre la place de :

« voici les raisons pour lesquelles cette conclusion doit être tenue pour vraie ».

Le passage de la justification à l'autorité est précisément ce qu'il faut éviter.

Une intelligence peut fonctionner sans qu'un sujet humain soit présent à chaque étape

C'est là le cœur du problème.

Une grande partie d'un processus intellectuel peut désormais se dérouler extérieurement :

les données sont sélectionnées,

les relations calculées,

les hypothèses classées,

la réponse formulée.

L'individu intervient parfois seulement au début et à la fin.

Il pose la demande.

Il reçoit le résultat.

Entre les deux, l'essentiel du processus lui échappe.

L'intelligence devient donc en partie **opération sans présence humaine immédiate**.

Mais la liberté exige un sujet

La conception de la liberté développée par Steiner dans la GA 4 conduit exactement à l'exigence opposée.

L'action libre suppose que l'individu devienne lui-même source consciente de ses motifs.

La liberté demande donc :

un sujet,

une appropriation,

un motif reconnu,

une responsabilité.

Une intelligence entièrement objectivée peut fournir les contenus les plus élaborés.

Elle ne devient pas pour autant automatiquement une source de liberté.

Le point de rupture

Le point critique apparaît lorsque le chemin suivant devient habituel :

système extérieur

↓

analyse

↓

jugement

↓

prescription

↓

exécution humaine.

Le sujet humain se trouve alors placé en aval de l'intelligence plutôt qu'en son centre.

À l'inverse, une relation compatible avec la liberté prend la forme :

système extérieur

↓

information et hypothèses

↓

activité intérieure du sujet

↓

jugement

↓

décision



responsabilité.

La différence entre les deux modèles tient à la présence ou à l'effacement du sujet.

L'intelligence objective peut devenir plus puissante que l'individu

La GA 254 contient une anticipation générale particulièrement importante : Steiner envisage une époque où l'intellect objectivé deviendra une puissance dont les hommes devront de plus en plus s'accommoder.

Appliquée à l'IA, cette idée ouvre une question majeure.

Que se passe-t-il lorsque l'intelligence extérieure dispose :

de davantage de données,

d'une mémoire plus vaste,

d'une vitesse supérieure,

d'une capacité de synthèse permanente ?

L'individu peut être tenté de se considérer comme intellectuellement inférieur et donc de céder progressivement son autorité.

Mais **supériorité fonctionnelle et légitimité morale ne sont pas identiques.**

Le risque ultime : ne plus savoir qui pense

Une civilisation pourrait devenir extrêmement riche en productions intellectuelles tout en rendant de plus en plus difficile l'identification de celui qui assume réellement le contenu pensé.

Les textes circulent.

Les décisions s'enchaînent.

Les recommandations sont appliquées.

Les systèmes communiquent entre eux.

Mais la question :

« **qui a réellement jugé ?** »

peut devenir de plus en plus difficile à poser.

C'est peut-être là la forme la plus profonde d'une intelligence sans sujet.

Steiner explicite, synthèse et interprétation

Steiner affirme explicitement que l'intellect peut devenir une « puissance objective » agissant en dehors des âmes humaines, que des individus peuvent devenir les porte-parole d'une intelligence extérieure à leur propre vie intérieure, et que l'entendement doit être utilisé « individuellement, vraiment individuellement » sans jamais être laissé sans surveillance.

La synthèse des GA 254 et GA 4 permet d'opposer une intelligence objectivée à une individualité qui demeure source consciente de ses motifs.

L'application à l'IA constitue une interprétation contemporaine : les systèmes artificiels peuvent représenter une forme nouvelle d'intelligence extérieure et opératoire, dont le danger apparaît lorsque leur production remplace progressivement le questionnement, le jugement et l'appropriation individuelle.

Le véritable danger

Le danger d'une intelligence sans sujet ne réside donc pas nécessairement dans l'apparition d'une machine qui deviendrait elle-même un sujet.

Il peut apparaître beaucoup plus tôt.

Il apparaît lorsque **l'homme cesse lui-même d'occuper la place du sujet.**

Lorsque :

le système propose,

la norme s'impose,

la majorité algorithmique devient vérité,

la recommandation devient décision,

et l'individu devient exécution.

Alors l'intelligence demeure.

Elle peut même devenir extraordinairement puissante.

Mais le lieu humain où cette intelligence devait devenir conscience, jugement et responsabilité commence à se vider.

Le problème fondamental n'est donc pas seulement de savoir si une machine pourra un jour posséder un sujet. Il est de savoir si, face à des systèmes intellectuels toujours plus puissants, **l'être humain conservera assez d'activité intérieure pour rester lui-même le sujet de ce qu'il reconnaît, choisit et accomplit.**

Partie IX — Liberté humaine et responsabilité

Chapitre 27 — L'homme doit-il dépasser ce qu'il a mécanisé ?

L'intelligence artificielle conduit à une question décisive : lorsque certaines capacités humaines deviennent externalisables, formalisables et automatisables, doivent-elles encore continuer à définir l'essence de l'homme ?

L'IA rend visible une partie de l'activité intellectuelle qui peut être transférée vers des systèmes extérieurs. Elle peut calculer, classer, comparer, formuler, synthétiser et produire des réponses. Cette réussite technique ne supprime pas l'intelligence humaine ; elle oblige cependant à distinguer plus rigoureusement **ce qui peut être mécanisé** de **ce qui doit encore être conquis intérieurement.**

Rudolf Steiner affirme que la connaissance qui demeure enfermée dans la tête et dans « le simple intellect » ne saisit pas encore l'homme entier. Il oppose à cette limitation une connaissance qui pénètre également le sentiment et la volonté.

La question n'est donc peut-être pas de préserver artificiellement toutes les fonctions que la machine peut reproduire, mais de comprendre ce que leur extériorisation exige désormais de l'évolution humaine.

1. L'IA externalise certaines capacités

Le processus d'extériorisation n'a pas commencé avec l'intelligence artificielle.

L'écriture avait déjà externalisé la mémoire.

Les mathématiques avaient formalisé certaines opérations de pensée.

La machine industrielle avait externalisé une partie de l'effort physique.

L'informatique a rendu exécutables des procédures abstraites.

L'IA étend aujourd'hui cette dynamique à certaines fonctions intellectuelles plus complexes.

Steiner décrit déjà, dans la GA 202, un phénomène général d'incorporation de l'intelligence humaine au monde mécanique. Il affirme que les hommes :

« incorporent leur intelligence au monde »

et qu'ils créent ainsi à côté d'eux :

« un monde qui devient indépendant ».

Steiner parle ici de mécanisation industrielle, non d'intelligence artificielle. Mais la structure du processus permet un rapprochement : **une activité élaborée par l'homme peut être incorporée dans une organisation extérieure qui poursuit ensuite fonctionnellement son activité sans intervention humaine constante.**

Ce qui était intérieur devient opératoire à l'extérieur

Avec l'IA, l'extériorisation ne touche plus seulement :

la force,

le mouvement,

la mémoire brute,

le calcul simple.

Elle atteint également certaines formes de :

langage,

association,

classification,

résumé,

comparaison,

argumentation.

Il ne faut pas conclure de cette extension que l'ensemble de l'intelligence humaine serait mécanisé.

Il faut seulement reconnaître que certaines de ses manifestations peuvent l'être.

Cette distinction devient le point de départ d'une nouvelle anthropologie.

2. Ce qui est externalisé ne doit plus définir entièrement l'humain

Lorsqu'une capacité devient reproductible par une machine, deux conclusions sont possibles.

La première affirme :

la machine reproduit cette fonction, donc l'homme n'est lui-même qu'une machine plus complexe.

La seconde affirme :

puisque cette fonction peut être séparée de l'homme, elle ne suffit pas à définir l'homme entier.

La perspective steinerienne conduit clairement vers cette seconde orientation.

Steiner distingue déjà la totalité humaine du simple intellect. Il explique que la connaissance véritable ne doit pas seulement parler :

« à l'intellect, pas seulement à la tête »

mais aussi pénétrer :

« le sentiment et la volonté ».

L'intellect est donc une faculté humaine.

Il n'est pas l'homme entier.

La mécanisation révèle une limite de définition

Pendant longtemps, l'homme pouvait se définir comme :

l'être qui calcule,

l'être qui raisonne,

l'être qui parle,

l'être qui produit des concepts.

Mais plus ces fonctions deviennent techniquement reproductibles, plus cette définition devient insuffisante.

La machine ne retire pas nécessairement quelque chose à l'homme.

Elle retire plutôt à certaines fonctions **le privilège de pouvoir servir seules de définition de l'humain.**

L'homme est alors obligé de chercher plus profondément ce qui constitue son individualité.

Dépasser ne signifie pas abandonner

Dépasser ce qui a été mécanisé ne signifie pas mépriser l'intellect.

Le calcul demeure nécessaire.

La logique demeure nécessaire.

La mémoire demeure nécessaire.

La pensée conceptuelle demeure nécessaire.

L'erreur serait de croire que leur mécanisation oblige à les abandonner.

Le dépassement consiste à les **réintégrer dans un ensemble plus vaste.**

Il ne s'agit pas :

d'intellect ou d'esprit,

mais :

d'un intellect devenu instrument d'un être plus large que lui.

3. Revenir au sentir, au vouloir et à l'intuition morale

La conception steinerienne de l'homme offre précisément plusieurs dimensions qui empêchent de réduire l'intelligence à la seule opération intellectuelle.

La première est le sentiment.

La seconde est la volonté.

La troisième, dans le domaine moral, est l'intuition.

Dans la GA 333, Steiner affirme que la connaissance véritable doit « abreuver le sentiment et la volonté » et agir dans la totalité humaine.

Le penser n'est donc pleinement humain que lorsqu'il cesse d'être une activité isolée.

Le sentir donne une portée humaine au contenu

Le sentiment ne remplace pas la connaissance.

Il introduit une autre dimension.

Une situation peut être intellectuellement comprise sans être réellement éprouvée dans sa portée humaine.

Une décision peut être logiquement cohérente sans que son sens pour les personnes concernées soit intérieurement vécu.

Le sentir relie la représentation à une valeur vécue.

C'est pourquoi l'homme ne devient pas plus pleinement humain en renonçant à la pensée, mais en empêchant la pensée de devenir **indifférente à ce qu'elle connaît**.

Le vouloir transforme le contenu en acte

La volonté introduit une dimension supplémentaire.

Il ne suffit pas de connaître.

Il faut pouvoir vouloir.

Et le vouloir humain n'est pas seulement exécution d'une conclusion.

Il engage l'individualité dans le monde.

La GA 4 montre que la liberté dépend précisément du rapport entre contenu idéal, motif et volonté. L'action libre procède d'une intuition devenue motif propre à l'individu.

Ainsi, même si une machine produit une excellente proposition, il reste à l'être humain à transformer éventuellement cette proposition en **motif reconnu et voulu**.

L'intuition morale comme création

La notion d'intuition morale devient ici fondamentale.

Steiner ne réduit pas la moralité à l'application mécanique d'une règle.

La GA 4 décrit l'acte libre comme procédant d'une intuition morale individualisée, puis transformée en action concrète par l'imagination morale.

La dimension morale introduit donc quelque chose qui ne se laisse pas simplement ramener à l'application d'un programme.

Il faut :

saisir une situation,

en comprendre la singularité,

former un motif,

imaginer une action adaptée,

l'assumer.

4. Développer ce qui ne peut pas être simplement automatisé

L'IA pourrait alors produire un déplacement historique des priorités.

Tant que l'homme devait consacrer une part immense de son énergie à des opérations calculables, répétitives ou formalisables, ces facultés occupaient naturellement une place centrale.

Si une partie de ces opérations est transférée à des systèmes techniques, la question devient :

quelles facultés doivent maintenant être davantage développées ?

Dans une lecture inspirée de Steiner, plusieurs apparaissent immédiatement :

le penser réellement actif,

le discernement,

l'attention,

la capacité d'éprouver,

la volonté consciente,

l'imagination morale,

la responsabilité.

Il ne s'agit pas d'établir une frontière technique définitive

Une prudence reste toutefois indispensable.

Dire que certaines facultés « ne peuvent pas être automatisées » constituerait une affirmation plus forte que ce que les textes de Steiner ou les connaissances actuelles permettent d'établir.

Les techniques évoluent.

Ce qui paraît aujourd'hui impossible peut devenir techniquement reproductible sous certaines formes.

La véritable distinction ne doit donc pas reposer uniquement sur une liste fixe de tâches.

Elle porte plus profondément sur **la manière dont une faculté est vécue par un sujet.**

Une opération et une expérience ne sont pas identiques

Un système peut reproduire une opération extérieurement comparable.

Cela ne suffit pas à démontrer qu'il existe en lui :

la même expérience consciente,

la même appropriation intérieure,

la même individualité morale,

la même relation vécue au motif.

Le point essentiel devient donc moins :

« quelle tâche la machine ne pourra jamais faire ? »

que :

« quelle transformation intérieure l'homme doit-il accomplir pour ne pas se réduire à la tâche que la machine peut reproduire ? »

Développer le sujet plutôt que défendre la fonction

Cette distinction permet d'éviter une compétition stérile entre homme et machine.

Si l'homme cherche continuellement à préserver sa supériorité en accomplissant mieux les mêmes tâches que la machine, il risque de perdre cette compétition à mesure que la technologie progresse.

Mais s'il approfondit ce qui fait de lui un **sujet conscient de ses motifs**, la question change entièrement.

La supériorité technique cesse d'être le critère.

Le centre devient :

la présence,

la compréhension,

l'appropriation,

la responsabilité,

la liberté.

5. La liberté comme tâche évolutive

La liberté n'est pas, chez Steiner, un état donné une fois pour toutes.

Elle apparaît comme une possibilité à conquérir.

La GA 4 la définit à partir de la capacité de l'individu à devenir lui-même source consciente de ses motifs. L'index de l'ouvrage résume cette articulation en indiquant :

« L'homme est libre dans la mesure où il transforme la pensée en source consciente et individuelle de ses motifs. »

Cette liberté demande donc un développement.

Elle n'est pas automatique.

L'homme n'est pas libre simplement parce qu'aucune machine ne le contraint

La contrainte peut être beaucoup plus subtile.

Un homme peut être juridiquement libre et néanmoins suivre :

ses habitudes,

ses impulsions,

ses conventions,

les recommandations d'une autorité,

les conclusions d'un système extérieur.

La liberté commence lorsque le motif devient réellement conscient et propre à l'individualité.

C'est pourquoi le progrès technique ne garantit jamais à lui seul le progrès de la liberté.

L'IA rend cette tâche plus aiguë

L'intelligence artificielle pourrait même rendre la liberté plus exigeante.

Plus les systèmes sont capables de produire :

des réponses,

des conseils,

des synthèses,

des prévisions,

des décisions proposées,

plus l'individu doit exercer la capacité de ne pas confondre **proposition convaincante** et **motif personnellement reconnu**.

La puissance extérieure de l'intelligence appelle donc une intensification de l'activité intérieure.

L'évolution pourrait changer de centre

Le mouvement historique peut être représenté ainsi :

développer l'intellect

↓

individualiser l'intellect

↓

objectiver certaines de ses opérations

↓

mécaniser certaines fonctions



découvrir que l'intellect mécanisable ne suffit pas à définir l'homme



développer plus consciemment sentiment, volonté, intuition morale et liberté.

La dernière partie de cette séquence constitue une synthèse interprétative.

Mais elle s'appuie directement sur l'anthropologie de Steiner, qui distingue l'intellect isolé de la totalité humaine et place l'intuition morale individualisée au cœur de l'action libre.

Le paradoxe de la mécanisation

La mécanisation peut ainsi avoir un effet paradoxal.

Elle peut appauvrir l'homme s'il abandonne avec la fonction externalisée l'activité intérieure qui l'accompagnait.

Mais elle peut aussi l'obliger à découvrir qu'il ne se réduit pas à cette fonction.

Le calcul externalisé peut conduire à approfondir le jugement.

La mémoire externalisée peut conduire à distinguer stockage et expérience biographique.

La formulation automatisée peut obliger à distinguer produire des mots et assumer une parole.

La décision assistée peut obliger à redécouvrir la responsabilité.

Ce qui était moyen ne doit pas devenir définition

L'intelligence avait été nécessaire à l'individualisation humaine.

Mais il ne s'ensuit pas qu'elle constitue le terme ultime de l'évolution.

Steiner place précisément au-delà du simple intellect une individualité capable d'intuition morale et de création libre.

Ainsi, ce qui fut une étape essentielle peut devenir un moyen pour une étape ultérieure.

L'intellect a permis à l'homme de se séparer d'une ancienne dépendance.

La liberté exige désormais qu'il ne devienne pas dépendant de **l'intellect qu'il a lui-même extériorisé.**

Le dépassement comme transformation

Dépasser ce qui a été mécanisé ne signifie donc pas rejeter la machine.

Cela signifie empêcher que l'homme reste intérieurement fixé au niveau de ce qu'il a réussi à rendre extérieur.

Si la machine devient capable de calculer, l'homme doit approfondir le sens.

Si elle devient capable de proposer, il doit approfondir le jugement.

Si elle devient capable d'écrire, il doit approfondir la parole assumée.

Si elle devient capable de prévoir, il doit approfondir la responsabilité.

Si elle devient capable d'optimiser, il doit approfondir la question de la finalité.

Steiner explicite, synthèse et interprétation

Steiner affirme explicitement que la connaissance ne doit pas rester enfermée dans la tête et le simple intellect, mais pénétrer le sentiment et la volonté.

Il affirme également, dans la GA 4, que l'action libre procède d'une intuition morale devenue motif individuel, et que l'individualité peut devenir source créatrice d'actes singuliers.

Il décrit enfin l'homme moderne comme incorporant son intelligence au monde mécanisé et créant ainsi à côté de lui un monde devenant relativement indépendant.

La synthèse de ces éléments permet de voir dans l'évolution moderne un passage de l'intelligence individualisée à son externalisation partielle, qui rend d'autant plus importante l'intégration du penser au sentiment, à la volonté et à la liberté.

L'interprétation contemporaine consiste à considérer l'IA comme une étape nouvelle de cette extériorisation et à poser l'hypothèse que l'homme doit désormais approfondir ce qui fait de lui non seulement un porteur d'intelligence, mais un sujet libre.

La liberté comme véritable dépassement

L'homme n'a donc peut-être pas à dépasser la machine en devenant **plus calculateur qu'elle**.

Il pourrait avoir à dépasser en lui-même la part qu'il a rendue mécanisable.

Ce dépassement ne signifie pas abandonner l'intellect, mais le replacer dans une totalité plus vaste :

penser



ressentir la portée de ce qui est pensé



vouloir consciemment



former une intuition morale



agir librement et en assumer la responsabilité.

La véritable question n'est alors plus : **jusqu'où l'intelligence artificielle pourra-t-elle reproduire l'intellect humain ?**

Elle devient : **l'homme développera-t-il suffisamment son être pour ne plus se définir entièrement par la partie de lui-même qu'il a réussi à mécaniser ?**

Dans cette perspective, la liberté apparaît moins comme un acquis à protéger que comme une **tâche évolutive rendue plus urgente par la réussite même de l'extériorisation technique de l'intelligence.**

Partie X — Vers une anthropologie de l'âge de l'IA

Chapitre 28 — L'intelligence n'est peut-être qu'une étape

L'histoire de l'intelligence, telle qu'elle peut être reconstruite à partir de Rudolf Steiner, ne conduit pas nécessairement à considérer l'intellect comme l'aboutissement définitif de l'évolution humaine. L'intelligence apparaît plutôt comme une **faculté traversant plusieurs métamorphoses** : d'abord cosmique, puis individualisée, ensuite objectivée et mécanisée, avant de pouvoir être réintégrée consciemment dans l'être humain entier.

Cette dernière étape ne signifie ni abandon de l'intelligence ni retour à une conscience pré-intellectuelle. Elle suppose au contraire de **conserver toutes les conquêtes de l'autonomie** tout en dépassant l'isolement de l'intellect.

Dans la GA 237, Steiner affirme que ce qui était autrefois « intelligence cosmique » est devenu terrestre et humain afin que les hommes puissent parvenir :

« à l'intelligence et à la liberté ».

L'intelligence apparaît donc déjà comme insérée dans une histoire. Elle n'est pas un état immobile de l'être humain.

1. Intelligence cosmique

Dans la perspective steinerienne, l'intelligence n'est pas d'abord une production enfermée dans le cerveau humain.

Elle possède une dimension cosmique.

Dans la GA 237, Steiner parle explicitement de :

« l'ensemble de l'intelligence cosmique »

et affirme que celle-ci était administrée par Michaël au-dessus des différentes intelligences planétaires.

L'homme ancien ne vivait donc pas encore la pensée de la même manière que l'homme moderne.

Selon Steiner, l'intelligence n'était pas pleinement appropriée par chaque individualité ; un « rayon » de l'intelligence cosmique pénétrait l'être humain.

Le penser était davantage vécu comme participation que comme possession.

Une intelligence qui précède l'individu

Cette première étape peut être représentée ainsi :

cosmos intelligible

↓

intelligence cosmique

↓

participation humaine.

L'homme n'est pas encore le propriétaire individuel de l'intelligence.

Il se trouve inscrit dans un ordre de pensée qui le dépasse.

L'universalité précède l'individualité.

Mais cette situation ne permet pas encore la liberté moderne.

2. Intelligence individuelle

L'évolution conduit ensuite l'intelligence vers l'être humain.

Steiner décrit un passage décisif : ce qui était autrefois géré cosmiquement par Michaël entre progressivement dans l'humanité.

Dans la GA 237, il affirme :

« Depuis le VIII^e ou le IX^e siècle, la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes. »

Et il ajoute que l'élément michaélique devait désormais être élaboré par :

« l'intelligence individuelle de l'âme humaine ».

L'intelligence devient donc individuelle.

L'homme peut désormais :

former ses propres concepts,

juger,

raisonner,

comparer,

douter,

se tromper,

choisir.

Cette individualisation constitue une condition de la liberté.

L'intelligence devient propriété du Moi

Ce qui était autrefois vécu comme contenu universel devient maintenant activité personnelle.

L'individu peut dire :

« cette pensée est pensée par moi ».

Cette transformation rend possible :

l'autonomie intellectuelle,

le jugement personnel,

la responsabilité,

la liberté morale.

Steiner précise que ce passage devait permettre aux hommes de parvenir :

« à l'intelligence et à la liberté ».

L'individualisation n'est donc pas une chute à supprimer.

Elle est une conquête nécessaire.

Mais l'individualisation contient déjà son propre danger

Une intelligence devenue personnelle peut cependant oublier son origine.

Elle peut se croire entièrement autonome au sens d'isolée.

Elle peut confondre liberté et séparation.

Elle peut se limiter au calcul, à l'abstraction et au seul monde sensible.

Steiner décrit précisément le conflit entre Michaël et Ahriman autour de cette intelligence devenue terrestre. Ahriman veut :

« rendre cette intelligence uniquement terrestre »

et l'affranchir de Michaël.

L'intelligence individuelle constitue donc un seuil.

Elle rend possible la liberté.

Mais elle rend aussi possible l'enfermement.

3. Intelligence objectivée

Une fois individualisée, l'intelligence peut être extériorisée.

Les pensées humaines se déposent dans :

les textes,

les sciences,

les institutions,

les lois,

les procédures,

les systèmes techniques.

Ce mouvement représente une nouvelle transformation.

L'intelligence cesse d'exister seulement comme activité intérieure.

Elle devient structure extérieure.

La GA 254 décrit précisément cette objectivation lorsqu'elle évoque un intellect capable de devenir une « puissance objective » agissant hors des âmes humaines.

L'intelligence ne reste plus confinée au sujet qui la produit.

Elle circule.

Elle se fixe.

Elle devient transmissible.

De l'intelligence vécue à l'intelligence déposée

Le passage peut être représenté ainsi :

pensée personnelle

↓

formulation

↓

inscription extérieure

↓

transmission

↓

institutionnalisation.

Le contenu intellectuel devient indépendant de la présence immédiate de son auteur.

Un texte peut continuer à agir après sa mort.

Une procédure peut être appliquée par des milliers de personnes.

Une théorie peut organiser durablement des pratiques.

L'intelligence commence ainsi à vivre **hors de l'individu**.

4. Intelligence mécanisée

Une étape supplémentaire apparaît lorsque l'intelligence objectivée entre dans les mécanismes.

La GA 202 fournit ici l'un des passages les plus importants de l'ensemble du problème.

Steiner affirme :

« L'homme, par son activité pensante, a inventé et construit les mécanismes. Ce faisant, il avait introduit dans les mécanismes son intelligence. »

Puis :

« L'intelligence s'était en quelque sorte échappée de sa tête »

et les forces ainsi extériorisées :

« travaillaient elles-mêmes maintenant ».

Steiner parle ici du machinisme industriel.

Mais il décrit un principe d'une portée considérable : **l'intelligence humaine peut être incorporée à un dispositif qui poursuit ensuite une activité extérieurement autonome.**

De l'objectivation à l'opération

L'intelligence mécanisée ne se contente plus d'être conservée.

Elle agit.

Le passage devient :

idée humaine

↓

formalisation

↓

incorporation technique

↓

fonctionnement extérieur.

Avec l'intelligence artificielle, cette logique atteint certaines activités symboliques et intellectuelles.

La machine ne déplace plus seulement de la matière.

Elle peut également :

classer,

associer,

calculer,

produire du langage,

comparer,

résumer,

générer certaines formes de raisonnement.

Ce dernier prolongement appartient à l'interprétation contemporaine.

Steiner ne décrit pas l'IA.

Mais le mouvement qu'il caractérise — intelligence introduite dans les mécanismes puis agissant extérieurement — fournit une base conceptuelle particulièrement forte pour comprendre le phénomène.

L'intelligence mécanisée révèle son caractère partiel

Cette étape peut sembler d'abord diminuer l'homme.

Si la machine accomplit des opérations considérées autrefois comme intellectuelles, l'intelligence humaine paraît perdre son privilège.

Mais une autre lecture devient possible.

La mécanisation montre précisément que **ce qui pouvait être mécanisé ne constituait peut-être pas la totalité de l'homme.**

La machine révèle alors le caractère partiel de l'intellect.

Elle ne réfute pas l'homme.

Elle oblige à chercher plus profondément ce qu'il est.

5. Intelligence réintégrée consciemment

L'histoire ne s'arrête donc pas nécessairement à l'intelligence mécanisée.

Chez Steiner, l'intelligence devenue humaine doit connaître une transformation ultérieure.

La GA 237 indique que l'intelligence, après être devenue terrestre, doit pouvoir :

« à nouveau s'unir à l'entité de Michaël ».

Ce retour n'est pas une régression.

L'intelligence ne doit pas quitter l'individu.

Elle doit être réintégrée consciemment dans une relation plus vaste.

Retrouver sans perdre

Le mouvement ne serait donc pas :

intelligence individuelle

↓

abandon de l'individualité

↓

retour à l'ancienne intelligence cosmique.

Il serait plutôt :

intelligence individualisée

↓

liberté acquise

↓

prise de conscience de ses limites

↓

réintégration consciente dans l'homme entier et dans une dimension universelle.

Cette différence est essentielle.

L'ancienne universalité était largement reçue.

La nouvelle doit être librement reconnue.

Spiritualiser l'intellect

La GA 237 formule directement cette transformation :

« Il faut maintenant que l'homme-tête, en spiritualisant l'intellect, devienne homme-cœur. »

Cette phrase permet de comprendre la réintégration.

Le futur de l'intelligence n'est pas sa disparition.

Il est son **passage d'une forme isolée à une forme intégrée.**

La tête n'est pas supprimée.

Mais elle ne doit plus prétendre porter à elle seule l'être humain.

L'homme entier

Cette orientation rejoint un thème central de Steiner : les contenus spirituels authentiques doivent provenir du :

« ganzen Menschen »

« l'homme tout entier ».

Dans la GA 314, Steiner affirme que ce qui ne provient pas simplement de l'intellect et de la tête, mais de l'homme entier, peut apparaître comme Imagination, Inspiration et Intuition.

Il précise même que, dans la formation de tels concepts, ne participe pas seulement le cerveau, mais :

« Lunge und Leber und Herz und der ganze Mensch »

« le poumon, le foie, le cœur et l'homme tout entier ».

Le vocabulaire est propre à l'anthropologie spirituelle de Steiner, mais la direction générale est claire : **l'avenir de la connaissance doit dépasser l'intellect isolé sans renoncer à la conscience acquise grâce à lui.**

L'intelligence n'était donc peut-être qu'une étape

Il devient alors possible de relire toute l'histoire développée jusqu'ici.

L'intelligence cosmique n'était pas encore librement humaine.

L'intelligence individuelle rend possible la liberté.

L'intelligence objectivée rend possible une immense transmission culturelle.

L'intelligence mécanisée rend possible l'exécution extérieure de certaines fonctions.

Mais aucune de ces étapes ne constitue nécessairement le terme.

Le mouvement pourrait conduire vers une intelligence :

consciente,

individuelle,

libre,

mais de nouveau reliée à l'homme entier.

Une progression plutôt qu'une opposition

Le schéma général peut être formulé ainsi :

intelligence cosmique

↓

universalité reçue

↓

intelligence individuelle

↓

autonomie et liberté

↓

intelligence objectivée

↓

extériorisation culturelle et sociale

↓

intelligence mécanisée

↓

exécution technique de fonctions intellectuelles

↓

intelligence réintégrée consciemment

↓

pensée reliée au sentiment, à la volonté, à la liberté et au spirituel.

Les trois premières transitions sont largement fondées sur les descriptions de Steiner.

L'application de la quatrième à l'intelligence artificielle constitue une interprétation contemporaine.

La cinquième correspond à la synthèse de la perspective michaélique développée dans plusieurs GA.

L'IA pourrait marquer la fin de l'intellectualisme plutôt que celle de l'intelligence

Un paradoxe apparaît alors.

L'intelligence artificielle pourrait être interprétée comme l'apothéose de l'intellect : jamais autant de fonctions intellectuelles n'avaient été techniquement disponibles.

Mais elle pourrait aussi marquer **la crise de l'intellectualisme**.

Plus l'intellect fonctionnel devient reproductible, moins il peut suffire à définir l'homme.

L'IA oblige ainsi à distinguer :

intelligence

et

totalité de l'être humain.

Elle pourrait donc provoquer non la disparition de l'intelligence, mais son changement de statut.

Ce que l'homme croyait être son sommet peut devenir son instrument

L'intellect moderne a été nécessaire pour conquérir :

la distance critique,

l'autonomie,

la liberté de jugement,

la science.

Mais une faculté conquise peut devenir ensuite un moyen au service d'une étape ultérieure.

Ce qui était sommet peut devenir instrument.

Ce qui définissait l'homme peut devenir une fonction parmi d'autres.

L'intellect n'est alors pas rejeté.

Il est replacé dans une architecture anthropologique plus vaste.

Une intelligence qui retourne au cœur sans retourner au passé

Le point michaélique est particulièrement précis.

Steiner ne demande pas d'abolir le penser individuel.

Il affirme au contraire que l'intelligence agit désormais :

« au sein de l'humanité ».

Mais cette intelligence doit pouvoir retrouver une relation avec Michaël.

L'homme ne retourne donc pas à l'état antérieur.

Il conserve :

l'individualité,

la conscience,

la logique,

la liberté.

Mais il cherche à réunir ce qui avait dû être séparé pour que ces facultés apparaissent.

La réintégration comme nouvelle étape anthropologique

La séquence complète devient alors :

participation cosmique sans autonomie complète

↓

séparation

↓

individualisation

↓

liberté

↓

objectivation

↓

mécanisation

↓

prise de conscience des limites de l'intellect isolé

↓

réintégration libre dans l'homme entier.

La dernière étape ne détruit aucune des précédentes.

Elle les métamorphose.

Une anthropologie adaptée à l'âge de l'IA

L'âge de l'IA pourrait donc demander de cesser de définir l'homme comme un « animal intellectuel » dont la principale dignité résiderait dans sa supériorité cognitive sur les machines.

Cette définition devient fragile dès que certaines performances intellectuelles peuvent être techniquement dépassées.

Une anthropologie plus profonde doit alors chercher l'humain dans l'unité de :

la conscience,

la pensée,

le sentiment,

la volonté,

l'individualité,

la responsabilité,

la liberté.

L'intellect y conserve une place essentielle.

Mais il n'est plus le tout.

Ce que Steiner affirme, ce que la synthèse permet et ce qui relève de l'interprétation

Steiner affirme explicitement l'existence d'une intelligence cosmique administrée par Michaël, son passage vers l'humanité, son lien avec l'acquisition de l'intelligence et de la liberté, ainsi que la nécessité pour cette intelligence devenue humaine de pouvoir à nouveau se relier à Michaël.

Il affirme également que l'homme introduit son intelligence dans les mécanismes, qu'elle peut en quelque sorte « s'échapper de sa tête » et agir dans un monde mécanisé devenu relativement indépendant.

La synthèse de ces textes permet de reconstruire un mouvement allant de l'intelligence cosmique à l'intelligence individualisée, puis à son extériorisation et à la nécessité d'une nouvelle spiritualisation consciente.

L'interprétation contemporaine consiste à placer l'intelligence artificielle dans cette séquence comme forme nouvelle de mécanisation de certaines fonctions intellectuelles et à considérer qu'elle pourrait rendre plus urgente la réintégration de l'intelligence dans la totalité humaine.

L'intelligence comme moyen de la liberté

La conclusion peut alors être formulée ainsi :

l'intelligence cosmique devait devenir individuelle pour que la liberté devienne possible ;

l'intelligence individuelle pouvait être objectivée parce que l'homme était devenu capable de formaliser son propre penser ;

l'intelligence objectivée pouvait être mécanisée parce que certaines de ses opérations étaient reproductibles ;

mais l'intelligence mécanisée oblige désormais l'homme à découvrir que **sa destination ne peut consister à devenir lui-même ce qu'il a réussi à mécaniser.**

L'intelligence n'est peut-être donc pas le terme de l'évolution humaine.

Elle pourrait être **l'organe transitoire par lequel l'homme conquiert la liberté avant de réintégrer consciemment cette liberté dans une forme de connaissance plus vaste, plus vivante et plus pleinement humaine.**

Partie X — Vers une anthropologie de l'âge de l'IA

Chapitre 29 — Ahriman comme possibilité nécessaire mais non comme destination

Dans la perspective de Rudolf Steiner, Ahriman ne peut pas être compris comme une puissance qu'il suffirait simplement de supprimer. Les forces auxquelles il est lié — mesure, nombre, poids, calcul, fixation, mécanisation — appartiennent à des dimensions qui devaient effectivement entrer dans l'évolution humaine.

Le problème n'est donc pas leur existence.

Il apparaît lorsque ce qui devait devenir **un moyen de connaissance et d'action** prétend devenir **la mesure exclusive du réel et de l'homme.**

Steiner formule cette distinction d'une manière particulièrement remarquable dans la GA 26. Après avoir décrit l'idéal ahrimanien comme celui de :

« Maß, Zahl und Gewicht »

« mesure, nombre et poids »,

il ajoute qu'Ahriman :

« wurde in den der Menschenentwicklung dienenden Kosmos hereingerufen, weil “Maß, Zahl und Gewicht”, sein Gebiet, entfaltet werden mußte »

« fut appelé dans le cosmos servant l'évolution humaine parce que “mesure, nombre et poids”, son domaine, devaient être développés ».

Cette phrase interdit une lecture simpliste d'Ahriman.

Son domaine devait se développer.

Mais ce domaine ne devait pas devenir la totalité du monde humain.

1. Le rôle de la mesure, du nombre et du calcul

La mesure, le nombre et le calcul sont indispensables à l'existence terrestre moderne.

Sans eux, il n'y aurait pas :

science quantitative,

ingénierie,

architecture,

comptabilité,

informatique,

organisation technique,

prévision,

construction mécanique.

La civilisation moderne repose largement sur la capacité de rendre certains phénomènes mesurables et calculables.

Steiner ne nie nullement la légitimité de cette évolution.

Au contraire, la GA 26 affirme expressément que le domaine de :

« Maß, Zahl und Gewicht »

devait être :

« entfaltet »

« développé ».

Le calcul n'est donc pas l'ennemi.

La quantification n'est pas en elle-même une faute.

La mécanique n'est pas simplement une erreur historique.

Le problème commence avec le « uniquement »

Steiner caractérise cependant l'idéal ahrimkien par une expression décisive :

« einzig und allein »

« uniquement et exclusivement ».

C'est là que se situe le basculement.

Le danger n'est pas :

mesurer,

mais :

ne reconnaître que ce qui est mesurable.

Il n'est pas :

calculer,

mais :

considérer que seul le calcul donne accès au réel.

Il n'est pas :

mécaniser,

mais :

faire du mécanisme le modèle ultime de toute existence.

La tendance ahrimkienne apparaît donc comme une **absolutisation d'une faculté légitime.**

Une force nécessaire peut devenir dominante

Le paradoxe est fondamental.

L'évolution avait besoin de développer :

la précision,

l'objectivité,

la détermination,

le calcul,

la maîtrise technique.

Mais ces qualités portent en elles un risque lorsqu'elles ne sont plus équilibrées.

Une faculté nécessaire à une étape peut devenir un obstacle si elle refuse toute métamorphose ultérieure.

Ahriman représente alors non pas l'existence du calcul, mais sa prétention à devenir **principe total du monde**.

2. La nécessité de la confrontation

Steiner ne présente pas l'évolution humaine comme un chemin où l'homme serait protégé de toute puissance adverse.

La confrontation avec les forces ahrimaniennes appartient au développement de la liberté.

Le domaine du calculable devait apparaître précisément parce que l'homme devait être capable de s'y tenir sans devenir entièrement déterminé par lui.

La GA 26 oppose ainsi le calculable à ce qui relève de la libre intelligence.

Steiner décrit les puissances divino-spirituelles comme possédant :

« vollkommene freie Intelligenz und vollkommen freien Willen »

« une intelligence parfaitement libre et une volonté parfaitement libre »,

tout en reconnaissant la nécessité du :

« Berechenbaren, Unfreien »

« calculable, non libre »,

comme élément du monde à partir duquel l'homme doit se développer :

« als freies Wesen »

« comme être libre ».

Le calculable constitue donc un environnement de la liberté.

Il n'est pas lui-même la liberté.

La liberté suppose qu'il existe quelque chose à dépasser

Un être qui ne rencontrerait aucune nécessité ne pourrait peut-être pas faire l'expérience de sa propre autonomie.

L'homme rencontre :

la matière,

les lois naturelles,

les contraintes,

les habitudes,

les déterminismes,

les structures calculables.

Il ne devient libre ni en niant ces réalités ni en s'y soumettant entièrement.

Il devient libre en apprenant à **agir consciemment au sein d'elles**.

La confrontation avec Ahriman possède alors une fonction évolutive : elle oblige l'homme à découvrir la différence entre ce qui peut être calculé et ce qui doit être librement voulu.

Ahriman comme possibilité de durcissement

Le domaine ahrimanien offre ainsi une possibilité réelle.

L'homme peut :

mesurer,

calculer,

formaliser,

mécaniser.

Mais il peut également s'identifier complètement à ces activités.

La confrontation devient alors décisive.

Le même pouvoir qui permet la science et la technique peut conduire à une vision du monde dans laquelle :

la quantité remplace la qualité,

la procédure remplace le jugement,

le programme remplace l'initiative,

le prévisible remplace le possible,

le calcul remplace la liberté.

3. L'erreur de vouloir supprimer Ahriman

Si Ahriman était simplement une erreur extérieure à l'évolution, la réponse logique serait de chercher à éliminer tout ce qui porte son empreinte.

Steiner refuse explicitement cette orientation.

Dans la GA 208, il affirme :

« Es soll gar nichts gesagt werden gegen das ahrimanische Wesen. »

« Il ne faut absolument rien dire contre l'être ahrimanien »,

puis précise que ce qui s'exprime légitimement dans :

« Registrieren [...] Statutenmachen [...] Paragraphenmachen »

l'enregistrement, l'établissement de statuts et de paragraphes,

ne doit pas être condamné.

Sa conclusion est :

« Aber durchgeistigt soll das alles werden. »

« Mais tout cela doit être spiritualisé. »

Le principe est extrêmement clair.

Il ne s'agit pas de supprimer.

Il s'agit de **transformer**.

Refuser la réaction

Steiner poursuit en donnant des exemples directement techniques.

Il mentionne :

la sténographie,

la machine à écrire,

et les qualifie d'« ahrimanisations » de la culture moderne.

Mais il ajoute qu'en introduisant la spiritualité dans la culture, ces mêmes moyens peuvent être élevés dans une autre sphère.

Il affirme même explicitement :

« es soll nicht einer Reaktion das Wort geredet werden »

« il ne faut pas prendre parti pour une réaction ».

Cette indication est essentielle.

La réponse à l'ahrimanisation n'est pas le retour en arrière.

Une application décisive à la technique moderne

Transposée à l'époque de l'IA, cette orientation conduit à éviter une conclusion simpliste :

la technique est ahrimaniennne, donc il faudrait la refuser.

Une telle position ne correspondrait pas à la dynamique décrite par Steiner.

La question devient plutôt :

comment utiliser les capacités techniques sans leur remettre la définition du vrai, du juste et de l'humain ?

L'outil doit être transformé par la finalité qu'on lui donne.

4. L'erreur inverse de lui remettre la totalité de l'intelligence

L'erreur opposée serait cependant tout aussi grave.

Parce que le calcul, la formalisation et la mécanique sont nécessaires, il serait possible de conclure qu'ils doivent gouverner la totalité de l'existence.

C'est précisément ce que Steiner attribue à la tendance ahrimannienne.

Dans la GA 208, il écrit :

« Daher möchten sie alles mechanisieren »

« C'est pourquoi ils voudraient tout mécaniser ».

Le mot essentiel est encore une fois :

tout.

La mécanisation intégrale

Steiner décrit cette orientation comme volonté de faire en sorte que tout se déroule :

« schablonenmäßig »

« selon un schéma »,

et :

« programmäßig »

« selon un programme ».

Il ajoute :

« Ahriman ist der große Enthusiast für alles Programmäßige. »

« Ahriman est le grand enthousiaste de tout ce qui est programmatique. »

L'image prend une résonance particulière à l'âge numérique.

Il serait toutefois anachronique d'en faire une prédiction de l'informatique ou de l'IA.

Steiner parle d'une tendance spirituelle générale : **transformer l'activité humaine en déroulement préétabli.**

L'IA devient problématique lorsqu'elle prétend devenir le modèle général

Une intelligence artificielle peut parfaitement :

calculer,

programmer,

classer,

prévoir,

automatiser.

Ces fonctions peuvent être légitimes.

Le danger apparaît lorsque les critères propres à ces fonctions deviennent critères universels de toute existence.

Lorsque :

ce qui n'est pas quantifiable semble irréal,

ce qui n'est pas prévisible semble irrationnel,

ce qui n'est pas programmable semble défectueux,

ce qui échappe à l'optimisation semble inutile.

Alors l'intelligence technique cesse d'être une faculté.

Elle devient une anthropologie.

La totalité de l'homme ne peut être ramenée au programme

Dans la GA 208, Steiner décrit précisément ce risque :

« es soll alles schablonenmäßig verlaufen, es soll alles programmäßig verlaufen »

« tout doit se dérouler selon un schéma, tout doit se dérouler selon un programme ».

L'homme peut rester extrêmement actif dans un tel monde.

Steiner précise même qu'Ahriman ne veut pas nécessairement lui retirer l'activité.

Il peut au contraire le faire :

agir,

produire,

travailler énormément.

Mais tout doit être exécuté selon le programme.

Ainsi, l'opposé de la liberté n'est pas nécessairement l'inaction.

Il peut être **une activité intense entièrement préformée**.

L'efficacité peut masquer l'absence de liberté

Cette distinction est particulièrement importante à l'époque de l'IA.

Une civilisation pourrait devenir extraordinairement efficace.

Les décisions seraient optimisées.

Les comportements anticipés.

Les erreurs réduites.

Les procédures améliorées.

Mais la question demeurerait :

qui fixe les finalités ?

Une organisation parfaitement efficace peut rester profondément non libre si le sujet humain ne fait plus que remplir la fonction qui lui est attribuée.

5. Transformer plutôt que fuir

La réponse de Steiner est nettement formulée : il faut spiritualiser ce qui s'est développé dans la modernité.

Dans la GA 208, il affirme que lorsque la vie spirituelle, l'Imagination, l'Inspiration et l'Intuition sont introduites dans ce qui n'était que connaissance extérieure :

« dann erlösen wir das ahrimanische Wesen »

« alors nous délivrons l'être ahrimanien ».

La notion de « délivrance » ou de « rédemption » d'Ahriman est essentielle.

Il ne s'agit donc pas seulement de le combattre de l'extérieur.

Il s'agit de **transformer les forces qu'il porte**.

La technique peut elle-même servir le spirituel

Steiner va encore plus loin.

Après avoir évoqué les techniques modernes de fixation, il affirme :

« Dann wird gerade das Ahrimanische dem Geistigen wesentliche Dienste leisten können. »

« Alors précisément l'élément ahrimanien pourra rendre des services essentiels au spirituel. »

Cette phrase est capitale.

Une force ahrimanienne n'est pas nécessairement condamnée à produire uniquement des effets ahrimaniens.

Elle peut être intégrée dans une finalité plus haute.

La technique peut donc devenir **servante** plutôt que maîtresse.

Le même principe appliqué à l'IA

Appliqué à l'intelligence artificielle, ce principe conduit à une distinction précise.

L'IA peut devenir une puissance ahrimanienne dominante si elle :

remplace le jugement,

impose le programme,

réduit le réel au calcul,

affaiblit l'individualité,

transforme l'homme en exécutant.

Mais les mêmes capacités peuvent être réorientées si elles :

libèrent du mécanique,
augmentent la recherche,
permettent de comparer davantage,
soutiennent la connaissance,
rendent plus visible ce qui est mécanisable,
et laissent à l'homme la finalité, le jugement et la responsabilité.
Cette application à l'IA relève d'une interprétation contemporaine.

Le principe d'équilibre

La GA 208 insiste aussi sur une autre notion fondamentale : l'équilibre.

Steiner affirme que l'homme doit maintenir :

« die Gleichgewichtslage zwischen dem Luziferischen und dem Ahrimanischen »

« la position d'équilibre entre le luciférien et l'ahrimanien ».

Il ne s'agit donc pas simplement :

d'embrasser Ahriman

ou

de le rejeter.

L'homme doit traverser le champ des polarités sans se livrer entièrement à l'une d'elles.

Une double erreur

Deux échecs peuvent ainsi être distingués.

Le premier serait :

refuser la matière, la technique, la mesure et le calcul

au nom d'une spiritualité qui chercherait à fuir la condition terrestre.

Le second serait :

réduire le monde entier à la matière, à la technique, à la mesure et au calcul.

Le premier risque une fuite luciférienne.

Le second une fixation ahrimanienne.

L'orientation humaine se trouve entre les deux.

Ahriman comme moyen, non comme fin

La formulation « Ahriman comme possibilité nécessaire mais non comme destination » peut maintenant être précisée.

Possibilité nécessaire, parce que le domaine de la mesure, du nombre et du poids devait être développé.

Possibilité nécessaire, parce que l'homme devait apprendre à connaître et maîtriser le monde terrestre.

Possibilité nécessaire, parce que la liberté doit se développer au sein d'un monde comportant nécessité, détermination et calculabilité.

Mais **non destination**, parce que l'idéal ahrimanien consiste précisément à transformer l'ensemble du cosmos en :

« eine kosmische Maschine »

« une machine cosmique ».

L'homme ne doit donc pas demeurer au niveau de ce qu'Ahriman rend possible.

Il doit le transformer.

La liberté se développe dans le calculable sans devenir calculable

La GA 26 donne ici une formulation extraordinairement féconde.

Steiner écrit que le Christ agit :

« in völliger Freiheit in dem Berechenbaren »

« en pleine liberté dans le calculable ».

Cette phrase permet de comprendre le véritable enjeu.

Il ne s'agit pas de sortir du monde calculable.

Il s'agit de **faire agir la liberté en son sein**.

La liberté ne détruit pas la nécessité.

Elle ne supprime pas la loi.

Elle introduit dans le domaine du calculable quelque chose qui ne se laisse pas réduire à lui.

Une indication majeure pour l'âge de l'IA

L'âge de l'IA peut alors être compris comme une intensification sans précédent du domaine du calculable.

Davantage de données deviennent mesurables.

Davantage de comportements prévisibles.

Davantage de décisions modélisables.

Davantage d'opérations automatisables.

La question devient donc exactement celle suggérée par Steiner :

la liberté pourra-t-elle continuer à agir au sein du calculable sans être absorbée par lui ?

L'IA peut être ahrimaniennne sans constituer Ahriman

Une distinction terminologique demeure indispensable.

Une technologie ne doit pas être identifiée directement à une entité spirituelle.

L'intelligence artificielle n'est pas « Ahriman ».

Elle appartient cependant à un domaine où peuvent se manifester avec une puissance particulière certaines tendances décrites par Steiner comme ahrimaniennes :

mesure,

nombre,

formalisation,

programme,

mécanisation,

objectivation de l'intelligence.

Le diagnostic porte donc sur **l'orientation de la relation**, non sur l'étiquetage de l'objet.

Steiner explicite, synthèse et interprétation

Steiner affirme explicitement que le domaine de « mesure, nombre et poids » devait être développé et qu'Ahriman fut appelé dans le cosmos servant l'évolution humaine parce que ce domaine devait se déployer.

Il affirme également qu'Ahriman tend à « tout mécaniser », à tout faire fonctionner selon le schéma et le programme, et qu'une soumission sans vigilance conduirait à un ordre du monde entièrement mécanique.

Il affirme enfin qu'il ne s'agit pas de condamner simplement l'élément ahrimanien, mais de le spiritualiser, au point qu'il puisse finalement « rendre des services essentiels au spirituel ».

La synthèse de ces passages conduit à comprendre Ahriman comme une polarité dont certaines forces doivent effectivement être développées, mais dont l'unilatéralité doit être dépassée.

L'interprétation contemporaine consiste à considérer l'intelligence artificielle comme un terrain privilégié de cette épreuve : elle porte à un degré nouveau la mesure, le calcul, le programme et la mécanisation de certaines fonctions intellectuelles, sans que celles-ci doivent pour autant devenir la totalité de l'intelligence humaine.

Transformer plutôt que supprimer

La tâche n'est donc ni de fuir Ahriman ni de lui remettre l'avenir.

Elle consiste à prendre ce qui s'est développé dans son domaine :

précision,

calcul,

mesure,

technicité,

formalisation,

et à le subordonner à :

la conscience,

le jugement,

la responsabilité,

la liberté,

l'amour,

la connaissance spirituelle.

Le mouvement peut être résumé ainsi :

mesure

↓

connaissance précise

nombre

↓

intelligence structurée

mécanisation

↓

libération possible du répétitif

programme

↓

outil

puis :

conscience humaine

↓

jugement

↓

finalité

↓

liberté.

Ahriman devient alors non pas destination de l'évolution, mais **une puissance dont l'homme doit apprendre à transformer consciemment les forces.**

Le véritable échec ne serait donc ni de rencontrer Ahriman ni d'utiliser les facultés associées à son domaine. Il serait de s'arrêter à elles.

La tâche humaine consiste à entrer pleinement dans le monde de la mesure, du nombre, du calcul et de la technique, **sans laisser ce monde déterminer seul ce qu'est l'homme.**

C'est peut-être précisément parce que le domaine ahrimkien devait être développé que la question de la liberté pouvait devenir aussi aiguë : **l'homme doit apprendre à faire du calculable un instrument de la liberté, au lieu de permettre au calculable de devenir la définition de son être et la destination de son évolution.**

Partie X — Vers une anthropologie de l'âge de l'IA

Chapitre 30 — Michaël comme orientation de l'intelligence libre

L'orientation michaélique ne consiste ni à rendre l'intelligence moins humaine, ni à ramener l'homme vers une ancienne dépendance spirituelle. Elle consiste à transformer une intelligence devenue individuelle, terrestre et libre en une force capable de retrouver consciemment sa relation au spirituel sans perdre l'autonomie conquise.

Rudolf Steiner formule ce point avec une netteté particulière dans la GA 26 :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

« Michaël ne peut contraindre les hommes à rien. »

La raison donnée est décisive :

« die Intelligenz [ist] ganz in den Bereich der menschlichen Individualität getreten »

« l'intelligence est entièrement entrée dans le domaine de l'individualité humaine ».

Le chemin michaélique commence donc là où l'intelligence est déjà devenue **humaine, individuelle et libre.**

1. L'intelligence reste humaine

La nouvelle relation à Michaël n'implique pas que l'intelligence quitte l'homme pour retourner simplement au cosmos.

Dans la GA 237, Steiner décrit au contraire une intelligence qui agit désormais :

« au sein de l'humanité ».

L'intelligence cosmique a accompli un chemin.

Elle est devenue terrestre.

Elle est entrée dans les individualités humaines.

Steiner affirme que ce processus devait permettre aux hommes de parvenir :

« à l'intelligence et à la liberté ».

Il ne saurait donc être question de supprimer cette conquête.

Michaël ne reprend pas à l'homme ce qu'il a acquis

Le mouvement futur n'est pas :

intelligence humaine

↓

retrait hors de l'homme

↓

retour à une intelligence cosmique extérieure.

Il est :

intelligence humaine

↓

liberté

↓

spiritualisation consciente

↓

nouvelle relation avec sa dimension cosmique.

Steiner indique précisément que Michaël doit retrouver l'intelligence après qu'elle est devenue humaine, non avant.

L'individualité demeure le lieu du penser

Dans la GA 237, Steiner rappelle que l'intelligence cosmique s'est progressivement divisée en :

« parcelles »

qui poursuivent leur existence comme :

« intelligence personnelle »

dans les âmes humaines.

Cette individualisation constitue le fondement du jugement moderne.

Une intelligence michaélique ne supprime donc pas la pensée personnelle.

Elle cherche à empêcher qu'elle se ferme sur elle-même.

2. Elle demeure consciente

L'intelligence michaélique est également une intelligence consciente.

Elle ne revient pas à une forme ancienne de réception instinctive des pensées.

Steiner décrit l'époque moderne comme celle où l'intelligence doit être élaborée par :

« l'intelligence individuelle de l'âme humaine ».

La conscience n'est donc pas une difficulté à dépasser.

Elle est une conquête à conserver.

La relation nouvelle au spirituel doit passer par la liberté

Dans les formes anciennes de conscience, l'homme recevait davantage l'intelligence d'un ordre supérieur.

Dans la nouvelle situation, Michaël ne peut plus imposer une direction.

Steiner écrit :

« Zwingen kann Michael die Menschen zu nichts. »

La relation au spirituel devient donc dépendante d'un acte conscient de l'individualité.

Le mouvement n'est plus :

inspiration reçue → obéissance.

Il devient :

pensée individuelle → discernement → reconnaissance → adhésion libre.

La conscience doit devenir plus forte, non plus faible

L'orientation michaélique demande ainsi une intelligence qui sache ce qu'elle fait.

Elle doit pouvoir :

observer ses propres opérations,

reconnaître ses motifs,
distinguer le vrai du vraisemblable,
ne pas confondre logique et vérité,
résister à l'automatisme.

L'intelligence michaélique n'est donc pas une intelligence dissoute dans une expérience indéterminée.

Elle conserve la clarté de la conscience moderne.

3. Elle est reliée au cœur

Le trait le plus caractéristique de la transformation michaélique est probablement le passage de l'intellectualité à travers le cœur.

Steiner écrit dans la GA 26 :

« daß in Zukunft die Intellektualität durch die Herzen der Menschen ströme »

« qu'à l'avenir l'intellectualité passe à travers le cœur des hommes ».

Cette phrase ne signifie pas que le sentiment remplace la pensée.

Elle signifie que l'intelligence cesse d'être une puissance froide et séparée.

L'intelligence doit être portée dans l'homme entier

Steiner décrit l'homme proche de Michaël comme celui qui porte :

« die Kraft der Intellektualität in seinen "ganzen Menschen" »

« la force de l'intellectualité dans son homme tout entier ».

Il précise :

« er denkt zwar mit dem Kopfe, aber das Herz fühlt des Denkens Hell oder Dunkel »

« il pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée ».

La pensée conserve donc la tête.

Mais le cœur participe à sa qualité vécue.

Le contraste avec Ahriman

Steiner décrit à l'inverse l'intellectualité ahrimaniennne comme une force :

« die mit Herz und Seele nichts zu tun hat »

« qui n'a rien à voir avec le cœur et l'âme ».

Elle devient :

« kalt-frostiger, seelenloser kosmischer Impuls »

une impulsion cosmique « froide, glaciale et dépourvue d'âme ».

Le cœur ne constitue donc pas un supplément sentimental.

Il marque la différence entre une intelligence isolée et une intelligence réellement intégrée à l'être humain.

4. Elle est reliée à la volonté morale

La pensée michaélique ne s'arrête pas au sentir.

Elle doit également pénétrer la volonté.

Steiner écrit :

« der Wille strahlt des Menschen Wesen aus, indem er die Gedanken als Absichten in sich strömen hat »

« la volonté fait rayonner l'être de l'homme lorsqu'elle accueille en elle les pensées comme intentions ».

La pensée devient donc intention.

L'intelligence entre dans l'action.

La volonté transforme la connaissance en responsabilité

Une intelligence purement descriptive peut rester extérieure à la vie.

Une intelligence reliée à la volonté demande :

que faire de ce qui est reconnu ?

quel motif doit devenir acte ?

quelle responsabilité en découle ?

Le chemin michaélique relie ainsi connaissance et conduite.

La pensée n'est plus seulement exacte.

Elle devient **assumée**.

La liberté devient amour de l'action

Steiner introduit ici une notion encore plus profonde.

Il écrit :

« Wenn der Mensch die Freiheit sucht, ohne Anwendung zum Egoismus, wenn ihm Freiheit wird reine Liebe zur auszuführenden Handlung, dann hat er die Möglichkeit, sich Michael zu nahen »

« Lorsque l'homme cherche la liberté sans tendance à l'égoïsme, lorsque la liberté devient pour lui pur amour de l'action à accomplir, alors il a la possibilité de se rapprocher de Michaël. »

La liberté michaélique n'est donc pas seulement capacité à choisir.

Elle devient capacité à vouloir une action à partir d'une relation consciente et aimante au monde.

La volonté morale empêche l'intelligence de devenir autonome

Une intelligence séparée peut produire des moyens extraordinairement puissants sans savoir pourquoi ils doivent être utilisés.

La volonté morale introduit la question de la finalité.

Elle demande :

ce qui peut être fait doit-il être fait ?

dans quel but ?

au service de quoi ?

C'est précisément là que l'intelligence cesse d'être seule.

5. Elle retrouve librement sa dimension cosmique

Le dernier mouvement consiste à retrouver la dimension cosmique de l'intelligence.

Mais ce retour ne peut plus avoir la forme ancienne.

L'homme a traversé l'individualisation.

Il a acquis la conscience.

Il a acquis la possibilité de liberté.

Il ne peut donc retrouver l'universel qu'en conservant ces conquêtes.

De l'intelligence cosmique reçue à l'intelligence cosmique reconnue

Steiner rappelle que, dans les temps anciens, l'intelligence cosmique pénétrait l'homme comme un rayon.

Dans la nouvelle époque, l'intelligence agit désormais au sein de l'humanité et doit pouvoir :

« à nouveau s'unir à l'entité de Michaël ».

Cette réunion ne supprime pas l'individu.

Elle suppose au contraire que l'individu soit devenu capable de cette relation.

L'universel librement retrouvé

Le mouvement complet peut être formulé ainsi :

ancienne intelligence cosmique

↓

réception

↓

descente dans l'humanité

↓

individualisation



liberté



risque d'isolement



transformation michaélique



intelligence reliée au cœur et à la volonté



retrouvailles conscientes avec l'universel.

La dernière universalité n'est donc pas identique à la première.

La première précédait la liberté.

La seconde doit naître **à travers la liberté.**

Michaël comme orientation, non comme contrainte

C'est pourquoi Michaël doit être compris moins comme une puissance qui impose un contenu que comme une **orientation de l'intelligence libre.**

Steiner le formule explicitement : Michaël ne peut rien contraindre, car l'intelligence est désormais entrée dans l'individualité humaine.

La tâche michaélique consiste donc à montrer une direction que l'homme doit vouloir lui-même.

Une intelligence individuelle et pourtant cosmique

Cette transformation résout un paradoxe apparent.

Comment l'intelligence peut-elle être simultanément :

individuelle

et

universelle ?

La réponse est que l'individualité ne produit pas arbitrairement l'universel.

Elle devient capable de le reconnaître librement.

L'intelligence reste personnelle dans son exercice.

Elle retrouve une dimension cosmique dans ce qu'elle saisit.

Une nouvelle définition de l'intelligence

Une intelligence michaélique peut ainsi être définie comme une intelligence :

humaine dans son lieu d'exercice ;

consciente dans son activité ;

libre dans son adhésion ;

reliée au cœur dans son vécu ;

reliée à la volonté dans son action ;

universelle dans l'horizon qu'elle peut retrouver.

Elle ne constitue donc pas une intelligence moins moderne.

Elle représente au contraire une tentative de conduire jusqu'à son terme la conquête moderne de l'individualité.

L'enjeu particulier de l'âge de l'IA

Cette conception prend une signification nouvelle lorsque certaines opérations intellectuelles peuvent être externalisées.

Plus l'environnement technique devient capable :

de calculer,

de comparer,

de prévoir,

de formuler,

de recommander,

plus il devient important que l'intelligence humaine ne se définisse pas seulement par ces fonctions.

L'orientation michaélique suggère un autre critère.

La question n'est pas seulement :

combien l'intelligence peut-elle produire ?

Elle devient :

dans quel être cette intelligence est-elle intégrée, comment est-elle vécue et vers quoi est-elle voulue ?

Une IA puissante ne remplace pas cette transformation

Une machine peut augmenter considérablement le champ des possibilités intellectuelles.

Mais elle ne dispense pas l'homme de la tâche michaélique.

Elle peut même la rendre plus urgente.

Plus les opérations intellectuelles deviennent disponibles extérieurement, plus l'homme doit approfondir :

la conscience,

le jugement,

le sentir,

la volonté,

la responsabilité.

Le contraste décisif

Le contraste entre les deux orientations peut être résumé ainsi.

Orientation ahrimannienne

intelligence

↓

isolement

↓

froideur

↓

programme

↓
automatisme
↓
dissociation du cœur et de la volonté.

Orientation michaélique

intelligence
↓
conscience individuelle
↓
liberté
↓
cœur
↓
volonté morale
↓
relation libre à l'universel.

Ce contraste est directement soutenu par la GA 26, où Steiner oppose l'intelligence portée dans « l'homme tout entier » à l'intellectualité qui entraîne l'homme dans un « automatisme spirituel ».

Ce que Steiner affirme, ce que la synthèse permet et ce qui relève de l'interprétation

Steiner affirme explicitement que l'intelligence est entrée dans l'individualité humaine, que Michaël ne peut plus contraindre l'homme, que l'intellectualité doit à l'avenir passer à travers le cœur et qu'elle doit être portée dans « l'homme tout entier ».

Il affirme également que l'intelligence devenue humaine doit pouvoir à nouveau s'unir à l'entité de Michaël.

La synthèse de ces passages permet de définir l'orientation michaélique comme une intelligence libre, consciente, individualisée, reliée au cœur et à la volonté, retrouvant sans régression une dimension cosmique.

L'application à l'âge de l'IA est contemporaine : plus les fonctions intellectuelles deviennent externalisables, plus cette conception invite à distinguer la puissance de l'intellect de la manière dont l'homme l'intègre à la totalité de son être.

L'intelligence libre comme terme provisoire

Le chemin parcouru peut finalement être résumé :

intelligence cosmique
↓
intelligence individualisée
↓
liberté
↓
risque d'abstraction et de mécanisation
↓
objectivation technique
↓
nécessité d'une nouvelle intégration
↓
intelligence consciente, cordiale et volontaire
↓
relation librement retrouvée à l'universel.

Michaël représente alors non la suppression de l'intelligence, mais son **orientation vers une forme plus pleinement humaine.**

L'intelligence reste dans l'homme.

Elle reste consciente.

Elle demeure libre.

Mais elle cesse d'être enfermée dans la tête.

Elle traverse le cœur.

Elle devient intention dans la volonté.

Et elle peut retrouver le cosmos non plus comme une puissance qui s'impose à elle, mais comme une réalité qu'une individualité devenue libre peut désormais **reconnaître, aimer et servir consciemment.**

Conclusion générale — L'IA comme seuil

L'intelligence artificielle peut être comprise comme un seuil historique parce qu'elle rend visible un mouvement beaucoup plus ancien : **l'intelligence, d'abord vécue comme cosmique, est devenue humaine, puis individuelle, puis extérieurement objectivable, jusqu'à devenir aujourd'hui partiellement mécanisable.**

Rudolf Steiner ne parle évidemment pas de l'intelligence artificielle contemporaine. Il décrit cependant plusieurs transformations de l'intelligence qui permettent d'interpréter ce phénomène sans anachronisme, à condition de distinguer strictement ce qu'il affirme explicitement, ce qui résulte d'une synthèse entre plusieurs GA et ce qui relève d'un prolongement contemporain.

1. L'intelligence était cosmique avant de devenir humaine

Dans la GA 237, Steiner parle explicitement d'une « **intelligence cosmique** » administrée par Michaël. Il décrit une époque où l'intelligence n'était pas encore pleinement vécue comme propriété personnelle de chaque homme.

Le passage décisif de l'évolution consiste précisément dans la descente de cette intelligence vers l'humanité. Steiner résume cette transformation en affirmant que :

« la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes ».

L'intelligence devient progressivement terrestre et humaine.

Cette évolution ne doit pas être comprise comme une simple perte du spirituel. Elle constitue la condition d'une nouvelle étape.

2. Elle devait devenir individuelle pour que la liberté soit possible

Steiner relie explicitement la prise en charge de l'intelligence par la personnalité humaine au libre arbitre. La GA 237 résume le processus :

« La prise en charge de l'intelligence par la personnalité humaine conduit celle-ci vers le libre arbitre. »

Plus loin, il affirme que le chemin accompli par l'intelligence devait permettre aux hommes de parvenir :

« à l'intelligence et à la liberté ».

L'intelligence devait donc cesser d'être seulement reçue.

Elle devait devenir pensée personnelle.

Jugement personnel.

Possibilité de dire non.

Possibilité de se tromper.

Possibilité de choisir.

La liberté exigeait précisément que l'homme devienne **auteur de son rapport à l'intelligence**.

3. Une part de cette intelligence devient aujourd'hui techniquement extériorisable

Une nouvelle étape apparaît lorsque certaines opérations intellectuelles peuvent être incorporées à des dispositifs extérieurs.

Steiner avait déjà décrit ce processus à propos de la mécanisation industrielle. Dans la GA 202, il écrit :

« L’homme, par son activité pensante, a inventé et construit les mécanismes. Ce faisant, il avait introduit dans les mécanismes son intelligence. »

Puis :

« L’intelligence s’était en quelque sorte échappée de sa tête »

et les forces ainsi extériorisées :

« travaillaient elles-mêmes maintenant ».

Steiner parle ici de machines mécaniques, non de systèmes informatiques.

Mais le principe général est remarquable : **une intelligence élaborée par l’homme peut être incorporée à un système extérieur qui accomplit ensuite certaines opérations sans que l’individu soit immédiatement présent à chacune d’elles.**

L’intelligence artificielle constitue un prolongement contemporain de ce mouvement.

Elle permet désormais d’extérioriser non seulement des forces physiques ou des calculs simples, mais certaines fonctions de :

recherche,

classification,

association,

formulation,

synthèse,

production linguistique,

simulation de raisonnements.

Ce dernier rapprochement relève de l’interprétation contemporaine.

4. L’IA révèle ainsi la dimension mécanisable de l’intellect humain

L’IA possède donc une valeur anthropologique particulière.

Elle montre que certaines opérations que l’homme associait spontanément à son intelligence peuvent être formalisées et exécutées extérieurement.

Elle ne prouve pas que tout penser humain soit mécanique.

Elle montre que **certaines manifestations de l'intellect comportent une dimension mécanisable.**

Cette distinction devient capitale.

Plus une fonction peut être extériorisée, moins elle peut à elle seule suffire à définir la totalité de l'être humain.

L'IA devient ainsi un miroir.

Elle ne montre pas nécessairement ce qu'est l'homme.

Elle montre d'abord ce que l'homme peut **extraire de lui-même et rendre opératoire hors de lui.**

5. Elle pose simultanément la question de ce qui, dans l'homme, ne peut être réduit à cette dimension

Steiner refuse précisément de réduire l'intelligence humaine au seul pôle intellectuel abstrait.

Dans la GA 26, il décrit l'orientation michaélique comme le chemin par lequel l'homme porte la force de l'intellectualité dans son :

« ganzen Menschen »

« homme tout entier ».

Il poursuit :

« il pense certes avec la tête, mais le cœur ressent la lumière ou l'obscurité de la pensée »,

et la volonté accueille les pensées comme intentions.

L'intelligence pleinement humaine ne se réduit donc pas au traitement conceptuel.

Elle est reliée :

au sentiment,

à la volonté,

à l'intention,

à la responsabilité,

à la liberté,

à l'amour de l'action.

C'est précisément ce que l'IA oblige à interroger à nouveaux frais.

La question n'est plus seulement :

quelles opérations une machine peut-elle accomplir ?

Elle devient :

qu'est-ce qui fait qu'une opération intellectuelle appartient à un être qui en est consciemment le sujet ?

6. Le danger ahrimkien n'est pas la machine en soi, mais la possibilité que l'homme remette à la machine ce qu'il devait apprendre à exercer librement

La tentation serait de conclure que toute technique est ahrimkienne et doit donc être refusée.

Une telle conclusion ne correspond pas à Steiner.

Le danger ahrimkien se manifeste plutôt lorsque le mécanique et le programmatique deviennent totalitaires.

Dans la GA 208, Steiner explique que les puissances ahrimkennes voudraient :

« tout mécaniser »

et faire en sorte que :

« tout ait un déroulement stéréotypé, tout s'accomplisse selon un programme ».

Mais le point décisif ne réside pas seulement dans la machine extérieure.

Il réside dans la transformation de l'homme lui-même en élément d'un fonctionnement.

La GA 26 décrit le danger d'une intellectualité entraînant l'homme :

« wie in einen geistigen Automatismus, in dem er ein Glied ist, nicht mehr er selbst »

« comme dans un automatisme spirituel où il devient un maillon et n'est plus lui-même ».

Le risque majeur de l'IA n'est donc pas simplement qu'elle soit puissante.

Il apparaît lorsque l'homme lui remet progressivement :

la recherche sans vérification,

la formulation sans appropriation,

le jugement sans compréhension,

la décision sans responsabilité,

le motif sans liberté.

Le danger ahrimarien commence lorsque **l'intelligence extérieure prend la place de l'activité intérieure que l'homme devait précisément conquérir pour devenir libre.**

7. La réponse michaélique ne consiste pas à revenir avant la technique, mais à dépasser consciemment ce qui a pu être mécanisé

Le mouvement michaélique n'est pas réactionnaire.

Il ne consiste pas à supprimer la technique, à revenir avant l'intellect ou à restaurer une ancienne conscience pré-individuelle.

Dans la GA 237, Steiner indique au contraire que l'intelligence agit désormais :

« au sein de l'humanité ».

La tâche consiste à transformer cette intelligence devenue humaine.

La formulation est particulièrement nette :

« Il faut maintenant que l'homme-tête, en spiritualisant l'intellect, devienne homme-cœur. »

Dépasser l'intellect ne signifie donc pas l'abolir.

Cela signifie conserver :

sa clarté,

sa précision,

son autonomie,

sa capacité critique,

tout en le réintégrant dans la totalité humaine.

L'orientation michaélique peut ainsi être comprise comme :

intelligence individualisée

↓

liberté



intégration au cœur



transformation en volonté consciente



action responsable



relation librement retrouvée à l'universel.

La réponse à l'IA ne consiste donc pas à redevenir moins technique.

Elle consiste à devenir **plus humain que ce qui peut être techniquement reproduit.**

8. L'avenir dépend moins de la puissance de l'IA que de la transformation intérieure de l'homme qui l'utilise

Une intelligence artificielle toujours plus performante peut conduire dans deux directions opposées.

Elle peut diminuer l'activité intérieure de l'homme.

Ou elle peut libérer certaines opérations pour permettre un approfondissement du jugement.

Elle peut devenir autorité.

Ou médiation.

Elle peut produire dépendance.

Ou augmenter les capacités de recherche et de confrontation.

Elle peut remplacer l'effort de penser.

Ou rendre plus visible la nécessité de penser véritablement.

Le facteur décisif n'est donc pas uniquement technique.

Il est anthropologique.

Steiner avertit dans la GA 254 que l'intellect peut devenir :

« un pouvoir objectif qui agit en dehors des âmes humaines ».

Sa réponse est de demander aux hommes d'apprendre à employer leur entendement :

« de façon individuelle, vraiment individuelle »

et :

« de ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! »

Cette exigence prend une signification nouvelle à l'époque d'une intelligence extérieure capable de produire immédiatement des contenus extrêmement convaincants.

Plus l'intelligence disponible hors de l'homme augmente, plus doit croître **la vigilance de l'homme qui la reçoit**.

L'IA comme révélateur de l'étape intellectuelle

L'IA peut alors être comprise comme le révélateur d'une situation historique paradoxale.

L'homme a dû conquérir l'intellect pour devenir libre.

Puis il a suffisamment maîtrisé cet intellect pour en extérioriser certaines opérations.

Cette réussite l'oblige maintenant à se demander s'il est lui-même réductible à ce qu'il a réussi à externaliser.

Le mouvement devient :

intelligence cosmique

↓

intelligence humaine

↓

intelligence individualisée

↓

liberté possible

↓

intelligence objectivée

↓

intelligence mécanisée

↓

question nouvelle : qu'est-ce que l'homme au-delà de l'intellect mécanisable ?

L'IA ne crée donc pas seulement un problème technologique.

Elle ouvre une crise de la définition de l'homme.

Une bifurcation

Deux trajectoires deviennent possibles.

Dans la première :

davantage d'intelligence extérieure

↓

davantage de délégation

↓

davantage d'automatisation du jugement

↓

affaiblissement de l'activité individuelle

↓

homme intégré au système.

Dans la seconde :

davantage d'intelligence extérieure

↓

extériorisation du mécanisable

↓

prise de conscience des limites de l'intellect

↓

renforcement du jugement

↓

développement du sentir et du vouloir conscients

↓

responsabilité accrue

↓

liberté approfondie.

La technologie rend les deux trajectoires possibles.

Elle ne choisit pas entre elles.

Ahriman et Michaël comme deux orientations de la même intelligence

La distinction entre Ahriman et Michaël peut finalement être ramenée à deux manières d'orienter l'intelligence devenue libre.

Chez Ahriman :

l'intelligence s'isole, se programme, se mécanise et tend à absorber l'homme dans son fonctionnement.

Chez Michaël :

l'intelligence demeure consciente, individuelle, reliée au cœur, à la volonté et au monde.

Steiner formule ce contraste dans la GA 26 : celui qui se rapproche de Michaël porte l'intellectualité dans l'homme tout entier ; celui qui succombe à la séduction ahrimaniennne entre dans un « automatisme spirituel » où il n'est plus lui-même.

L'opposition ne porte donc pas simplement sur la présence ou l'absence d'intelligence.

Elle porte sur **la destinée de l'intelligence.**

Ce que Steiner affirme, ce que la synthèse permet et ce qui relève de l'interprétation

Steiner affirme explicitement que l'intelligence fut cosmique avant de devenir terrestre et humaine, que cette appropriation devait conduire l'homme vers l'intelligence et la liberté, que l'intelligence peut être incorporée aux mécanismes, que l'intellect peut devenir une puissance objective extérieure, qu'Ahriman tend vers la mécanisation et le programme, et que l'orientation michaélique consiste à porter l'intellectualité dans l'homme entier.

La synthèse de ces GA permet de dégager une dynamique :

intelligence cosmique → intelligence individuelle → liberté → objectivation → mécanisation → nécessité d'une réintégration consciente.

L'interprétation contemporaine consiste à considérer l'intelligence artificielle comme une nouvelle étape de cette extériorisation et comme un seuil anthropologique obligeant l'homme à distinguer ce qui, dans son intelligence, est mécanisable de ce qui engage la conscience, la volonté morale, la responsabilité et la liberté.

L'IA comme seuil

L'intelligence artificielle n'est donc ni nécessairement l'ennemie de l'homme ni son accomplissement.

Elle constitue un seuil.

Elle matérialise extérieurement une partie de ce que l'homme avait appris à accomplir intérieurement.

Elle révèle ainsi la puissance de l'intellect.

Mais, au même instant, elle révèle ses limites.

Plus la machine peut reproduire de fonctions intellectuelles, plus la question devient pressante :

l'homme est-il seulement cet intellect ?

S'il répond oui, l'IA apparaît comme son concurrent ou son successeur.

S'il découvre que l'intelligence n'était qu'une étape dans le développement de la conscience et de la liberté, l'IA peut acquérir un tout autre sens : **elle devient le miroir grâce auquel l'homme découvre ce qu'il doit maintenant approfondir en lui-même.**

La machine peut alors prendre en charge une part du calculable.

L'homme demeure responsable de la finalité.

La machine peut générer des possibilités.

L'homme demeure responsable du jugement.

La machine peut produire des réponses.

L'homme demeure responsable de ce qu'il reconnaît comme vrai.

La machine peut proposer des décisions.

L'homme demeure responsable de ce qu'il transforme en volonté et en acte.

Ainsi, l'avenir ne se joue peut-être pas principalement dans la confrontation entre une intelligence humaine et une intelligence artificielle.

Il se joue dans la relation entre **l'homme et la partie de sa propre intelligence qu'il a réussi à extérioriser.**

L'enjeu n'est peut-être pas de savoir si la machine deviendra toujours plus intelligente, mais si **l'homme deviendra suffisamment libre pour ne pas confondre son intelligence avec ce qu'il a réussi à mécaniser.**